


Universitas



ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT EVREMOND.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE SAINT EVREMOND,

AVEC

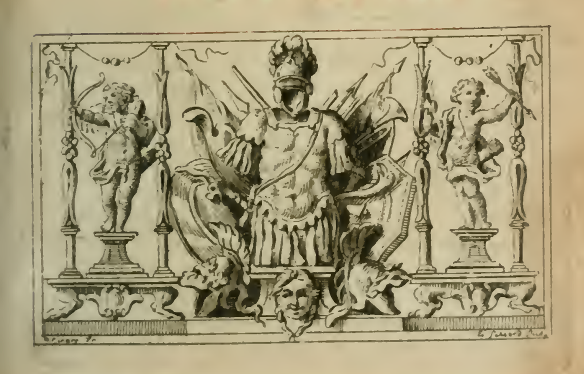
LA VIE DE L'AUTEUR.

Par Monsieur DES MAIZEAUX, *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME CINQUIEME.



M. DCC. XL.

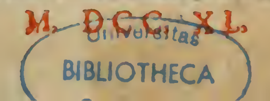


TABLE DES PIECES CONTENUES DANS LE CINQUIE'ME TOME.



ELOGE



ELOGE
DE MONSIEUR
DE
TURENNE.



E ferois tort à la Naiſſance de Monſieur de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi illuſtre & auſſi conſidérable dans toute l'Europe que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon viſage ; les caractéres des Grands-Hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles Femmes : mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque choſe d'auguſte & d'agréable ; quelque choſe en ſa phyſionomie qui

faiſoit concevoir je ne ſai quoi de grand en ſon ame & en ſon eſprit. On pourroit juger, à le voir, que par une diſpoſition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait.

Né d'un pere auſſi autoriſé dans le Parti Proteſtant, que Monſieur de Bouillon l'étoit, il en prit les ſentimens de Religion, ſans zéle indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres; précautionné contre une ſéduction ſecrete, qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaiſance pour ſon opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la Guerre, il paſſa par les plus petits, par les médiocres; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours diſtingué par ſa naiſſance, la ſeule diſtinction de ſes ſervices l'a fait monter par degrés au Commandement des Armées; & l'on peut dire ſans éxagérer, que pour arriver aux poſtes qu'il a eûs, jamais homme n'a tant dû à ſon mérite, & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ſes actions, me bornant à quelques particularités peu connues qui contribueront à former ſon caractére. Tant qu'il a ſervi avec Monſieur le Prince en Allemagne, Monſieur le Prince lui a donné la principale gloire de tout ce qu'on y faiſoit; & l'eſtime qu'il avoit pour

lui, alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un, de tous les Généraux de son temps: *Si j'avois à me changer*, dit-il, *je voudrois être changé en Monsieur de TURENNE, & c'est le seul homme qui me puisse faire souhaiter ce changement-là.* On ne sauroit croire l'application qu'avoit Monsieur le Prince à l'observer, cherchant à profiter non seulement de ses actions, mais de ses discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un jour, *quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre.* » Faire peu de Siéges, *répondit* » *Monsieur de Turenne*, & donner beaucoup » de combats. Quand vous aurez rendu votre » Armée superieure à celle des ennemis, par » le nombre & par la bonté des Troupes; (ce » que vous avez presque fait par la Bataille de » Rocroi;) quand vous serez bien maître de » la campagne, les Villages vous vaudront des » Places: mais on met son honneur à prendre » une Ville forte, bien plus qu'aux moyens » de conquérir aisément une Province. Si » le Roi d'Espagne avoit mis en Troupes ce » qu'il lui a coûté d'hommes & d'argent à » faire des Siéges & à fortifier des Places, il » seroit aujourd'hui le plus considérable de » tous les Rois.

La premiére maxime de Monsieur de Turennne, pour la Guerre, est celle qu'on attribue à César; qu'*il ne falloit pas croire avoir*

rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes pour tomber sur le petit corps que Savelli & Coloredo commandoient : il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Worms, à Mayence, qui se rendirent ; & tout cela fut éxécuté en six ou sept jours. Il consideroit plus les actions par leurs suites, que par elles-mêmes : il estimoit plus un Général qui conservoit un Pays après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas sû en profiter.

Venons à nos guerres civiles. C'est-là qu'on a mieux connu Monsieur de Turenne, pour avoir été plus exposé aux observations des courtisans. On sait qu'il a sauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empèchée de tomber entre les mains de Monsieur le Prince à Gien. Il a conservé l'Etat, quand on le croyoit perdu ; il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on osoit en espérer la conservation.

Mais un des plus considérables services que Monsieur de Turenne ait rendu, a été sans doute celui qu'il rendit à Gien (1). La Cour y croyoit être dans la derniere sûreté, quand Monsieur le Prince qui avoit traversé une partie du Royaume, lui septiéme, pour venir joindre Monsieur de Beaufort, & Monsieur

(1) En 1652. Voyez le Tome II. pag. 164.

de Nemours ; quand Monſieur le Prince ne les eut pas ſi-tôt joints, qu'il marcha à Monſieur d'Hocquincourt, & tombant au milieu de ſes Quartiers, les enleva tous l'un après l'autre. Vous ne ſauriez croire la conſternation que cette malheureuſe nouvelle mit à la Cour. On n'oſoit demeurer dans la ville : on n'oſoit s'en éloigner ; ne voyant aucun lieu où l'on pût être un peu ſûrement. Toute la reſſource étoit en Monſieur de Turenne, qui ſe trouvoit dans un auſſi grand embarras. *Jamais*, a-t-il dit depuis, *il ne s'eſt préſenté tant de choſes affreuſes à l'imagination d'un homme, qu'il s'en préſenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-temps que j'étois raccommodé avec la Cour, & qu'on m'avoit donné le Commandement de l'Armée, qui en devoit faire la ſureté. Pour peu qu'on ait de conſidération & de mérite, on a des ennemis & des envieux : j'en avois qui diſoient par tout que j'avois conſervé une liaiſon ſecrete avec Monſieur le Prince. Monſieur le Cardinal ne le croyoit pas ; mais au premier malheur qui me fût arrivé, peut-être auroit-il eu le même ſoupçon qu'avoient les autres. De plus, je connoiſſois Monſieur d'Hocquincourt, qui ne manqueroit pas de dire que je l'avois expoſé, & ne l'avois point ſecouru. Toutes ces penſées étoient affligeantes, & le plus grand mal, c'eſt que Monſieur le Prince venoit à moi le plus fort, & victorieux.*

Dans ce méchant état, que Monſieur de Turenne a dépeint lui-même, il raſſembla ſes Quartiers le mieux qu'il put, & marcha, plus par conjecture que par connoiſſance, du côté que Monſieur le Prince pouvoit venir. La nuit étoit extrémement noire; & il n'avoit pour guides que des fuyards, plus capables d'effrayer ſes troupes, que de le conduire. Heureuſement il ſe trouva le matin à la tête d'un Défilé, qu'il falloit paſſer néceſſairement à Monſieur le Prince, s'il vouloit aller à Gien. Monſieur de Navailles propoſa de jetter l'Infanterie dans un bois qui bordoit le défilé: Monſieur de Turenne rejetta la propoſition, ſachant bien que les ennemis qui étoient les plus forts l'en auroient chaſſée, & que dans le déſordre où ils l'auroient miſe, il lui eût fallu ſe retirer à Gien avec la ſeule Cavalerie. Le parti qu'il prit fut de mettre toutes ſes Troupes ſur une Ligne, & de s'éloigner cinq ou ſix cens pas du défilé. Monſieur le Prince croyant qu'il ſe retiroit véritablement, fit paſſer quatorze eſcadrons, qui alloient être ſuivis de l'Armée entiere : alors Monſieur de Turenne tournant avec toutes ſes forces, chargea, rompit, fit repaſſer le défilé à ces eſcadrons dans un déſordre incroyable. Monſieur le Prince le voyant en cette poſture, crut le paſſage du défilé impratiquable, comme en effet il l'étoit; & on ne fit autre

chose le reste de la journée que se canonner. Monsieur de Turenne fortifié du débris de l'Armée de Monsieur d'Hocquincourt, & de quelques gens frais, se retira le soir à Gien, où il reçut les applaudissemens sincéres que donne une Cour, qui n'est pas encore bien rassurée du péril qu'elle a couru.

Un détail de ses services rendroit le caractére languissant, un seul tiendra lieu de tous les autres. Il trouva la Cour si abandonnée, qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir: les Parlemens s'étoient déclarés contre elle, & les peuples prévenus d'une fausse opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs déclarations. Monsieur le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens: Monsieur le Prince à celle des troupes: Fuensaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauny avec vingt mille hommes; & Monsieur de Lorraine n'en étoit pas bien éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand Monsieur de Turenne, après quelques siéges & quelques combats, dont je laisse le récit aux Historiens; quand Monsieur de Turenne la ramena malgré elle à Paris (1), où le Roi ne fut pas si-tôt, que son rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son autorité par tout le Royaume. La sûreté du Roi bien établie au dedans,

(1) Voyez le Tome II. pag. 57. dans les Notes.

Monſieur de Turenne fit ſentir ſa puiſſance au dehors, & réduiſit l'Eſpagne à demander une paix qui fut ſon ſalut, ne pouvant continuer une guerre qui eût été ſa ruine.

Revenons des faits de Monſieur de Turenne à une obſervation plus particuliére de ſa conduite, de ſes qualités, de ſon génie. Aux bons ſuccès, il pouſſoit les avantages auſſi loin qu'ils pouvoient être pouſſés: aux mauvais, il trouvoit toutes les reſſources qu'on pouvoit trouver. Il préferoit toûjours la ſolidité à l'éclat; moins ſenſible à la gloire que ſes actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'état en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choſes: on lui a vû eſſuyer les mauvais offices de ſes envieux, les injures de ſes ennemis, les dégoûts de ceux qu'il ſervoit, pour rendre un véritable ſervice. Modeſte en ce qu'il faiſoit de plus glorieux; il rendoit les Miniſtres vains & fiers avec lui, par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait. Sévére à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes: indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les évenemens; & le voulant convaincre par ſon propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on lui dit qu'*il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Ma-*

riandal & à Rhetel ; cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheureux. » Je ſuis content de moi , *répondit-il ,* » dans l'action ; mais ſi je voulois me faire » juſtice un peu ſévérement, je dirois que l'affaire de Mariandal eſt arrivée, pour m'être » laiſſé aller mal-à-propos à l'importunité des » Allemands qui demandoient des Quartiers ; » & que celle de Rhetel eſt venue de m'être » trop fié à la lettre du Gouverneur qui promettoit de tenir quatre jours, le jour même qu'il ſe rendit » à quoi il ajoûta ; *quand un homme ſe vante de n'avoir point fait de fautes à la Guerre , il me perſuade qu'il ne l'a pas faite long - temps.* Il lui reſſouvint toujours de l'importunité de Roſen à demander des Quartiers , & de la facilité trop grande qu'il avoit eue à les accorder. Cette réfléxion lui fit changer de conduite à l'égard des Officiers ; il continua les bons traitemens qu'il avoit accoûtumé de leur faire, mais il ne voulut plus ſe trouver en état d'en être gêné pour le ſervice.

Le premier embarras dont il ſe défit, fut celui des diſputes de l'Infanterie : cette vieille habitude, fondée ſur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les corps vouloient maintenir : l'oppoſition fut grande, mais le Général en vint à bout ; & Puyſegur, le plus intelligent & le plus diffi-

cultueux des Officiers, Puyſegur, ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre ſon regiment & de ſe retirer, avec ſa capacité incommode, à ſa maiſon. Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille, ne furent plus obſervés. C'eſt ce qu'on vit à la bataille de Dunkerque, où Monſieur de Turenne choiſit le Marquis de Crequi, pour commander l'aîle oppoſée à Monſieur le Prince, ſans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coûtumes, il changea, pour ainſi dire, le génie des Nations. Il fit prendre aux Etrangers une activité qui ne leur étoit pas naturelle; il fit perdre aux François la légereté & l'impatience que leur Nation avoit toujours eues; il fit ſouffrir la fatigue ſans murmurer; il fit oublier la Cour aux courtiſans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de Monſieur de Turenne pour les Officiers: voyons ſon procedé à l'égard de Monſieur le Cardinal.

Dans le temps que Monſieur le Cardinal étoit le plus malheureux; que ſes amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ſes ennemis des occaſions pour le perdre, Monſieur de Turenne eut pour lui les mêmes

déferences, les mêmes respects qu'on avoit eus dans sa plus haute fortune. Quand son Eminence eut rétabli son pouvoir, qu'elle regnoit, plûtôt qu'elle ne gouvernoit; il garda plus de dignité avec elle, qu'il n'en avoit gardé dans ses malheurs. Ce fut le premier qui osa faire sa Cour au Roi; toutes les personnes considérables ayant leur application entiére à Monsieur le Cardinal. Il ne sollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint, parurent des effets du service rendu à l'Etat sans attachement au Ministére.

Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la personne de Monsieur de Turenne: il étoit facile dans le commerce, délicat dans la conversation, fidéle dans l'amitié. On l'a accusé de ne s'employer pas assez fortement pour ses amis à la Cour; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même: une gloire secrete l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas sûr d'obtenir; il faisoit tout le plaisir qu'il pouvoit faire par lui-même. Les amis, d'ordinaire, pensent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

Monsieur de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour; sa vertu n'étoit point de ces vertus séches & dures, qu'aucun sentiment de tendresse n'adoucit: il aimoit plus

qu'il ne croyoit, ſe cachant autant qu'il lui étoit poſſible, une paſſion qu'il laiſſoit connoître aux autres.

Si les ſingularités ſont des eſpéces de défauts dans la Société, Monſieur de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens; un déſintereſſement trop grand, lorſqu'on voyoit regner un eſprit d'intérêt univerſel; & une probité trop pure dans une corruption générale.

Son changement de Religion fut ſenſible à tous les Proteſtans; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition, ni à l'intérêt. Dans tous les temps il avoit aimé à parler de Religion, particuliérement avec Monſieur d'Aubigny, diſant toujours que *les Réformés avoient la Doctrine plus ſaine, mais qu'ils ne devoient pas ſe ſéparer, pour la faire prendre inſenſiblement aux Catholiques.* » Quand on » avoue qu'on a eu tort de ſortir d'une Egli- » ſe, *reprit M. d'Aubigny*, on eſt bien » prêt d'y rentrer; & ſi je ſurvis à Madame de » Turenne, je vous verrai dans la nôtre «. Monſieur de Turenne ſoûrit; & ce ſoûris n'expliquoit pas aſſez, ſi c'étoit pour ſe moquer de la prédiction de Monſieur d'Aubigny, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toujours au bien: Huguenot, il n'avoit rien d'oppoſé à l'intérêt des Catholiques; converti, il n'avoit point

de zéle préjudiciable à la fureté des Huguenots. Dans la déférence qu'avoit le Roi pour ſon grand ſens, il eſt à croire qu'il l'auroit ſuivi ; & que les Miniſtres Huguenots n'auroient pas à ſe plaindre de leur ruïne, ni le Clergé Catholique à ſe repentir de ſon zéle.

Ceux qui l'ont ſuivi dans ſes derniéres Campagnes, diſent qu'il avoit une valeur plus vive qu'aux précedentes ; qu'il étoit plus haſardeux à entreprendre & à ſe commettre qu'auparavant. Un coup de Canon finit une vie ſi glorieuſe (1) ; mort deſirable (puiſqu'il faut mourir) à un ſi grand homme. Sa perte fut pleurée de tout les François, regrettée de tous les indifférens, ſa perſonne louée des ennemis, ſa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit ſi bien ſervi, voulut qu'il fût enterré à Saint-Denis avec les Rois ſes Prédéceſſeurs, ſe croyant auſſi obligé à celui qui lui avoit conſervé ſon Royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laiſſé.

(1) Le 27. de Juillet 1675.



PARALLELE DE MONSIEUR LE PRINCE, ET DE MONSIEUR DE TURENNE.

Sur ce qui regarde la Guerre. (1)

VOus trouverez en Monſieur le Prince la force du génie, la grandeur de Courage, une lumiére vive, nette, toujours préſente. Monſieur de Turenne a les avantages du ſang froid, une grande capacité, une longue expérience, une valeur aſſûrée.

Celui-là, jamais incertain dans les conſeils, irréſolu dans ſes deſſeins, embarraſſé dans ſes ordres; prenant toujours ſon parti mieux qu'homme du monde : celui-ci, ſe faiſant un plan de ſa guerre, diſpoſant toutes choſes à ſa fin, & les conduiſant avec un eſ-

(1) Monſieur de Saint-Evremond écrivit ce PARALLELE en 1673. mais il le retoucha dans la ſuite. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1688.

prit aussi éloigné de la lenteur que de la précipitation.

L'activité du premier, se porte au delà des choses nécessaires, pour ne rien oublier qui puisse être utile : l'autre, aussi agissant qu'il le doit être, n'oublie rien d'utile, ne fait rien de superflu ; maître de la fatigue & du repos, il travaille à ruiner l'Armée des ennemis, il songe à la conservation de la sienne.

Monsieur le Prince fier dans le Commandement;également craint & estimé: Monsieur de Turenne plus indulgent, & moins obéi par l'autorité qu'il se donne, que par la vénération qu'on a pour lui.

Monsieur le Prince plus agréable à qui sait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît ; plus févere quand on manque, plus touché quand on a bien fait : Monsieur de Turenne plus concerté, excuse les fautes sous le nom de malheurs, & réduit souvent le plus grand mérite à la simple louange de faire bien son devoir. Satisfait du service qu'on lui rend, il ne l'est pas toûjours de l'éclat qu'on se donne ; & faisant valoir avec plaisir les plus soûmis, il regarde avec chagrin les industrieux qui cherchent leur réputation sous lui, & leur élévation par les Ministres.

Monsieur le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouït de sa gloire sans vanité, reçoit la flaterie avec dégoût. S'il prend

plaisir qu'on le loue, ce n'est pas la louange de ses actions; c'est la délicatesse de la louange qui lui fait sentir quelque douceur. Monsieur de Turenne va naturellement aux grandes & aux petites choses, selon le rapport qu'elles ont à son dessein : rien ne l'éleve dans les bons succès, rien ne l'abat dans les mauvais.

Il n'est point assez de précautions contre les attaques du premier ; son audace & sa vigueur rendant foible ce qu'on s'imaginoit de plus fort : le second, se dégage de tout danger; il trouve le moyen de se garantir dans toutes les apparences de sa perte.

Quelques Troupes que vous donniez à Monsieur le Prince, vieilles ou nouvelles, connues ou inconnues, il a toujours la même fierté dans le combat, vous diriez qu'il fait inspirer ses propres qualités à toute l'Armée; sa valeur, son intelligence, son action semblent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de Troupes dont Monsieur de Turenne se défie, il cherche ses sûretés : avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance, il entreprend, comme aisé, ce qui paroît impossible.

Quelque ardeur qu'ait Monsieur le Prince pour les Combats, Monsieur de Turenne en donnera davantage pour s'en préparer mieux les occasions : mais il ne prend pas si bien

bien dans l'action ces temps imprévûs, qui font gagner pleinement une victoire ; c'est par-là que ses avantages ne sont pas entiers. Quand l'affaire est contestée, le plan de sa guerre lui revient dans l'esprit, & il remet à une conduite plus sûre ce qu'il voit difficile & douteux dans le combat. Monsieur le Prince a les lumiéres plus présentes, & l'action plus vive ; il remédie lui-même à tout, rétablit ses désordres, & pousse ses avantages. Il tire des troupes tout ce qu'on en peut tirer ; il s'abandonne au péril, & il semble qu'il soit résolu de vaincre, ou de ne pas survivre à sa défaite. Ce n'est pas assez pour lui de n'être pas vaincu, il fait sa honte de ne vaincre pas.

Chez Monsieur de Turenne tout céde au bien des affaires : il essuye le murmure des envieux, les mauvais offices de ses ennemis, le dégoût de ceux qu'il sert, pour rendre un véritable service. Monsieur le Prince a plus d'égards pour les Ordres de la Cour jusqu'aux occasions qui se présentent : là, il n'écoute que sa valeur, & ne se tient responsable de ses actions qu'à sa gloire.

Pour Monsieur le Prince victorieux, le plus grand éclat de la gloire ; pour Monsieur le Prince malheureux, jamais de honte : ce peut être un préjudice aux affaires, & jamais à sa réputation. La réputation de Monsieur de

Turenne eſt toujours attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les diſtingue, pour être égales & continues : toutes ſa conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudiſſement des peuples, que de ſolidité pour occuper les réfléxions des habiles-gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait Monſieur de Turenne, a quelque choſe de trop ſecret pour ceux qui ne ſont pas aſſez pénétrans. On perd beaucoup de ne le comprendre pas aſſez nettement; & il ne perd pas moins de n'être pas aſſez expliqué aux autres. La nature lui a donné le grand ſens, la capacité, le fond du mérite autant qu'à homme du monde; & lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'eſprit, qui en fait l'éclat & l'agrément. Il faudra le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut, & il lui coûtera la vie pour ſe faire une juſte & pleine réputation.

La vertu de Monſieur le Prince n'a pas moins de lumiére que de force; elle eſt funeſte aux ennemis, qui en reſſentent les effets, & brillante pour ceux qui en tirent les avantages: mais, à dire la vérité, elle a moins de ſuite & de liaiſon que celle de Monſieur de Turenne; ce qui m'a fait dire il y a longtemps, que l'un eſt plus propre à finir glorieuſement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre. Dans le cours d'une affaire, on parle plus

avantageusement de ce que fait Monsieur le Prince : l'affaire finie, on jouit plus long-temps de ce que Monsieur de Turenne a fait.]

J'ajoûterai encore cette différence : Monsieur de Turenne est plus propre à servir un Roi qui lui confiera son Armée ; Monsieur le Prince à commander la sienne, & à se donner de la considération par lui-même.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'Ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où j'ai trouvé fort peu de douceur, pour me servir de termes plus doux que les vôtres. Je ne m'étonne point Madame, qu'un vieux visage tout défiguré m'attire du mépris, & vous inspire du chagrin quand il se présente : mais qu'une affection à votre service, aussi pure que la mienne, me fasse recevoir un traitement semblable quand vous ne me voyez pas ; c'est ce que je ne comprens point.

Je ne diſputerai point de capacité avec Monſieur de Bonrepaux : qu'il ne diſpute pas auſſi de zéle & de ſoin avec moi , ſur ce qui vous regarde. Vous me reprochez comme un crime ma diſſipation ; j'ai vû deux ou trois fois Madame de la Perrine, encore étoit-ce ailleurs que chez elle : mais elle chante bien. Je voi Baillon ; il joue bien du Claveſſin : je voi bien des Réfugiés qui ſavent beaucoup ; je joue avec Mylord Caſſel aux Echets; je le gagne. A mon âge on ne peut être nulle part ſi déſavantageuſement que chez ſoi-même. Il faut nous faire des amuſemens, qui nous dérobent, pour ainſi dire, à nos triſtes imaginations.

Au reſte, Madame, ma diſcrétion eſt toujours la même , avec un attachement inviolable au Gouvernement préſent des Pays où je vis. Je ſuis ſi peu de choſe, qu'il n'importe à perſonne de ſavoir mes ſentimens. Vous m'obligez à parler de moi : je ne ſaurois parler de vous que je ne vous loue , & dans l'humeur où vous êtes contre moi , vous ſeriez peut-être offenſée de mes louanges. Le ſérieux dure trop , l'enjoûment vous déplairoit.

Je dînai hier à Parſon-Green avec Monſieur Villiers. Sa maiſon ſe pourroit dire une maiſon enchantée, n'étoit qu'on y boit & qu'on y mange fort bien. Mylord Montaigu a beſoin d'embellir encore ſes logemens de

White-Hall, s'il veut pouſſer à bout la réſolution qu'il a faite, de faire crever Monſieur Villiers. Je connoiſſois autrefois une autre maniére de *crever*, qui venoit réglément au mois de Septembre. Les Figues, les Melons, les Pêches, les Muſcats, les Cailles, les Perdreaux devenoient les maîtres du goût; & le goût, de la ſobrieté; enſorte que le mois de Septembre arrivant, on diſoit : *voici le temps où il faut crever.* Prenez garde de vous crever d'eaux, Madame : de toutes les manieres de créver, c'eſt la plus mauvaiſe. Votre maiſon de Saint James, vulgairement nommée par vos Courtiſans, *le petit Palais*, ſera une merveille; il n'y a rien de ſi propre. Vous aurez bien-tôt Madame Fitzharding & Mademoiſelle de Beverweert : quand Madame la Ducheſſe Mazarin & ſes deux amies ſeront enſemble, je défie les trois Royaumes de fournir rien de pareil. S'il vient un petit Tailleur & que l'argent ne manque pas, le plaiſir des Anges de Madame de Choiſi n'étoit rien au prix du vôtre.



A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.
STANCES IRREGULIERES.

VOus ne ſavez que trop, Hortence,
Que je vous ſers ſans récompenſe :
Peut-être ne ſavez-vous pas
Ce que je pers, en ſervant vos appas.

Sans vous, une lente vieilleſſe
Me donneroit l'air de ſageſſe ;
Sans vous, le fardeau de mes ans
Sembleroit le poids de bon ſens.

Parlant des Affaires publiques
Avec de graves politiques,
Quelque vieil exemple apporté ;
Quelques articles d'un Traité,
Une Maxime, une Sentence,
Me tiendroient lieu de ſuffiſance.

Sans vous, mû d'un eſprit divin,
Sur les traces de Van Beuning,
Moins fort en raiſon qu'en génie,
J'irois dans la Philoſophie
Chercher cette Immortalité
Qu'il prouve par la Volonté.

Sans vous, en homme d'importance,
Banni, pour ſa vertu, de France,
Je parlerois de probité
Avec un ton d'autorité.

Des gens-d'honneur j'aurois le titre,
Je m'érigerois en arbitre;
Et de tous nos François errans
J'accorderois les différends.

Sans vous, voilà mon avantage:
Avec vous, voici mon partage;
J'ai voulu devenir Amant,
On me veut Ami ſeulement:
Ami, traité d'une maniére,
Quelquefois douce & familiére;
Mais indignement rebuté
S'il prend la moindre liberté.

Au ſecours, Lot, *à ma défenſe.*
Lot, qui veille en Dragon, d'avance ;
Et me dit, la ſévére Lot :
» Mangez vos barbes de Turbot.
» Vraiment il ſied bien à votre âge
» D'être touché d'un beau Viſage,
» Allez, allez, c'eſt bien à vous
» D'aimer des Gorges & des Cous,

Cependant la ſévére baiſe
Les Yeux & la Bouche à ſon aiſe ;
Et collée à vos doux appas,
Demande en ſoûpirant ſi vous ne l'aimez pas.

Laiſſons la pudique tendreſſe,
De notre nouvelle Lucrece,
Et parlons un peu des mépris
Que m'attirent mes cheveux gris.

Je ſuis pour vous rendre ſervice,
En affection ſans égal ;
Il n'eſt ordre où je n'obéïſſe,
Fut-il en faveur d'un rival.

Belle Hortence, ſi je vous quitte,

Vous reconnoîtrez mon mérite :
La charge de tout endurer ;
Sans qu'on entende murmurer,
Fâcheuſe, difficile à faire,
Et chez vous aſſez néceſſaire ;
Cette charge, ſi je la rens,
Ne ſe remplira de long-temps.

Qui feroit tant de perſonnages ?
Qui ſeroit bon à tant d'uſages ?
Qui porteroit le petit Chien,
Comme en carroſſe le vieux Sage
Que nous a dépeint Lucien,
Le portoit toujours au voyage ?

Quand le Calabrois à ſon rang
Vous met les Echets dans la tête,
Quelle autre main eſt ſi-tôt prête
A vous pouſſer le Pion blanc ?

Et lorſqu'un ſaint remors vous frappe ;
Que l'humeur de dévotion
Pour un peu de temps vous attrappe ;
Qui ſert votre Converſion,

Et vous lit un MORT de la Trape, (1)
Avec tant de soûmission ?

Cependant grondeuse & farouche,
Vous employez la belle bouche,
Qui me doit ses meilleures dents,
A m'insulter devant les gens.

Sur le point de perdre la vie,
Ne vous ai-je pas garantie
De ces honnêtes assassins
Que l'on appelle *Médecins.*

J'en attendois la récompense,
Et je voi pour réconnoissance,
Qu'on soupçonne ma bonne foi,
Qu'on juge toujours contre moi.

A l'Hombre je prens le Spadille,
Je me donne Baste, ou Manille :
Au Piquet je marque les As,
Moi, malheureux qui ne vois pas ;
Qui des mains ai perdu l'usage
Par la caducité de l'âge :

(1) Voyez le Tome IV. page 201.

Toujours diſtrait ou négligent ;
Moi, qui pers toujours mon argent.

Seigneur, Seigneur, donne-moi patience,
Qu'on a de mal à ſervir Dame Hortence (1) :
Mais ſi je m'éloignois de ſes divins appas,
Que faire ! Comment vivre, en ne la voyant pas ?

Lorſqu'il me faut ſouffrir l'aigreur d'une parole ;
La bouche qui la dit me plaît & me conſole,
De ſes fiers traitemens, le plus injurieux,.

(2) Imitation de cette Epigramme de Marot.

Un gros Prieur ſon petit filz baiſoit,
Et mignardoit au matin en ſa couche :
Tandis rôtir ſa perdrix on faiſoit :
Se leue, crache, eſmeutit, & ſe mouche,
La perdrix vire : Au ſel de broque en bouche
La dévora, bien ſavoit la ſcience :
Puis quand il eût prins ſur ſa conſcience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eſtiſe,
Mon Dieu, dit-il, donne-moi patience,
Qu'on ha de maux pour ſervir ſainte Egliſe !

Les *Oeuvres de Clément Marot*, page 430. de l'édition de Lyon par Guillaume Rouille, 1561.

Me ſemble une douceur quand je vois ſes beaux
yeux.
Ses regards animés du feu de la colére,
Ont l'ordre de fâcher, & le ſecret de plaire ;
Car le Ciel favorable a fait de ſes beautés,
Un reméde aux amans contre ſes cruautés.

Le plus grand des malheurs eſt celui de l'abſence ;
On garde ſes rigueurs, en perdant ſa préſence ;
On emporte l'injure, & le cœur affligé
Par le plaiſir des yeux n'eſt jamais ſoulagé.

Au milieu des chagrins, des ſoupçons, des allar-
mes,
Il n'a ſoulagement que celui de ſes larmes :
Pleurer le mal qu'il ſouffre, & regreter ſon bien ;
De ce cœur malheureux eſt l'unique entretien.

A tort je me plaindrois de la voir inhumaine :
Je la voi ; c'eſt aſſez pour ſupporter ma peine ;
Abſens infortunés, je connois vos douleurs ;
C'eſt à vous plus qu'à moi de répandre des pleurs.



A LA MESME,

POUR ETRENNES LE PREMIER JOUR DE L'AN.

LA Nature inéxorable
Ne laiſſe à des gens ſi vieux
Aucun trait qui ſoit aimable,
Rien qui plaiſe à de beaux yeux;
La Fortune aſſez ſemblable
N'a laiſſé dans mon pouvoir
Aucun bien conſidérable
Que vous puiſſiez recevoir.
Si ma Muſe avoit la puiſſance,
Que les Muſes de Grece ont fait voir autrefois,
Je ferois une guerre, où les Dieux, pour Hortence,
Combattroient à l'envi des Héros & des Rois.
Mercure plus leger qu'Eole,
Fendroit les airs, tout glorieux
De vous porter une parole
De la part du Maître des Dieux;
Et lorſque Jupiter s'ennuye
Avec l'importune Junon,

Je le ferois sur vous descendre en cette pluye
Dont vous ne connoissez presque plus que le nom.
Le Ciel qui prit plaisir à vous former si belle
Oublia la faveur de vous rendre immortelle;
Erigée en Divinité,
Vous jouiriez par moi de l'immortalité.
Mais aujourd'hui la pauvre Muse
Après avoir fait tous les Dieux
Ne parle qu'en tremblant des Cieux:
Humble & rampante elle s'amuse
A discourir sur les Hameaux,
Les Bergeres, & les Troupeaux:
Que cela me serve d'excuse,
Si vous n'avez rien que le Don
D'une Chanson.



LETTRE

A MONSIEUR ***

SOUS LE NOM DE MADAME

MAZARIN.

JE n'ai pas aſſez de conſidération dans le monde, pour me croire obligée à lui rendre compte de mes affaires ; mais je ſuis aſſez reconnoiſſante de la part que vous prenez à mes intérêts, pour vouloir contenter votre curioſité ſur la condition où je me trouve. Je crains ſeulement que la longueur de ma Lettre ne vous importune ; car je ne prétens pas vous inſtruire de l'état où je ſuis, ſans vous faire ſouvenir en beaucoup d'endroits de celui où j'ai été. Je ne parlerai point des avantages que j'avois, par modeſtie ; je me tairai des qualités de Monſieur Mazarin, par diſcrétion, mais laiſſant au public à faire le jugement de nos perſonnes, je dirai hardiment que je n'ai contribué en rien à la diſſipation des biens que je lui ai apportés ; & que les moindres de

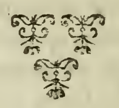
ſes domeſtiques en ont tiré dequoi s'enrichir, quand il m'a dénié les choſes néceſſaires ſimplement pour vivre.

J'ai demeuré plus que je ne devois, & auſſi long-temps que j'ai pû, avec un mari qui m'étoit ſi oppoſé : à la fin je me ſuis dégagée par raiſon, d'un homme avec qui je m'étois laiſſée lier par obéiſſance. Un dégagement ſi juſte m'a coûté ces biens qui ont fait tant de bruit dans le monde : mais la liberté ne coûte jamais trop cher à qui ſe délivre de la tirannie. Quoiqu'il en ſoit, je me vis dépouillée de toutes choſes. Je me vis ſans aucun moyen de ſubſiſter, juſqu'à ce que le Roi, par un principe de juſtice, me fit donner une penſion ſans le conſentement de Monſieur Mazarin, que Monſieur Mazarin m'a ôtée il y a dix ans, avec le conſentement de ſa Majeſté. Ce changement des bontés du Roi ne doit point s'attribuer à celui de ma conduite ; car je n'ai jamais entré en rien qui pût lui déplaire. Mais il eſt difficile aux plus grands Rois de bien démêler l'impoſture des méchans offices, d'avec les vérités dont il eſt beſoin qu'on les informe. La raiſon feroit trop de violence à notre inclination & à notre humeur, s'il falloit toujours nous défier de ceux que nous aimons, ou qui nous plaiſent ; & naturellement on ne ſe donne point la gêne de ces précautions-là contre des perſonnes

agréables, pour des inffèrentes qu'on ne voit pas. Ainsi je ne m'étonne point que l'on m'ait crûe telle qu'on m'a dépeinte : le Roi eût été assez juste pour augmenter la Pension qu'on m'a ôtée, si j'avois été assez heureuse pour être connue de lui telle que je suis.

Cependant malgré ce retranchement & toutes les dettes qui en sont venues, je ne laissois pas de subsister honorablement, par les graces & les bienfaits des Rois d'Angleterre : mais à cette révolution extraordinaire, qui fera l'étonnement de tous les temps, je me suis vûe abandonnée ; réduite à ne chercher de ressource qu'en moi-même où je n'en trouvois point ; exposée à la fureur de la populace ; sans commerce qu'avec des gens également étonnés, qui tâchoient de s'assûrer les uns les autres ; ou avec des malheureux, moins propres à se consoler, qu'à se plaindre ensemble. Après tant de troubles, la tranquillité enfin s'est rétablie : mais les désordres cessés ne m'ont rendu l'esprit plus libre, que pour mieux voir la désolation de mes affaires. Nul bien de moi ; nulle assistance où je suis : nulle espérance d'ailleurs ; ne recevant du peu d'amis que j'ai où vous êtes, que des complimens au lieu de secours, & de tous les autres que des injures, pour être demeurée dans un lieu, d'où je ne sai comment sortir, voyant moins encore où pouvoir aller.

Jusqu'ici on a condamné les fautes, & plaint les malheurs : je fais changer toutes choses ; la misére, ce triste ouvrage de ma fortune, me donne des ennemis, excite l'aigreur & l'animosité de ceux qui me devoient être le plus favorables. Je n'éxagére point le malheur de ma condition, à quoi je suis d'autant plus sensible, que je reçois des reproches, quand j'attendois des consolations. Vous êtes assez raisonnable, Monsieur, pour n'approuver pas un procedé si injuste ; & assez constant dans l'amitié, pour me conserver toûjours la vôtre. Si elle n'est pas secourable autant que vous le souhaitez, elle est aussi honnête que je le saurois desirer. Mon étoile me fait trouver de la bonne volonté, où il y a de l'impuissance ; & de l'opposition, où se rencontre le pouvoir : mais enfin la malignité de l'influence n'est pas entiére, puisque dans les infortunes qu'elle me cause, elle me laisse des amis, qui font leur possible pour me consoler.



A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOus qui penſez que la Nature
A fait toutes choſes pour vous,
Préſomptueuſe Créature,
Apprenez que vous-même êtes faite pour nous.
Ce qu'à l'Univers d'admirable
Nous prête un ſecours charitable ;
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de ſoin
Sert à notre plaiſir comme à notre beſoin.
Le ſoleil au matin entre dans ſa carriere
Pour épancher ſur tout la commune lumiére,
Et l'aimable clarté que répandent ſes feux
N'attend pour ſe donner ni prieres, ni veux.
La Terre avec amour expoſe à notre vûe
Les appas renaiſſans dont le ciel l'a pourvue ;
Elle donne ſes fleurs pour le plaiſir des yeux,
Elle fournit au goût ſes fruits délicieux.
La Mer, par le commerce, aux lieux les plus ſtériles

Communique les biens qu'ont les terres fertiles;
Et servant de lien aux peuples opposés,
Sait comme réunir ceux qu'elle a divisés.
D'une belle Riviére on aime un cours paisible;
Les fiers Torrens précipités,
Font de leurs sauvages beautés,
Un aspect à nos yeux agréable & terrible.
Les Fontaines & les Ruisseaux
Coulent pour nous offrir le crystal de leurs eaux;
Les amoureux Zéphirs, de leurs douces haleines,
Temperent la chaleur qui brûleroit nos plaines:
Enfin tout donne en l'Univers;
Il n'est pas jusques aux Hyvers
Dont nous ne recevions des graces;
C'est d'eux que nous tenons les glaces,
Qui font dans l'ardeur de l'été
La plus exquise volupté.
Et vous, que le Ciel a formée
Pour faire le bonheur de tous,
On vous voit toujours animée
De chagrins, dépits, & courroux.
Ingrate, injuste créature,
Vous tenez tout de la Nature,
Tout votre esprit, tout vos appas:
Qui vous rend à ses Loix contraire?

Pourquoi ne l'imitez-vous pas
Aux faveurs qu'elle nous fait faire ?

Sur le commencement de la Guerre de M. DC. LXXXIX.

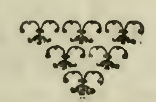
D'INTERETS différens l'Union mal formée,
N'amaſſoit autrefois qu'une confuſe Armée ;
Qui trop lente à la marche & trop vaſte au deſſein,
Vouloit paſſer la Seine, & demeuroit au Rhein,
Mais d'un Roi (1) tout contraire aux intérêts de France
La vertu, la valeur, la nouvelle puiſſance ;
Des ETATS rétabis par une longue paix,
Une pleine abondance à ne manquer jamais :
De l'Eſpagne outragée & pas aſſez ſoûmiſe,
L'eſpoir d'une reſſource où tout la favoriſe ;
Des Princes de l'Empire : & de chaque Electeur
La jonction ſincere avec leur Empereur ;
Du Saint Pere irrité la haine Catholique,
Du Huguenot chaſſé ſous le nom d'Héretique
Le ſoin infatigable à nuire, à ſe venger ;

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre.

Des nouveaux convertis que l'on a fait changer
L'impatient desir d'échapper à la feinte
Qui gêne leur esprit, & tient leur foi contrainte:
Enfin de cet amas d'intérêts differens,
De toutes passions en des motifs si grands,
De craintes, de soupçons, de haine, de vengeance,
Se font comme des nœuds qui serrent l'Alliance;
Et ces engagemens nous font voir l'appareil
Le plus grand qui jamais parût sous le soleil.
Dans cet affreux état où la France est réduite
On lui trouve pourtant & vigueur & conduite:
Elle arme, elle prévient, elle fait animer
Et ses forces de terre, & ses forces de mer,
Et n'étoit qu'elle a vû les tristes funérailles
De ceux qui lui faisoient gagner tant de batailles:
N'étoit que ces grands Chefs aujourd'hui ne sont plus,
Son Char pourroit traîner encore des vaincus.
Pour son malheur Turenne a perdu la lumiére:
Condé, notre Héros, n'a plus de part au jour;
Créqui, vient d'achever son illustre carriére;
Si Schomberg vit encor, c'est pour une autre Cour.

Par leur valeur, par leur prudence,

L'Etat florissant de la France
Ne craignoit point les changemens ;
Il ne craignoit disgrace aucune ;
Mais par leur perte la Fortune
Va rentrer dans ses droits sur les évenemens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde,
France, ou de l'asservir dans une paix profonde ;
Oui, par un Plan nouveau de ton ambition,
Tu pourrois disposer de chaque Nation.
Tous ces Confédérés que l'Espagne intéresse
Desunis, & rendus à leur propre foiblesse,
Iroient dans tes Etats chercher leurs sûretés,
Ou presser un secours à leurs nécessités.
Sous le nom d'Allié, l'un seroit tributaire :
L'autre, prêt à servir, ou soigneux de te plaire :
Les premiers Potentats, éloignés courtisans,
Flateroient ta Grandeur par respects & présens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde,
France, ou de l'asservir dans une paix profonde.



LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'ENVOYE ſavoir comment vous vous portez de votre bleſſure (1): pour moi, je me porte fort bien de toutes mes pertes. Le ſouper de Madame Harvey, le Pâté Royal, & la mélancolie de la dolente Bouſette, mirent mon eſprit dans une aſſez bonne ſituation. La nuit a été encore plus heureuſe : j'ai crû être Mademoiſelle de Beverweert toute cette nuit. J'avois une grande complaiſance de mon mérite d'honnête & de raiſonnable fille ; mais votre confiance faiſoit le plus doux avantage de mon nouveau ſexe. Vous m'avez montré votre bleſſure. Paſſons légerement tout ce que j'ai vû : j'ai autant de ſujet de me louer de vous, comme Beverweert ; que j'en ai de me plaindre, comme Saint-Evremond. Heureux les ſujets de n'avoir pas connu le danger qu'il y avoit à votre bleſſure ! leur ap-

(1) Madame Mazarin s'étoit bleſſée à la cuiſſe, en tombant.

prêhenſion

préhenſion les auroit fait mourir, & nous ne ſerions pas en état de nous réjouir de votre guériſon. Notre perte n'eſt pas ſeulement attachée à la vôtre, une maladie dont vous guérirez, eſt capable de donner véritablement la mort à tous les ſujets de votre Empire.

Si du ciel le courroux fatal
Faiſoit durer encor quelques jours votre mal,
Les ſujets auroient tant de peine
A voir ſouffrir leur belle Reine,
Que chacun d'eux pourroit mourir,
Avant que vous pûſſiez guérir.
Je perdrois le premier la vie,
Et de cent autres morts ma mort ſeroit ſuivie :
Votre chere & fidéle Lot
Suivroit ma diſgrace bien-tôt ;
Vous la verriez avec des larmes
Prendre congé de tous vos charmes,
Et faire ſes derniers adieux
Baiſant votre bouche & vos yeux.
» Adieu, je meurs. Adieu, Madame :
» Vous poſſediez mon cœur, je vous laiſſe mon ame,
» Et trouve mon ſort aſſez doux,
» Puiſque je meurs à vos genoux.

» Croyez que jamais la Comteſſe . . . .
» La voix me manque, & je vous laiſſe :
» Que le dernier ſoûpir, qui va m'ôter le jour,
» Eſt bien moins à la mort qu'il n'eſt à mon amour !

C'eſt ainſi que la VICE-REINE,
Meurt aux pieds de ſa SOUVERAINE :
Jamais rien ne la ſut charmer,
Mais on trouve à la fin, qu'on eſt fait pour aimer,
Et toute ſon indifférence,
Devient amour ſans qu'elle y penſe.
La Beverwert en proſe, & Beverwert en vers.
N'ont pas des ſentimens divers ;
Celle de cette nuit, qui vous parloit en proſe,
Pourroit dire en mourant toute la même choſe.
Si jamais vous vous portez mal,
Je meurs, & je vous fais un diſcours tout égal.
Madame Harvey pleine d'impatience,
De vous voir en cet état-là,
Maudiroit juſques à la France,
Et pourroit déteſter même les Opera.
Je voi la douleur qui ſurmonte,
Un ſujet illuſtre, grand Comte (1) ;
Duras, Mylord impétueux,

(1) Le Comte de Féversham.

C

S'en arracheroit les cheveux ;
Et, chose incroyable à l'Histoire,
Ne voudroit ni manger, ni boire,
Suspendant tout son appétit
Pour un accident si maudit.
Il pourroit arriver que maligne Bousette,
D'un sentiment commun avecque votre Epoux,
Auroit de tous vos maux l'ame assez satisfaite ;
Au nom de Dieu, conservez-vous.

Comme je dois mourir le premier, je veux ordonner nettement de ma sépulture, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de Monsieur Doublet, & épargner la peine à Patru de faire un second Plaidoyer, si un Pasteur aussi attaché à ses droits que le Curé de Saint Etienne, faisoit un Arrêt sur mon pauvre corps (1). Pour prévenir donc pareils accidens, je déclare en termes exprès que je veux être enterré dans la Tente de Mylord Roscommon (2). Il me souvient d'avoir été à la guerre,

(1) Voyez le Plaidoyer de M. Patru pour la Veuve & les Enfans de Doublet, *&c.*

(2) Mylord Roscommon, Colonel d'Infanterie, devant passer en Irlande avec son Régiment, avoit fait tendre sa Tente dans le Parc de Saint James, assez près de la Maison de Madame Mazarin, qu'on appelloit *le Petit Palais.*

& je ſerai bien aiſe que mon tombeau ait un air militaire. Mais ce n'eſt pas la premiére & la véritable raiſon qui m'oblige à choiſir ce lieu là ; c'eſt pour être en vûe du *petit Palais* ; & toutes les fois qu'on y jouera, la REINE eſt ſuppliée de dire les Vers qui ſuivent, & que j'ai compoſés comme une eſpéce d'Epitaphe :

» Celui dont nous plaignons le ſort,
« N'a pas dû voir la gloire de l'Olympe ;
» Mais je penſe qu'après ſa mort
» Il ne ſouffre pas tant, comme il ſouffroit à Grimpe,
» Lorſque Duras & moi lui faiſions tant de tort.
» Je lui faiſois mille injuſtices,
» Je lui faiſois mille malices,
» Et, malgré tout ce grand tourment,
» Il perdoit aſſez noblement.
» S'il ne me plaiſoit pas, il tâchoit de me plaire ;
» Que la Tombe lui ſoit légere !
» Je ſouhaite que ſes vieux os,
» Trouvent un aſſez bon repos.

Si je ne vous demande pas davantage durant ma vie, que je vous demande à la mort, vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre de mon indiſcrétion.

A
MONSIEUR LE MARQUIS
DE MIREMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ILLUSTRE & nouveau Machabée,
Qui de ton Eglise tombée
Veux être le restaurateur :
Miremont, dans ton entreprise (1),
Prend ce beau mot pour ta devise ;
OU MARTYR, OU LIBERATEUR.
L'Euphrate n'a point vu tant de meres captives,
Tant de femmes, tant de maris,
Verser des pleurs, pousser des cris,
Qu'en voit le Gigeou (2) sur ses rives.

A Londres tes sujets tout le jour dispersés,
Se trouvent le matin au Caffé ramassés,

(1) M. de Miremont devoit aller en Piémont avec quelques Régimens de François Réfugiés, pour joindre les Vaudois & entrer en France.

(2) Ruisseau, qui passe autour du Château de la Caze, appartenant à M. le Marquis de Malauze, frere de M. de Miremont.

Où chacun à ſon tour t'adreſſe la parole :
» Ferme pilier de notre Foi,
» PRINCE, dont l'aſpect nous conſole ;
» PRINCE, nous n'eſpérons qu'en toi.

Eſpérance des Grecs (1), honneur de la Savoye ;
(2)
Ton peuple marchera ſur tes pas avec joie :
Pour l'accompliſſement de ta prédiction (3).
Ta Sainte Nation depuis long-temps errante
Sur les bords du Gigeou ſe vera triomphante,
Et chantera ſous toi la gloire de SION.

(1) Eglife à Londres où l'on avoit d'abord fait le Service Grec, & qui appartient préſentement aux François Réfugiés.
(2) Autre Eglife Françoiſe dans le Palais de la Savoye.
(3) Les PROPHETIES de M. Jurieu.

AU MESME. (1)

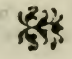
STANCES.

MIREMONT qui ſavez combattre
Auſſi bien que faire des Vers,
Vous allez ſûrement abattre
Tous les Dragons de l'Univers.

Jeune Prince, marche, cours, vole,
On entend déja le coucou ;
Il eſt temps de tenir parole
Aux pauvres Captifs du Gigeou.

Mais ne me parle point de faire
Des Vers qui chantent tes exploits ;
Tu ſeras l'Achille & l'Homere,
De Mars & d'Appollon digne Fils à la fois.

(3) Quelqu'un ayant fait une Réponſe aux *Stances* précédentes, M. de Saint-Evremond crut qu'elle étoit de M. de Miremont, & lui envoya ces Vers.



A CALISTE. (1).

SOEUR Thérese l'illuminée
Eut peine à se sauver d'un jugemenr honteux.
Après avoir été trois fois examinée (2).
Ce nom est un nom malheureux ;
Sœur Thérese la détronée
Eut un accident bien fâcheux (3) :
Mais n'en soyez pas étonnée,
Ne craignez jamais le malheur
Qu'épouvanta cette pauvre sœur.
Non, vos moindres appas méritent la louange
De ne laisser jamais la liberté du change :
Cet excès de plaisir, ce grand ravissement,
N'auroit pû se trouver qu'avec vous seulement,
Mais notre premiere Thérese
Vous mettroit fort mal à votre aise,
Si son exemple décevant
Vous jettoit en quelque Couvent,

(1) Madame Mazarin.
(2) Voyez la Vie de sainte Thérese.
(3) Voyez le Tableau, dans les CONTES de la Fontaine.

Craignez

Craignez donc qu'une ſainte rate
En vos quiétes oraiſons,
De quelque vapeur délicate,
Ne forme en votre eſprit beaucoup d'illuſions.

Une troupe d'YNCAS (1) en ces lieux aſſemblée,
Demande inceſſamment où vous êtes allée;
Ces enfans du Soleil, de leurs riches Palais,
De tout l'or qu'ils eurent jamais,
Ne vous offriroient pas une inutile image,
Si l'avare Eſpagnol eût laiſſé davantage.
Pour les déſolés AMADIS
Que vous avez aimés jadis,
Ils viennent les yeux pleins de larmes
Vous offrir leurs anciens charmes;
Les Captifs vous portent leurs fers;
Dans les combats on vous reclame;
L'on vous offre par moi la *Tour de l'Univers* (2).
Logement auſſi beau que le *Château de l'ame* (3)
Mais vous aimez le ſaint repos,
Dont jouiſſent tous les Dévots:

(1) Madame Mazarin avoit lû peu de temps auparavant l'HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU, de Garcilaſſo de la Vega; elle étoit charmée de la magnificence de ces Princes, & en parloit fort ſouvent.

(2) Voyez le Tome IV. page 261.

(3) Voyez les MEDITATIONS de ſainte Thérèſe.

» Eh ! n'avons-nous pas nos Hermites ;
Répond le pieux Amadis,
» Plus ſimples que ces Hypocrites
» Qui parlent tant du Paradis ?

CALISTE.

Chevaliers, je vous remercie.
Depuis que Sœur Thereſe a pris ſoin de ma vie ;
J'abandonne vos Viſions
Pour ſes divines Unions.
J'aimai le merveilleux des Yncas, des Yncaſes ;
Aujourd'hui je me tourne à celui des Extaſes :
Sœur Thereſe m'apprend comment elles ſe font ;
Pour en montrer à Miremont.



LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

VOus vous ſouvenez, Madame, du méchant & honteux ſuccès de mon deſſein, lorſque je cherchai inutilement quelque défaut en votre eſprit (1). Plus fâché que rebuté de mon entrepriſe, je me ſuis attaché à votre humeur. Mademoiſelle Bragelonne (2), & Monſieur de Miremont ſe ſont jettés dans mes intérêts contre elle ; mais Monſieur de Miremont a eu tort : la qualité de PRINCE-COLONEL, & les extaſes étudiées en ſa faveur, devoient l'empêcher de prendre parti ſi impétueuſement pour les Habitans du Gigeou. Mademoiſelle Bragelonne eſt née pour ſouffrir : ſi je ſuis rebuté aujourd'hui, je ſerai bien traité

(1) Voyez le *Portrait* de Madame Mazarin, Tome IV. Page 76.

(2) Demoiſelle de Madame Mazarin.

demain ; & cette inégalité eſt aſſez obligeante pour une vieilleſſe comme la mienne ; qu'on pourroit, avec raiſon, mépriſer toûjours. Il m'a donc fallu laiſſer l'humeur en repos, l'abandonnant à l'injuſtice de Monſieur de Miremont, & aux larmes de Mademoiſelle Bragelonne. Mais il n'y a rien dont la perſévérance ne vienne à bout : j'ai tourné ma curioſité chagrine, ſur votre goût pour le chant, & j'ai trouvé heureuſement de quoi vérifier le Proverbe, qu'il *n'y a rien de parfait en ce monde*. Vous l'allez voir, Madame, dans les vers que je vous envoye ; & j'eſpére que vous ne voudrez pas démentir une ſentence établie & autoriſée depuis ſi long-temps.

Vous êtes la Reine des belles,
La Reine des ſpirituelles ;
Mais ſur votre goût pour le Chant
Nous ne vous admirons pas tant.
L'expreſſion avec juſteſſe,
Qui n'a dureté, ni molleſſe ;
La maniére, la propreté,
Temps, mouvement, & quantité :
Toute ſyllabe longue, breve ;
Connoître avec diſcernement,
Et prononcer diverſement
Le ſens qui commence ou s'acheve ;

Tout cela ne fait rien pour vous,
Et vous avez pitié de noûs.
» O la chose mélancolique
» Qu'un Opera toujours unique,
» Où l'on voit ce couple éternel,
» Rochoüas & Beaumaviel!
» Point de jeunes gens, point de belles,
» Et moins encor de voix nouvelles!
» A Venise rien n'est égal:
» Sept Opera le carnaval;
» Et la merveille, l'excellence,
» Point de Chœurs & jamais de Danse:
» Dans les maisons, souvent Concert,
» Où tout se chante à livre ouvert.
O vous, Chantres fameux, grands Maîtres d'Italie,
Qui de ce livre ouvert faites votre folie,
Apprenez que vos Chants pour leur perfection
Demanderoient un peu de répétition!
Si vous n'entassiez point passage sur passage;
A chanter proprement si vous donniez vos soins;
Les méchans connoisseurs vous admireroient moins,
Mais aux gens de bon-goût vous plairiez davantage.
Suprême, divine beauté,

Dont tout le monde eſt enchanté ;
Profond ſavoir, eſprit ſublime,
Qu'en mes vers à peine j'exprime,
Permettez-nous que ſur le Chant
Nous ne vous admirions pas tant.

A M. VILLIERS.

BANISSONS toute viande noire,
N'en ſouffrons plus à nos repas,
Hors deux à qui l'on doit la gloire
De plaire à tous les délicats.
Venez, ornement des cuiſines
Oiſeaux qu'on ne peut trop aimer ;
Allouetes & Beccaſſines,
Eſt-il beſoin de vous nommer ?
J'entens comme un ſecret murmure
De nos Huîtres de Colcheſter,
Qui penſent qu'on leur fait injure
De leur vouloir rien conteſter.
Cette maſſive couverture
Qui les fait par tout arrêter,
Cette maiſon peſante & dure
Où nous les voyons habiter,

N'a pas ſi-tôt une ouverture,
Qu'en mérite de goût on leur voit ſurmonter
Toute volante créature,
Tout gibier, tout ragoût, tout ce que peut vanter
Le célébre inventeur du Tombeau d'Epicure (1).
Huîtres, vous l'avez emporté;
Les Truffes ſeulement ſeront plus eſtimées;
Mais ici vous ſerez nommées
Les premieres dans mon Traité.
Ce n'eſt point de l'Aſtronomie
Que je traite en obſervateur;
Ce n'eſt point de Philoſophie
En Cartéſien profeſſeur;
Moins encor en Théologie,
Ou de Médecine en docteur;
La *Gourmande Géographie*,
Dont je ſuis comme l'inventeur,
Eſt l'ouvrage que j'étudie:
Il a beſoin d'un Protecteur,
Monſieur de Villiers, je vous prie,
De favoriſer ſon Auteur.

(1) Nom d'un Ragoût inventé en France.

AU MESME.

ROMAINS, nos Huîtres feroient honte
A vos Huitres du Lac Lucrin ;
Pétrone en tenoit trop de compte
D'en faire l'honneur d'un Feſtin :
Il ne les auroit pas ſouffertes
S'il avoit pû manger des vertes,
Qu'on mange ici ſoir & matin.
Ces modernes tant eſtimées,
A qui, dit-on, rien n'eſt égal,
Que Veniſe tient enfermées
Chérement dans ſon arſenal ;
Ce ſont des Huîtres à l'écaille
Qu'on pourroit crier dans Paris ;
(Paris n'en a point qui les vaille).
Mais Londres les verroit avec un grand mépris.

L'heureux ſéjour, l'heureuſe terre,
Que vous ſeriez, chere Angleterre ;
Si vous aimiez votre Poiſſon
Autant que votre Venaiſon !
Par mes Vers, Reine de toute Iſle,

Vous commanderiez la Sicile,
L'Archipel dépendroit de vous,
Candie auroit à vos genoux
La posture de suppliante;
Chipre seroit votre suivante :
Par moi du Levant au Ponent
Tout ce qui n'est pas continent
Vous rendroit humblement hommage;
Et vous perdez tant davantage
Pour n'avoir chassé de chez vous
Les Daims, aussi bien que les Loups.



SCÈNE DE BASSETTE.

MADAME MAZARIN, MADAME MIDDLETON, MONSIEUR VILLIERS, MONSIEUR BOWCHER.

MADAME MAZARIN *à Madame Middleton.*

UNISSONS nos malheurs ; unissons-nous ; Bergere ,
Et ne pouvant gagner , au moins ne perdons guére.
Va Trois :

M. BOWCHER.

Trois a gagné.

Me. MAZARIN.

Payez.

Me. MIDDLETON.

Faites Alpiu :
Je dois beaucoup , Madame, & j'ai beaucoup perdu :
Je voudrois bien gagner dequoi payer mes dettes;

Mais comment l'espérer jouant comme vous faites ?
Dans le plus grand bonheur vous ne poussez jamais ;
Votre dernier effort est de faire la paix.

Me. MAZARIN.

Quoi ! perdre tout d'un coup, pour avoir la misere
De demeurer après tout le soir sans rien faire !

Me. MIDDLETON.

Madame, je vous prie, encore sur le Trois.

Me. MAZARIN.

Sur le Trois.

M. BOWCHER.

Le Trois perd.

Me. MAZARIN *à Madame Middleton.*

Ce sont-là de vos choix.
Mustapha (1), donnez-moi quelque carte bien sûre.

Me. MIDDLETON.

Mettez sur le Valet ; il gagnera, j'en jure.

M. BOWCHER.

La Pace.

Me. MAZARIN.

Notre argent étoit fort bien placé :
Le beau Valet de neige !

(1) Petit Turc de Madame Mazarin.

Me. MIDDLETON.

Eſt ſeulement facé

Me. MAZARIN.

Votre démangeaiſon de parler eſt terrible ,
Et gagner avec vous n'eſt pas choſe poſſible.

Me. MIDDLETON.

Je ne puis dire un mot ſans la mettre en courroux :
ô *Lord !* Monſieur Villiers : *ô Lord !* que ferons-nous ?
Dites-nous qui des deux vous ſemble la plus belle ;
De Meſdames Grafton & Lichfield : laquelle ?

M. VILLIERS.

Commencez ; dites-moi, Madame Middleton ,
Votre vrai ſentiment ſur Madame Grafton.

Me. MIDDLETON.

De deux doigts ſeulement faites-la moi plus grande ,
Il faut qu'à ſa beauté , toute beauté ſe rende.

M. VILLIERS.

L'autre n'a pas beſoin de cette faveur-là.

Me. MIDDLETON.

Elle eſt grande , elle eſt droite.

M. VILLIERS.

Eh bien , après cela ?

Me. MIDDLETON.

Madame Lichfield un peu plus animée,
De tous ceux qu'elle voit, se verroit fort aimée.

M. VILLIERS.

Vous ne me parlez point de Madame Kildair?

Me. MIDDLETON.

I *never saw* personne avoir un meilleur air.

M. VILLIERS

Votre Mistriss Masson, autrefois si prônée,
Me semble maintenant assez abandonnée;
Je ne vous entens plus parler de ses appas?

Me. MIDDLETON.

Monsieur Villiers, *indeed* elle n'en manque pas:
Je ne l'ai jamais crûe une beauté parfaite....
Mais allons voir un peu comment va la Bassette.

Me. MAZARIN.

Vos beaux discours d'appas, de grace, de beauté,
Nous coûtent notre argent: il ne m'est rien resté;
Cherchez d'autres moitiés, comme d'autres oreil-
les,
Pour petarder l'Anglois sur toutes vos merveilles:
Et vous, Monsieur Villiers, gardez pour d'autres
gens,
D'*Honneur* & de *raison* vos rares sentimens (1);

(1) Voyez Tome IV. page 440.

Me. MIDDLETON.

Je ne vous croyois pas tout-à-fait ſi colere.
Un diſcours de beauté ne doit pas vous déplaire ;
Qui, tant que vous, Madame, a de part aux attraits ?

Me. MAZARIN.

Si je le crois ; du moins, je n'en parle jamais.

Me. MIDDLETON.

Nous n'avons pas appris à garder le ſilence,
Comme vous avez fait, en vos Couvens de France,
Monſieur, Monſieur Villiers, allons nous conſoler ;
Il eſt d'autres maiſons où l'on pourra parler.

Me. MAZARIN.

Enſeignez-moi, Madame, enſeignez-moi l'école
Où je pourrois apprendre à diſcourir ſur rien,
Et paſſer ſans ſujet de parole en parole,
A ce mérite uſé d'un aimable entretien.

Me. MIDDLETON.

Abandonnons Madame à ſa nouvelle Etude,
Pour nous mettre à couvert d'un diſcours aſſez rude.
Sortons, ſortons d'ici ; l'on y tient en priſon
La grace & la beauté.

M. VILLIERS.

L'honneur & la raison.

LE CHOEUR *en Musique.*

Sortons, sortons d'ici, l'on y tient en prison,
La grace, la beauté, l'honneur & la raison.

AU ROI,

SUR SA BLESSURE. (1)

STANCES IRREGULIERES.

MARS, ce Dieu renommé qui préside aux allarmes,
Destine les Canons, ses effrayantes armes,
Pour ceux qu'un soin prudent éloigne un peu des coups:
Eh! comment auroit crû le Dieu de la vaillance,
Qui vous vit approcher avec tant d'assurance;
Que les coups de Canon dûssent être pour vous?

(1) Le Roi Guillaume s'étant avancé au bord de la Boyne, le 10. Juillet 1690. fut légerement blessé d'un boulet de canon qui lui effleura la peau entre les deux épaules. Cela ne l'empêcha pas de monter à cheval le lendemain, de passer la Riviere, & de battre l'Armée du Roi Jacques.

C'eſt des piques, & des épées,
De ces armes de ſang trempées,
Où vous vous expoſez toujours;
Ces coups tirés tête à tête,
Quand un fier eſcadron s'arrête,
Qu'il a ſû garantir vos jours.

Je ſai bien que des Rois les perſonnes ſacrées,
Peuvent être à couvert prudemment retirées,
Pour donner un bon ordre aux plus preſſans be-ſoins,
Et hâter les ſecours qu'on attend de leurs ſoins;
Mais quelques Rois-Héros, tels qu'on voit dans l'Hiſtoire,
Pour dire mieux encor, Rois-Héros comme vous,
Ne ménagent pas moins l'intérêt de leur gloire,
Que le ſalut commun, & le bonheur de tous.

En Roï juſte & prudent, vous reglez toute choſe;
En Héros, la valeur chaque jour vous expoſe:
Le ſoleil qui voit tout, juſqu'ici n'a pû voir,
Tant de vertu s'unir avec tant de pouvoir.

Ah! prenez plus de ſoin d'une ſi belle vie:
Tout combat, tout péril fait votre empreſſement;

Que

Que nous ſerions heureux ſi vous n'aviez envie
Que de vous expoſer au Canon ſeulement !
Encor avons-nous fait la triſte expérience,
Que nous n'aurions par là qu'une foible aſſûrance :
Grand-Prince, revenez : notre timide amour
Ne voit de ſûreté qu'en votre ſeul retour.

Si d'un faux accident la fâcheuſe nouvelle
Venoit imprudemment occuper nos eſprits ;
A Londres on verroit plus de douleurs mortelles,
Qu'on n'a vû de tranſports & de joie à Paris (1).
Quand vous courez hazard, vos dangers ſont les
nôtres ;
Devant nos propres maux nous reſſentons les vô-
tres !
De ce coup dont le Ciel a voulu vous guérir,
Nous étions plus que vous en état de mourir.

Tant & de ſi haut faits fournis à votre Hiſtoire,
Ruineront ſon crédit chez la poſtérité :
Nos neveux ne voudront pas croire

(1) Sur la fauſſe nouvelle qui courut en France de la mort du Roi Guillaume, on en fit à Paris, & à Verſailles même, des feux de joye & des réjouiſſances extraordinaires.

Une incroyable vérité :
Venez donc, ô grand Roi, jouir de votre gloire;
C'eſt-là votre intérêt & notre ſûreté.

SUR

LE PASSAGE DE LA BOYNE.

STANCES IRREGULIERES.

ANIME' de l'ardeur d'un généreux courage,
A la tête des ſiens un Roi paſſe à la nage :
Et tout bleſſé qu'il eſt, ſi-tôt qu'il a paſſé,
Il charge, rompt, défait ; il a tout renverſé.

Le paſſage du Leck laiſſe une foible idée ;
Celle du Grand Guſtave eſt à peine gardée ;
On ne ſe ſouvient plus d'Adolphe, ni du Sond,
Où la glace tremblante a tenu lieu de pont.

Le Rhein, trop orgueilleux d'avoir vû ſon rivage
Tout couvert d'eſcadrons qui paſſoient à la nage,
Du combat étonnant dont on vient l'informer,

Porte, triste & confus, la nouvelle à la mer.

Qu'on ne me parle point du combat héroïque,
Qu'Alexandre donna sur les bords du Granique;
Qu'on ne me parle point de ce fameux hazard,
Qu'au Port d'Alexandrie a sû courir César:
Toutes vos actions, vieux Maîtres de la Terre;
Cédent aux beaux exploits de ce foudre de Guerre;
Pour le mieux préférer ajoutons-y ces mots:
Que l'*on rencontre en lui le Sage & le Héros.*

Le Grec vain & leger prenoit plaisir à dire
Tout ce qu'il avoit fait: le Romain à l'écrire:
Le Héros a passé tous les deux par ses faits;
Et modeste Vainqueur, il n'en parle jamais.

Tous deux ont combattu pour asservir le Monde;
Le malheur du public suivoit tous leurs exploits:
Ici l'on s'est commis sur la terre & sur l'onde,
Pour assûrer le Peuple & maintenir les Loix.

Là, le triste vaincu soûpire
De sa dure captivité;
Ici, l'on a donné l'Empire
A qui donne la Liberté.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN, MADEMOISELLE BEVERWEERT.

SAINT-EVREMOND *à Madame Mazarin.*

QUAND j'ai l'honneur de vous voir ;
A vos yeux je ſuis coupable,
Scélérat abominable ;
Rien au monde n'eſt plus noir.
Mais un jour ou deux d'abſence
Me rendent mon innocence,
Et ſans me changer en rien
Je deviens homme de bien.
Mes péchés ſont au viſage,
Aux rides que donne l'âge,
Aux cheveux blancs, aux vieux traits;
C'eſt-là que ſont mes forfaits.
Vous n'étes pas éternelle,
Puiſſiez-vous, comme je ſuis,
Etre à cent ans criminelle
Sans douleur & ſans ennuis!

MADAME MAZARIN.

Quoi! me donner la figure,
De votre Madame Herval!
C'eſt me faire trop d'injure;
La mort eſt un moindre mal.

SAINT-EVREMOND.

Pourquoi haïr tant l'idée
D'une Vieilleſſe ridée,
Qu'on préfére le trépas
A la perte des appas?

MADEMOISELLE BEVERWEERT.

C'eſt qu'une ſi longue vie,
Etéint en nous toute envie:
C'eſt que la fin des Amours
Eſt au cœur d'une mortelle
Une choſe plus cruelle,
Que n'eſt la fin de ſes jours.

SAINT-EVREMOND.

Non, non, l'amoureuſe flamme
Ne s'éteint point dans une ame,
La Vieilleſſe n'ôte pas
Ces mouvemens délicats.
Je le ſai, divine Hortence,
Par ma propre expérience,
Je ſuis au bout de mon cours,

Et je vous aime toujours.

MADAME MAZARIN.

Moi je ſuis dans le bel âge;
On le voit à mon viſage,
Qui peut bien vous animer;
Mais je ne puis vous aimer :
Le cœur eſt prudent & ſage :
Si l'eſprit vous peut eſtimer,
Ne demandez rien davantage.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

APRE's tant de ſoins aſſidus,
Après tant de pleurs répandus
Dans votre grande maladie;
Madame, je ne croyois pas
Qu'autre choſe que le trépas
Me fiſt perdre l'honneur de votre compagnie.
Mais j'avois peu conſideré
Qu'un viſage défiguré,
Qu'une générale foibleſſe;
Qu'en un mot l'extrême Vieilleſſe

Attire des mépris plus fâcheux que l'oubli,
Où tombe un homme enſeveli.
Celui, pour chanter vos louanges,
Qui s'eſt mis mal avec les Anges;
Celui, pour mettre vos beaux yeux
Au-deſſus des Aſtres des Cieux,
Qui s'expoſoit à leurs vengeances
Sans redouter leurs influences:
Celui, qui pour l'amour de vous
S'attira de Vénus le celeſte courroux,
Faiſant contre cette immortelle
Ce que le beau Pâris fit autrefois pour elle:
Celui, qui vous ſervit ſi bien,
Eſt maintenant compté pour rien!
Vous étes au-deſſus des Aſtres & des Anges,
Qu'avez-vous déſormais beſoin de ſes louanges?
On n'a que faire de ſes ſoins;
Bon-homme allez garder vos foins (1).
Non, Je ne puis garder mes foins à la prairie,
Ni comme Don Quichot faire une Bergerie;
Je veux faire un métier qui me convienne mieux;
En m'éloignant de vos beaux yeux.
J'irai diſcourir de Science
Avec le Docte Renaudot (2);

(1) La Fontaine.
(2) Miniſtre François, réfugié à Londres.

La Bibliothéque s'avance ;
Et je pourrai m'y voir bien-tôt
Avec Juſtel en conférence,
Examiner le moindre mot.
Dans l'honnête repos d'une ſi douce étude,
Loin de tout embarras, exemt d'inquiétude,
Sans entendre parler de guerres, ni d'amours,
Je prétens achever le reſte de mes jours.
Mais que mal-aiſément on peut changer de vie !
A peine ai-je formé ce projet qu'il m'ennuye !
Revenez, revenez, mépris,
Que l'on a pour mes Cheveux gris :
Revenez, humeur qui m'outrage,
Je ne puis me paſſer des charmes du viſage.
Avec Hortence il faut ſouffrir,
Mais ſans Hortence il faut mourir.



LETTRE

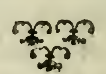
LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

JE défie Dulcinée de ſentir avec plus de joie le ſouvenir de ſon Chevalier. Votre Lettre a été reçue comme elle le mérite, & la *triſte figure* n'a point diminué le mérite des ſentimens. Je ſuis touchée de leur force & de leur perſéverance : conſervez les, à la honte de ceux qui ſe mêlent d'en juger. Je croi comme vous que les Rides ſont les marques de la ſageſſe. Je ſuis ravie que vos vertus extérieures ne vous attriſtent point : je tâche d'en uſer de même. Vous avez un ami (1), Gouverneur de Province, qui doit ſa fortune à ſes agrémens : c'eſt le ſeul Vieillard qui ne ſoit pas ridicule à la Cour. Monſieur de Tu-

(1) M. le Comte de Grammont, venoit d'être fait Gouverneur du Pays d'Aunis.

renne ne vouloit vivre, que pour le voir vieux: il le verroit pere de famille, riche, & plaisant. Il a plus dit de plaisanterie sur sa nouvelle dignité., que les autres n'en ont pensé. M. Delbene que vous appelliez *le Cunctator*, est mort à l'Hôpital. Qu'est-ce que les jugemens des hommes! Si Monsieur d'Olonne vivoit (1), & qu'il eût lû la Lettre que vous m'écrivez il vous auroit continué votre qualité de *son Philosophe.* Monsieur de Lausun est mon voisin: il recevra vos complimens. Je vous rends très-tendrement ceux de Monsieur de Charleval. Je vous demande instamment de faire souvenir Monsieur de Ruvigny de son amie de la rue des Tournelles.

(1) Louis de la Tremoille, Comte d'Olonne, mourut le 3. de Février 1686. âgé de soixante ans Il avoit épousé en 1652. Catherine-Henriette d'Augennes, fille aînée de Charles d'Augennes, Baron de la Loupe, & de Marie du Raynier; morte le 13. de Juin 1714.



A MONSIEUR
HAMPDEN,
EN STILE
DE MAROT.

J'Avois deſſein de vous écrire en Proſe,
Mais votre Lettre à Mylord Godolphin,
Qui confondroit le Grec & le Latin,
Ne m'a permis de hazarder la choſe.
Je ne ſuis plus pour les ſiécles paſſés,
Par temps nouveaux vieux temps ſon effacés,
Dont vous donnez une preuve aſſez belle,
Pour appuyer ce qu'a dit Fontenelle.
Aux Anciens qui toujours feuilletez,
Vous ſavez rendre un fort méchant office :
En écrivant vous les décréditez,
Pluſqu'en liſant ne leur rendez ſervice :
Noirs amateurs d'obſcure Antiquité
Sont confondus par votre netteté.
Mais que fait-on ſi tard à la *Contrée*,
Votre conſtance aux Champs eſt bien outrée :

Venez revoir cette grande Cité,
Où vous attend mainte & mainte beauté.
Mainte Beauté ! dira quelque importune ?
Toutes, dirai-je en ne parlant que d'une;
Car la nature en elle a ramassés,
Attraits épars & charmes divisés.
Baptiste a fait pour vous des Fleurs nouvelles;
Pour vous La Fosse a fait deux grands Tableaux;
Vous trouverez bien des Livres nouveaux;
Que faites-vous si tard à la *Contrée* ?
Votre constance aux Champs est bien outrée.
Les bons discours comme les bons repas,
Assurément ne vous y manquent pas:
Mais de beaux yeux ont sur vous tant d'empire
Qu'il faut partir, il faut qu'on se retire;
Je vous prescris de leur part le retour,
Et l'ordre exprès de leur faire la cour.
Quittant ces lieux où régne l'excellence
Des meilleurs mets, jointe avec l'abondance;
N'oubliez pas certain rouge Poisson
Exquis au goût, & peu connu de nom (1),
N'oubliez pas jeunes Coqs de Bruyere,
D'autres oiseaux qu'à Londres on ne voit guére;

(1) Ce Poisson assez semblable à la Truite, se trouve dans les Lacs du Duché de Lancastre: on l'appelle en Anglois *Sharr*.

N'oubliez rien hormis la Venaison,
Que vous pourrez laisser à la maison.

APOSTILLE.

Depuis un tems la Reine des appas,
Corps glorieux devenuë ici bas,
Ne mange point; il convient la remettre
En appétit, & je finis ma Lettre.

AU MESME
EN MESME STILE.

QUAND j'ai mangé ces excellentes Perles,
Que nous fournit Tunbridge avec ses eaux,
Turbots me sont ainsi que seroient Merles
Ayant mangé Cailles & Perdreaux.
Rome faisoit mal à propos la vaine
D'*Accipenser*, de *Scarus*, de *Murene*;
Rien ne sauroit de la Perle approcher,
Pas *Silurus* qu'au Nil on va pêcher.
A Rome avint cas extraordinaire,
Domitien fit regler par l'Etat
Sauce au Turbot comment se devoit faire:
S'il eût pour vous assemblé le Sénat,
Perle, on auroit approuvé cette affaire;

Il n'avoit pas le goût ſi délicat :
Fineſſe en goût n'étoit pas caractére
De vieux Romains ; c'eſt talent de Prélat.

SCENE EN MUSIQUE.

LISIS, JULIE, DAMON, PHILANDRE, CALISTE.

LISIS.

JE ne puis plus diſſimuler,
Il faut mourir ou vous parler,
Aimable & charmante Julie :
Empêchez-vous de me charmer,
Pour m'empêcher de vous aimer ;
Autrement, c'eſt fait de ma vie.

JULIE.

Vouloir que je ne charme pas,
C'eſt vouloir m'ôter les appas
Dont je fais ſentir la puiſſance :
Un amant qui ſait endurer
Son tourment ſans le déclarer,
Ne mérite pas qu'on y penſe.

LISIS.

Qui nous permet de demander,
Se diſpoſe à nous accorder
La faveur la plus grande,
Qu'un amoureux demande.

JULIE.

Dès qu'à l'Hymen on veut bien ſe tourner,
On ne doit point ſonger à ſe défendre;
Epargnez-nous la honte de donner
Ce que vous pouvez prendre.

LISIS.

Julie, entreprendre ſur vous
Auroit l'air d'une violence!

JULIE.

Liſis, un attentat ſi doux
Ne paſſa jamais pour offenſſe.

LISIS.

Tourmens des cœurs, ardens deſirs:
Contraintes, douloureux ſoûpirs;
Tout ce que l'Amour a de peines,
Pour ceux qu'il a mis dans ſes chaînes;
Tout ſe va convertir en ſolides plaiſirs.

LE CHOEUR.

Du plus heureux Mariage
On ne goûte le doux fruit

Rien que la premiere nuit :
De-là jufques au veuvage
Ce n'eft plus un favori,
Ce n'eft plus une maîtreffe ;
Adieu douceur & tendreffe,
C'eft la Femme & le Mari.

DAMON.

Un Mari toujours vous gronde,
Vous défend de voir le monde,
Vous fait de votre maifon
Une efpéce de prifon.

PHILANDRE.

Du bas foin de la famille,
D'élever garçon & fille,
Qui vous feront enrager ;
C'eft à vous de vous charger.

DAMON.

S'il arrive d'avanture
Que l'indulgente nature,
Ne trouve pas fes douceurs
Dans la gravité des mœurs ;
Auffi-tôt la fantaifie
De votre fâcheux Epoux,
Eft bizarrement faifie
De mille foupçons jaloux,

Et de cette frénesie
L'éclat se fait par les foux;
Les sages cachent l'envie
De se défaire de vous.

PHILANDRE.

Victimes de l'Hyménée,
Je plains votre destinée,
Ou de languir sans Amour
Dans un ennui légitime,
Ou de vous plaire au doux crime,
Qui vous peut coûter le jour.

CALISTE.

Apprenez, le Debonnaire,
Que votre pitié pour nous
Est chose peu nécessaire:
Nous trompons les plus jaloux
Quand nous avons une affaire;
Mais ce crime cher & doux
Avec vous ne plairoit guére.

LE CHOEUR.

Nos soins & nos avis sont ici superflus;
Vous en savez beaucoup, nous ne vous plaignons plus.

A MONSIEUR LE DUC DE NEVERS, POUR MADAME LA DUCHESSE MAZARIN. (1)

SI je pouvois *peſtillonner*
Cette diſgrace infortunée,
Où le deſtin m'a condamnée,
Je ſerois prête à retourner
A la grande & ſuperbe Ville,
Qui jadis m'a ſervi d'aſyle;
Et loin de mon funeſte Epoux
Je reverrois ma Sœur, & vivrois avec vous.
Mais l'inéxorable adverſaire
Que vous ne connûtes jamais,
Le Créancier me déſeſpére,

(1) Pour bien entendre cette Piéce, il faut lire l'EPITRE de M. le Duc de Nevers à Madame la Ducheſſe de Bouillon, inſérée dans le MELANGE *curieux des meilleures Piéces attribuées à M. de Saint-Evremond*, &c.

Sans me donner tréve, ni paix ;
Et rend mon malheur ſedantaire,
Que je voudrois, hélas! promener déſormais.
Le riche & gros Marchand tout le jour m'aſſaſſine,
Des menus Créanciers la petite vermine,
Me vient éveiller le matin,
Et fait durant la nuit l'Office de lutin.
Ne verrai-je donc point achever ma miſére ?
Les cieux pour les Bouillons ſe ſont enfin ouverts ;
Le Connétable eſt mort, la Comteſſe proſpére,
Et mon aſtre me voit encore de travers.
Je n'ai plus aucun bien à goûter que les vôtres ;
Tout le bonheur que j'ai, vient de celui des autres ;
Par la réfléxion je reſſens vos plaiſirs,
Et forme pour moi-même à peine des deſirs,
Que le bien-aimé de l'Egliſe,
Deſtructeur de tout Marotin
S'éleve par degrés à la haute entrepriſe
De confondre le Mazarin.
Pour mieux fonder mon eſpérance,
Je mets au Ciel ma confiance,
J'attens mon ſecours du bon Dieu :
Vous nous le conſeillez, Frere,
Nous parlant toujours du ſaint lieu,

Dont les herbes font l'ordinaire (1),
Quand vous mangez veau gras, truffes, pigeons;
Adieu.

LETTRE
A MONSIEUR ***.
POUR
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE ne ſuis pas étonnée que Monſieur Mazarin faſſe courir le bruit, qu'il n'a tenu qu'à moi de retourner en France : mais je la ſerois beaucoup ſi des gens raiſonnables ſe laiſſoient ſurprendre à ſes artifices, & pouvoient être perſuadés de ſes menſonges. Comme nous ne ſommes jamais convenus en rien, je prendrai une voye toute contraire à la ſienne, en ne diſant que des vérités. Il y a dix ans que Monſieur Mazarin m'a ôté une Penſion de vingt - quatre mille francs, qui m'avoit

(1) La Trape.

été donnée pour ſubſiſter : ce retranchement me contraignit à faire des dettes conſidérables, qui ne me permirent pas de ſortir d'Angleterre, où je demeurai importunée de mes créanciers ; mais non pas perſécutée au point que je l'ai été depuis ce temps-là.

Toutes choſes ont changé. La Révolution eſt arrivée, je me ſuis vûe ſans ſecours, ſans moyen de payer mes vieilles dettes, & trop heureuſe d'en pouvoir faire de nouvelles pour vivre. Il n'y avoit point de jour que je ne fuſſe menacée d'aller en priſon : la permiſſion de m'arrêter en des lieux privilegiés ne laiſſoit pas de ſe donner ; & quand je ſortois de mon logis, ce n'étoit jamais avec aſſurance d'y pouvoir rentrer. Etant réduite à cette fâcheuſe néceſſité, quelques-uns de mes amis, & quelques Marchands-même, ſe ſont obligés d'une partie de mes dettes à ces tyrans, & ont été bientôt contraints de les payer : mais je n'ai fait que changer de créanciers, & ceux-ci ne prennent guéres moins de précaution que prendroient les autres pour être payés. Cependant je leur ſuis redevable du peu de liberté dont je jouis, & de la ſubſiſtance que j'ai trouvée juſqu'ici, dont la difficulté augmente tous les jours.

Voilà le véritable état où j'ai été, & la véritable condition où je ſuis ; aſſûrément elle ne ſauroit être plus mauvaiſe. Je mérite d'être ſe-

courue de mes amis, & plainte des indifférens. Un plus long discours seroit ennuyeux aux autres, & inutile pour moi : je ne dirai rien davantage.

LETTRE A MONSIEUR ***.
AU NOM DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

L'On ne peut pas être plus sensible que je suis au témoignage de votre affection ; mais souffrez, Monsieur, que je me plaigne de l'injustice des conjectures que l'on fait sur mes intentions. Si j'avois été en état de pouvoir partir, & que je fusse demeurée, on auroit raison : mais on veut que je retourne en France, & on me laisse dans l'impossibilité de sortir d'Angleterre. De toutes les vérités du monde il n'y en a pas une plus grande que celle que je vous dis. J'écris à Madame de Nevers une Lettre un peu plus longue, où

l'explication de mes ſentimens eſt plus étendue. Je vous prie, Monſieur, de me croire auſſi véritable que je la ſuis, particulierement dans la proteſtation de l'amitié que j'aurai pour vous toute ma vie.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
DE NEVERS;
AU NOM
DE MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN;

JE n'ai jamais douté, Madame, que vous ne priſſiez toute la part qu'on peut prendre à mes intérêts. J'ai attendu de votre amitié ce que vous pouviez attendre de la mienne. Il n'eſt pas beſoin de nous en donner de nouvelles aſſurances dans nos Lettres, étant auſſi ſûres que nous ſommes l'une de l'autre ſur tout ce qui nous regarde. Je croyois que

rien ne me devoit ſurprendre touchant le procedé de Monſieur Mazarin, je ne laiſſe pas de m'étonner qu'après m'avoir ôté ma Penſion, il y a dix ou douze ans; m'avoir réduite à mandier, comme je fais, ma ſubſiſtance; avoir entrepris de me faire décheoir de mes Droits, peu content de me voir dans la néceſſité où je ſuis durant ſa vie, s'il ne s'aſſûroit que je ſerois miſerable après ſa mort: après un procedé ſi honnête, une conduite ſi obligeante, des actions ſi généreuſes, je m'étonne, dis je, qu'il ait la bonté de vouloir bien que je demeure avec lui. Il faut commencer par payer toutes mes dettes, m'aſſûrer de ma ſubſiſtance, & me mettre en liberté de ſortir d'Angleterre. J'attens cela de la Juſtice de Meſſieurs du Grand Conſeil; & de la vôtre, Madame, que vous me croyiez auſſi véritablement que je ſuis, &c.



LETTRE

LETTRE A MONSIEUR***.

AU NOM DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

J'AI toujours crû ce que vous avez la bonté de mécrire ſur mes affaires, & je ſuis ravie que mes ſentimens ſe trouvent conformes aux vôtres. Monſieur Mazarin n'a jamais ſongé ſincerement à me ravoir. Il a voulu, comme vous le dites fort bien, me faire décheoir de mes droits, & après m'avoir rendue malheureuſe durant ſa vie, s'aſſûrer chrétiennement que je ſerois miſerable après ſa mort. Voilà, Monſieur, la ſainte joye qu'il a voulu me donner. Je vous conjure de me continuer vos ſoins & vos ſecours, dans la ſuite d'une affaire, qui apparemment ne finira pas ſitôt. Malgré l'application de Monſieur Mazarin, qui attend bien moins de la Providence que de ſon induſtrie le ſuccès de ſes perſé-

cutions, je ne penſe pas que Meſſieurs du Grand Conſeil me faſſent décheoir de mes Droits; mais ſi Monſieur Mazarin n'eſt pas obligé de payer mes dettes, comment ferai-je avec mes créanciers, & où trouverai-je les moyens de ſubſiſter en attendant qu'ils ſoyent ſatisfaits? Les Marchands m'ont prêté de bonne foi; les gens de condition m'ont obligée de bonne grace; mais ils ne veulent pas perdre leur argent. Que ferai-je? Il faut faire ce que dit Monſieur Mazarin, & qu'il ne pratique pas; me remettre de tout à la Providence. J'y ajouterai le ſoin de mes proches & de mes amis, particulierement les vôtres, Monſieur, qui me laiſſent une obligation que je n'oublierai jamais.



JUGEMENT SUR QUELQUES AUTEURS FRANÇOIS.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOICI, Madame, le JUGEMENT que vous m'avez demandé ſur quelques-uns de nos Auteurs.

MALHERBE a toujours paſſé pour le plus excellent de nos Poëtes : mais plus par le tour & par l'expreſſion, que par l'invention & par les penſées.

On ne ſauroit diſputer à VOITURE le premier rang, en toute matiére ingénieuſe & galante : c'eſt aſſez à SARAZIN d'avoir le ſecond, pour être égal au plus eſtimé des Anciens en ce genre-là.

BENSERADE a un caractére si particulier, une maniére de dire les choses si agréable, qu'il fait souffrir les pointes & les allusions aux plus délicats.

Dans la Tragédie, CORNEILLE ne souffre point d'égal : RACINE de supérieur : la diversité des caractéres permettant la concurrence, si elle ne peut établir l'égalité. *Corneille* se fait admirer par l'expression d'une grandeur d'ame héroïque, par la force des passions, par la sublimité du discours : *Racine* trouve son mérite en des sentimens plus naturels, en des pensées plus nettes, dans une diction plus pure & plus facile. Le premier enléve l'ame ; l'autre gagne l'esprit : celui-ci ne donne rien à censurer au lecteur ; celui-là ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. Dans la conduite de l'Ouvrage, *Racine* plus circonspect, ou se défiant de lui-même, s'attache aux Grecs, qu'il posséde parfaitement ; *Corneille* profitant des lumiéres que le temps apporte, trouve des beautés qu'Aristote ne connoissoit pas.

MOLIERE a pris les Anciens pour modéle ; inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils vivoient encore.

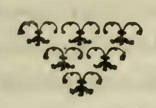
Il n'y a point d'Auteur qui fasse plus d'honneur à notre siécle que DESPRE'AUX ; en faire un éloge plus étendu, ce seroit entreprendre sur ses Ouvrages, qui le font eux-mêmes.

LA FONTAINE embellit les FABLES des Anciens : les Anciens auroient gâté les CONTES de *la Fontaine.*

PERRAULT a mieux trouvé les défauts des Anciens, qu'il n'a prouvé l'avantage des Modernes. A tout prendre, ſon Livre (1) me ſemble très bon, curieux, utile, capable de nous guérir de beaucoup d'erreurs. J'aurois ſouhaité que le *Chevalier* eût fait moins de contes, que le *Préſident* eût un peu plus étendu ſes raiſons, l'*Abbé* reſſerré les ſiennes.

Vous voulez, Madame, que je parle de moi, & je vous parlerai de vous. Si quelqu'un de ces Meſſieurs avoit été en ma place, pour vous voir tous les jours, & recevoir les lumiéres que vous inſpirez ; il auroit paſſé les Anciens & les Modernes. J'en ai profité ſi peu que je ne mérite aucun rang parmi ces Illuſtres.

(1) PARALLELE *des Anciens & des Modernes.*



SUR LA DISPUTE TOUCHANT LES ANCIENS ET LES MODERNES.

STANCES IRREGULIERES.

LA FRANCE dans ſa Poëſie,
Veut qu'on s'exprime noblement:
Mais la figure trop hardie,
Qu'on voit ailleurs communément;
Et l'impétueuſe ſaillie
Qui ſe pouſſe extravagamment;
Le ſens qu'il faut qu'on étudie,
Pour être mis obſcurément;
Myſtérieuſe Allégorie,
Faux ſublime, vain ornement:
Tout cela choque ſon génie,
Son goût, ſon juſte ſentiment.

Qui peut avoir l'heureux partage
Du naturel & du bon ſens;
Et ſait bien le mettre en uſage,
A des charmes aſſez puiſſans.

Rien ne convient, rien ne contente,
Sans le ſecours de la raiſon;
Sans elle une choſe plaiſante
Déplaît pour être hors de ſaiſon.

La régle au naturel unie;
Le tour, le nombre, l'harmonie;
Le ſavoir ſans obſcurité,
Et la force ſans dureté;
L'averſion du faux ſublime;
La hauteur juſte, légitime;
Le ſens, l'ordre, la liaiſon;
Ces baſſeſſes de la raiſon
De Pindare ſi mépriſées,
Sont par Malherbe autoriſées.

Il faut un peu de jugement
Dans l'héroïque emportement:
J'aime mieux la ſage furie,

Que dans Malherbe l'on décrie ;
J'aime mieux les juſtes beautés
Des emportemens concertés,
Que la ſublime extravagance,
Dont je vois faire tant de cas,
Ce merveilleux, cette excellence,
Qu'on admire, & qu'on n'entend pas.

S'il revient des *Jeux Olympiques*,
Alors les ODES PINDARIQUES
Feront valoir tous leurs grands mots
A bien louer des chariots,
A célébrer une victoire
Qui comble des chevaux de gloire.

Tel mérite ne convient plus :
Quand on loue au temps où nous ſommes,
Il ne faut louer que des hommes ;
Dans les hommes que des vertus.

Qui donne trop à la figure,
Se laiſſe échaper la nature
De ſon véritable ſujet,
Pour ſe faire un nouvel objet.

Sans

Sans y penſer, il a l'*Aurore*,
Au lieu de celle qu'il adore :
Il a le *bel Aſtre des Cieux*,
Sans y penſer, pour de beaux yeux.

Il ſe dérobe le viſage,
Dont la beauté l'a ſû charmer ;
Par une vaine & fauſſe image,
Qu'il en a voulu ſe former.
D'ailleurs ; aller à l'incroyable,
Eſt prendre trop de liberté :
Que ce qui n'eſt point véritable
Ait au moins l'air de vérité.

Quand on veut traiter de baſſeſſe
Tout caractére de ſageſſe ;
En quel état ſe réduit-on ?
D'avoir honte de la raiſon.

Ah ! ſi Malherbe étoit en vie ;
Il pourroit, ſelon mon envie,
Oter la *ſueur* aux marteaux (1),
Les *langues d'argent* aux ruiſſeaux ;

(1) Concetti Italiens.

Il auroit pitié des rivieres
Qu'on *retient* dans leur *lit* natal
Avec des *chaînes de cryſtal*,
Inhumainement priſonniéres.

Voir dans un état malheureux,
Une *jeune & charmante blonde*,
Qui *du feu de ſes beaux cheveux*,
De ſes beaux yeux, veut ſécher l'onde;
Seroit ſans doute un merveilleux,
Que Malherbe ôteroit du monde.

Il banniroit de tout printemps
Les *garçons verds palpitans*,
Que Gongora donne au lierre,
Quand les Zéphirs lui font la guerre (1).

(1) Concetti Eſpagnols de Dom Luis de Gongora, le Prince des Poëtes Lyriques Eſpagnols. Il nâquit à Cordouë le 11. de Juillet 1561. d'une famille diſtinguée: *ſa Sangre fue Noble de un Padre y otro*, dit l'Auteur de ſa VIE. On l'envoya faire ſes études à Salamanque; & il s'y fit bientôt connoître par ſon eſprit vif & mordant, & par le talent naturel qu'il avoit pour la Poëſie, à laquelle il s'attacha d'une façon particuliére. Il embraſſa enſuite l'état Eccleſiaſtique, & fut fait Chapelain du Roi, & Prébendier de l'Egliſe de Cordouë, où il mourut le 23. de Mars 1627. Ses Poëſies ſont pleines de pointes & d'expreſſions guindées: les comparaiſons en ſont peu juſtes, & les métaphores dures & outrées. Enfin, il eſt ſi obſcur, que les Eſpagnols lui ont donné le ſurnom de MERVEILLEUX.

On ſait bien que la fiction
Eſt du droit de la Poëſie :
Mais ayons la diſcrétion
De ménager la fantaiſie ;
Et faiſons que l'invention,
Au bon-goût ſoit aſſujettie.

Que l'AMOUR perde ſon *bandeau ;*
Son *arc*, ſes *fléches*, ſon *flambeau ;*
Devenu paſſion humaine,
Qu'il donne à la jeune beauté,
Au jeune amant, autant de peine ;
Qu'au temps de ſa Divinité.

Le Cheval emplumé, *Pegaſe*, ne fera,
Deſormais aucun vol, que dans nos Opera ;
Parnaſſe, *Hélicon*, & *Permeſſe*,
Ce vieil attirail de la Grece ;
N'eſt plus aujourd'hui qu'un grand ſon ;
Vuide de ſens & de raiſon.

Divines *Filles de Memoire* (1)
Dont on implore le ſecours,

(1) Les Muſes.



Et lorſqu'on célébre la gloire,
Et lorſqu'on chante les amours,
Laiſſez à notre fantaiſie
L'honneur de notre Poëſie.

Bûveurs d'eau du ſacré Vallon,
Demeurez avec *Apollon*
En Italie, où ſa préſence,
Eſt plus néceſſaire qu'en France.

Ayons plus d'égards pour *Bacchus* ;
On dit qu'il a planté la Vigne :
Conſervons encore *Vénus*,
Sa beauté l'en rend aſſez digne ;
Autres Déeſſes, autres Dieux
Feront bien de quitter ces lieux.

Mais ſans *Mars*, qui fera la guerre ?
Sans *Jupiter* plus de tonnerre :
Qui s'embarquera ſur les eaux,
Si *Neptune* n'eſt favorable ?
Qui garantira les Vaiſſeaux,
Des rochers, & des bancs de ſable ?

Mettons-nous l'eſprit en repos

Sur le Tonnerre, & ſur les Flots:
L'ordinaire & honteux pillage,
Que l'on fait chez l'Antiquité,
Au lieu d'enrichir notre ouvrage
Découvre notre pauvreté.

Qu'un Auteur dont la veine uſée,
Manque de nouvelle penſée,
Fourniſſe à ſa ſtérilité
Leur pompeuſe inutilité;
Mais que ceux dont le beau génie,
Eſt exemt de la tyranuie
De ces vieux Siécles tant vantés,
Aiment de modernes beautés.

Pourquoi révérer comme Antique,
Ce que les Grecs dans leur Attique
Aimoient comme des Nouveautés?
Serons nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,
Et ne ſont plus que dans un Livre,
Où morts préſomptueux; ils nous donnent des
Loix?
Modernes, reprenez courage,

Vous remporterez l'avantage.

Le Partiſan outré de tous les Anciens (1),
Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les ſiens;
Il a fait aux Grecs plus d'injure,
Par ſes Vers ſi rares, ſi beaux,
Qu'il n'en fera par ſa Cenſure,
Aux Fontenelles, aux Perraults.

Quand il paroît aux Modernes contraire;
Aux Anciens il doit être odieux:
Tout ce qu'il fait, eſt fait pour leur déplaire,
Si bien écrire, eſt écrire contr'eux,

Corneille, Racine, Moliére,
Aux gens d'une pure lumiére,
Font dire qu'ils ont ſurpaſſé
Les grands maîtres du tems paſſé.

CORNEILLE de ſes propres aîles,
S'éleve à des beautés nouvelles,
Qu'Ariſtote même ignoroit:
Et RACINE en ſuivant les traces,

(1) Monſieur Deſpreaux. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1692.

De ces vieux Grecs qu'il adoroit,
A paſſé leur art & leurs graces.

Cette merveille de nos jours,
MOLIERE aux François regrétable,
Et qu'ils regreteront toujours;
Se trouveroit inimitable,
A ceux qu'il avoit imités,
S'ils ſe voyoient reſſuſcités.

Dans l'air galant du badinage:
L'eſprit délicat, le goût fin
De VOITURE & de SARASIN,
Nous feront avoir l'avantage.

LA FONTAINE embellit les ſujets inventés
Que l'on appelle FABLES;
Ses CONTES agréables
Entre les mains des Grecs auroient été gâtés.

L'AMINTE, la plus accomplie
Des Paſtorales d'Italie,
Efface les Paſteurs que la Grece décrit;
On prendra d'inutiles peines,
Si dans Rome, ou ſi dans Athénes,

On cherche un DON QUICHOT, que l'on trouve
à Madrid.

Honneur des eſprits d'Angleterre,
WALLER, tes beaux Ecrits ſe verroient admirés
D'un bout à l'autre de la terre,
Si dans ta propre Langue ils n'étoient reſſerrés:
Un jour elle doit être en tous lieux entendue,
Et donner à ta gloire une telle étendue,
Que les bornes de l'Univers
Seront les mêmes de tes Vers.

Pour diſputer la préférence,
En toute haute connoiſſance,
HOBBES, DESCARTES, GASSENDI,
Sont à la tête du Parti:
Du faux ſecret de la Nature,
Par les Anciens debité;
Ils ont découverts l'impoſture,
Et fait valoir la vérité.

Tout entre dans cette querelle,
C'eſt une guerre univerſelle:
Morts contre morts, vivans contre vivans,

Tout y combat pour le choix des Savans (1).

Modernes reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

AYEZ la bonté de m'excuſer, Madame; ſi je ne donne pas tout-à-fait dans la généreuſe franchiſe de vos ſentimens, oppoſée à la circonſpection naturelle des gens de mon pays, qui ſont ennemis des vérités nettes & hardiment déclarées. Voici mes raiſons contre une pleine ouverture de vos intentions.

Je ſuis perſuadé que toutes vos connoiſſances (car les amis ne ſe ſont pas encore manifeſtés;) que toutes vos connoiſſances ne de-

(1) Imitation des deux Vers de CINNA.

mandent pas mieux que d'avoir un prétexte de crier contre votre humeur & votre conduite, quelqu'agréable que ſoit l'une, quelque honnête que ſoit l'autre. Ne leur fourniſſez jamais aucun moyen de s'élever contre vous : tenez-les attachés, malgré eux, du-moins à la bienſéance de l'amitié qu'ils doivent avoir pour vous, avec plus de chaleur qu'ils n'en ont. Demandez toujours de l'argent ; s'il n'en vient point, c'eſt vous qui aurez ſujet de vous plaindre ; s'il en vient, je vous répons de dix ou douze excluſions de voyage meilleures l'une que l'autre. Enfin, ne donnez à perſonne ni ſujet, ni prétexte de vous quitter, & croyez qu'une déclaration trop libre de vos intentions vous nuiroit beaucoup là, & ne vous ſerviroit pas ici. Je vous ai oüi dire, Madame, que Madame la Comteſſe (1) *ne ſe laiſſoit jamais entamer* : ne vous laiſſez jamais découvrir. Si vous voulez proceder avec moins de précaution, le NORMAND quitte la ſienne, prêt à entrer dans vos ſentimens.

(1) La Comteſſe de Soiſſons.



A LA MESME.

FLATTE' d'une douce eſpérance,
Que me donnoit la belle Hortence;
Je lui cachois mes cheveux gris
De peur d'attirer ſes mépris :
Mais détrompé de ſa parole,
Qui n'a plus rien qui me conſole,
Je lui montre des cheveux blancs,
(Triſte ouvrage de mes vieux ans!)
Je lui montre tout l'équipage
De la caducité de l'âge :
Lunettes, Calottes en effet
Qui pourroit ſervir de Bonnet;
Tous les ſecours que la nature
Cherche dans mon infirmité
Pour éloigner la ſépulture,
Sont montrés devant ſa beauté :
Et j'oſe nommer défaillance;
Funeſte, mortelle langueur,
Ce qu'autrefois en ſa préſence
Je nommois ſimplement vapeur.
O belle, ô (charmante Ducheſſe!

Je vous remets votre promesse;
Puisqu'il plaît au grand *Pescatore* (1)
Ce Maître de la destinée,
Tuer tous les Vieillards à la fin de l'année,
Je vais céder mes droits sur votre cher trésor:
Ne me demandez point à qui je les résigne,
C'est celui que vos yeux en doivent juger digne;
Celui que vous voyez si soûmis à vos loix.
Je hais le faux honneur des amours éternelles;
Peut-on aimer long-tems, sans être dégoûté
Du mérite ennuyeux de la fidélité?
On voit comme une fleur sur les amours nouvelles,
Semblable à la fraîcheur de ces fruits délicats,
Qu'on aime à regarder & qu'on ne touche pas.
Mais après les douceurs qu'on goûte à leur naissance,
Quand les yeux ont usé leurs innocens plaisirs,
Que le cœur a senti la tendre violence
De l'amoureux tourment que donnent les desirs;
Enfin la volupté, la pleine jouissance.....
Un autre pourra l'exprimer,
Je ne mérite pas même de la nommer,

(1) Auteur de l'*Almanach* de Milan.

Faveur, qu'on m'a fait trop attendre,
Vous viendriez hors de ſaiſon;
Adieu, je ceſſe de prétendre
Un ſi rare & glorieux don.
Mais pour ne fermer pas tout accès à la joie
Souffrez, Hortence, au moins, ſouffrez que je
vous voye,
Et quand la foibleſſe des yeux
Me rendra difficile un bien ſi précieux;
Quand les divins appas dont vous étes pourvûe
Echaperont, hélas, à ma débile vûe,
Ne vous offenſez pas qu'afin de les mieux voir
J'appelle à mon ſecours Lunettes & Miroir.
Je n'en demande point pour lire,
Entretenir les morts eſt un triſte entretien;
J'en veux auſſi peu pour écrire,
L'écriture m'a fait plus de mal que de bien.
Je n'en veux faire aucun uſage,
Que pour voir le plus beau viſage,
Pour admirer les plus beaux traits
Que nature forma jamais.

SUR LA PERTE D'UN MOINEAU BLANC QUE MADAME MAZARIN AIMOIT BEAUCOUP.

TOUT languit, tout eſt abattu,
Tout eſt en dueil dans la famille :
L'honneur de notre Volatille,
Le Moineau vient d'être perdu.
Le beau Roſſignol en murmure,
D'un gozier qui n'eſt pas trop net ;
Le Canari ſans tablature
Ne chante qu'un air imparfait ;
Le *Boulé* (1) dans cette avanture
Laiſſe morfondre *Loteret* (2).
A battre ſa lente meſure,
Boulé, morne, triſte & défait,
En a perdu chant & poſture,

(1) Oiſeau qu'on appelle en François Pivoine.
(2) Petit Perroquet.

Comme s'il muoit en effet.
Le Chardonneret en ſa cage
Ne fait plus oüir ſon ramage.
La Linote chante ſi bas
Qu'auprès d'elle on ne l'entend pas;
Et *Jacob* (1) depuis cette perte
Dans ſa Cage qu'il voit ouverte
Demeure aujourd'hui tout confus,
Ne ſifflant & ne parlant plus.
Dariolette eſt déſolée,
Mariane toute troublée;
Et cette indécente amitié
Qu'en *Little*, *Rogue* & *Boy* (1) Nature déſavoue;
S'eſt tournée en tendre pitié,
Dont tout homme de bien les loue,
Je pourrois vous parler encor
Du changement du beau Médor,
Réduit à ſi grande triſteſſe
Qu'il ne voit aucune Maîtreſſe.
Il n'eſt, il n'eſt pas juſqu'aux Chats
Qui ne regrettent tant d'appas.
De leur eſprit, de leur coutume,
De leurs malfaiſans appétits
Pour toute chair qui porte plume;

(1) Un Sanſonnet.
(2) Petits Chiens.

On voit les oiseaux garantis.
Venons aux autres Perſonnages,
Qui reſſentent ce coup fatal :
Muſtapha quitte ſes images ;
Ses gens de pied, gens de cheval,
Ses chariots, ſes équipages ;
Ses vaiſſeaux, ſon combat naval,
Rien ne lui plaît, ne le conſole,
Que le ſoin d'aller à l'Ecole,
Où je penſe que ſon deſtin
Le conduira juſqu'au Latin.
Heureux, heureux Moineau, l'abſence de tes charmes,
Des plus beaux yeux du monde a ſû tirer des larmes ;
Pour un pareil bonheur qui ne voudroit, Moineau,
Etre même dans le tombeau ?
Je ne penſe pas que Catulle
Voulût être aſſez ridicule
Pour comparer ſa *Lesbia*
A la divine *Hortenſia*.
Leur Paſſereau moins regretable
Que celui de notre Adorable,
Ne cauſa pas tant de douleur :

Mais

Mais *Lesbia* dans sa chaleur
Moins impatiente peut-être,
N'auroit pas fait ouvrir la porte & la fenêtre.
Hélas! je ne saurois parler
De ma propre douleur, si tendre & si fidelle;
Je veux qu'elle soit éternelle,
Et qui parle Moineau, cherche à se consoler.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR de Charleval vient de mourir (1); & j'en suis si affligée, que je cherche à me consoler par la part que je sai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours: son esprit avoit tous les charmes de la

(1) M. de Charleval mourut le 8. de Mars 1693. âgé de soixante-treize ans. Voyez sur son

jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse desirable dans les véritables amis. Nous parlions souvent de vous, & de tous les originaux de notre temps : sa vie & celle que je méne présentement avoient beaucoup de rapport; enfin c'est plus que de mourir soi-même, qu'une pareille perte. mandez-moi de vos nouvelles. Je m'interesse à votre vie à Londres, comme si vous étiez ici; & les anciens amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais si bien que lorsqu'on en est privé.

sujet les ME'LANGES de *Vigneul-Marville*. Tom. I. pag. 241. 243. de la seconde Edition de Rouen, 1701.



DIALOGUE SUR LA MALADIE DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

LE VIEILLARD, (1) LA MORT.

LE VIEILLARD.

O MORT, qui menacez une tête si belle,
Détournez vos funestes coups;
Vous serez douce autant que vous êtes cruelle,
Si je puis obtenir de vous
Que vous me preniez au lieu d'elle :
Tournez, tournez sur moi, vos plus funestes coups.
Ne vous lassez-vous point du nom d'*inéxorable*,

(1) Monsieur de Saint-Evremond.

Que vous avez toujours porté ?
Par une ſeule humanité,
Vous pouvez vous rendre adorable :
Détournez vos funeſtes coups,
Et goûtez le plaiſir d'en ſavoir faire à tous.
Jupiter ſur qui tout ſe fonde,
A qui tout obéit, & la terre & les cieux ;
Qui gouverne à ſon gré les hommes & les Dieux ;
Ne ſauroit plaire à tout le monde.
O Mort, ſauvez Hortence, & vous nous ferez voir,
Ce qu'un Dieu ſi puiſſant n'a pas en ſon pouvoir.
Du moins épargnez-la tant qu'elle ſera belle,
Tant que vous lui verrez de ſi rares appas.

LA MORT.

Elle ſeroit donc éternelle,
Et tout doit finir ici-bas ?
Ce que je puis faire pour elle,
C'eſt de différer ſon trépas.
Mais pour accorder cette grace,
Il m'en faut un autre à ſa place ;
Avec tant de mérite, avec tant d'agrément ;
N'a-t-elle point d'Amie ? ou d'Ami ? point d'Amant ?

LE VIEILLARD.

Examinons ſes connoiſſances
Pour en tirer nos conſéquences,
Juger mieux, plus nettement voir,
De qui l'on peut attendre un noble déſeſpoir.

LA MORT.

Commençons par ſes trois Amies,
Avec elle ſi bien unies :
Madame MIDDLETON aime trop la beauté,
Pour ne la pas tirer de cette extrémité.

LE VIEILLARD.

Après l'ennui du mariage,
Quand on commence à reſpirer
Le doux & le gracieux air,
Du premier an de ſon veuvage ;
Dans le ſoin renaiſſant qu'on a de ſes appas,
Dans le plaiſir ſecret d'une nouvelle vie,
A qui toute autre porte envie,
Peut-on conſentir au trépas?

LA MORT.

Et votre Mylady CHARLOTTE?

LE VIEILLARD.

Donneroit ſa derniere cotte ;
N'étoit ſon grand attachement,
Elle ſe tueroit ſûrement.

LA MORT.

Qui la retient ? qui la retarde ?

LE VIEILLARD.

Elle eſt preſque toujours de garde (1).

LA MORT.

Sans Madame de Fitzharding,
Je perdrois ici mon Latin :
C'eſt d'elle que je puis répondre.

LE VIEILLARD.

Oui, mais où la trouvera-t-on ?
S'il faut jouer, elle eſt à Londre,
S'il faut mourir, à Kenſington (2)
Laiſſons en paix ces bonnes Dames ;
Vit-on jamais mourir des femmes pour des femmes ?

LA MORT.

Puiſque l'on meurt pour un Epoux,
On peut mourir pour une Amie.

LE VIEILLARD.

Artemiſe (3) eſt enſevelie :

(1) Mademoiſelle Charlotte Beverweert, étoit alors Dame de la Chambre du Lit de la Princeſſe ANNE. Elle eſt morte le 4. de Décembre 1702.

(2) Madame Fitzharding diſoit que *Kenſington étoit le Cimetiere de Londre*, parce que l'air y étant meilleur qu'à Londre, on y envoye ordinairement les malades, dont la plûpart y meurent, parce qu'ils y vont trop tard.

(3) Artémiſe Reine de Carie fut ſi touchée de la mort de

O Mort, dequoi me parlez-vous?

LA MORT.

Nous avons des Amis encore:
Le Mylord RANELAGH?

LE VIEILLARD.

Le ſubſtitut de Lower?
Il tâtera le poux le ſoir & le matin;
Dira que la fiévre eſt mortelle,
Etant dans les eſprits; ſi vous ſaigniez la belle;
Mais pour un *Patient* mourir un Médecin!
L'avanture ſeroit nouvelle;
Le Docteur me ſemble trop fin.

LA MORT.

Ce Monſieur de VILLIERS qui la trouve admirable?

LE VIEILLARD.

Ce Monſieur de Villiers eſt homme *raiſonnable*;
Il conſultera la *Raiſon* (1),
Qui ne conſeille point de prendre du poiſon.

LA MORT.

Il a ſes heures de tendreſſe.....

LE VIEILLARD.

Qu'il paſſera dans les Romans,

Mauſole ſon mari, qu'elle en mourut de regret. Voyez ſon article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(1) Voyez Tom. IV. pag. 440, 441. & ci-deſſus, pag. 61.

A lire d'amoureux tourmens,
Sans qu'aucun trait d'amour le blesse.
Ainsi, son goût pour la beauté.
Dont le commerce lui fait plaire,
N'intéressera jamais guére
Son heureuse tranquillité.

LA MORT.

Et Mylord GODOLPHIN?

LE VIEILLARD.

Est personne publique (1);
Et quoiqu'il soit fort obligeant,
Desintéressé sur l'argent,
(Chose rare en tout Politique;)
Quoique sa grande honnêteté
Pour cette excellente beauté,
A toute occasion s'explique;
Ce n'est pas nu avanturier
Capable de mourir pour un particulier.

LA MORT.

Où trouver des Amis encore?

LE VIEILLARD.

Si c'est pour mourir, je l'ignore.

(1) Il étoit alors premier Commissaire de la Tréforerie: il a été ensuite grand Trésorier d'Angleterre. Il fut élevé au rang de *Comte* en 1706. & mourut le 26. de Septembre 1712.

LA

LA MORT.

Allons aux Amans : à ce coup
C'eſt d'eux que j'eſpére beaucoup.

LE VIEILLARD.

Fonder ſur eux notre eſpérance !
Ah ! que je vous plains, pauvre Hortence,
S'il faut le ſecours d'un Amant,
Pour vous ſauver du monument !

LA MORT.

Quoi ! ſi proche de la Tamiſe,
Qui leur déſeſpoir favoriſe !
Où l'on vient ſe noyer à toute heure du jour !

LE VIEILLARD.

Pour le Jeu, non pas pour l'Amour (1).

LA MORT.

N'eſt-il plus de ces belles ames,
Qui voudroient mourir pour leurs Dames ?

LE VIEILLARD.

Il n'eſt plus d'Amans à ce prix,
Ni dans Londre, ni dans Paris.

LA MORT.

Encore avons-nous la reſſource
Du Duc de SAINT-ALBANS.

(1) Deux ou trois perſonnes s'étoient noyées dans la Tamiſe peu de temps auparavant, & entr'autres un fameux Joueur.

LE VIEILLARD.

Il va faire ſa courſe;

LA MORT.

Mais au retour de Newmarket,
Je tiens ſon trépas ſûr & net.

LE VIEILLARD.

Au retour, quelque temps qu'il faſſe,
Il doit ſe trouver à la Chaſſe,
Pour faire l'eſſai d'un Faucon (1) :
Puis aller à Windſor pour meubler ſa Maiſon;
J'aime ſa phyſionomie,
Son air, & ſa danſe polie;
Il eſt agréable à mes yeux;
Plus regulier, il ſeroit mieux.

LA MORT.

Vieillard, que diriez-vous de ce Prince de Heſ-
ſe (2),
N'auroit-il pas quelque tendreſſe ?
Il eſtime ſi peu la lumiére du jour,
Qu'il n'a pas pour mourir beſoin d'un grand
Amour.

LE VIEILLARD.

Ce n'eſt pas à l'humeur, c'eſt à l'Amour extrême

(1) Le Duc de Saint-Albans étoit grand Fauconnier d'Angleterre.
(2) Le Prince de Heſſe-Darmſtat.

Que le ſalut d'Hortence a voulu ſe devoir;
S'il n'a pas un beau déſeſpoir
Il pourra mourir pour lui-même.

LA MORT.

De votre Général Major (1),
S'il reſte parmi vous encor,
Puis-je attendre l'effet d'un Amour héroïque?

LE VIEILLARD.

Mourir pour une Catholique!
Excuſez; ſa Religion
N'en ſouffre pas la queſtion.

LA MORT.

Celui dont la vertu fit connoître une flamme.
Pure, ſans intérêt, digne d'une belle ame (2)?

LE VIEILLARD.

Il va courir d'autres hazards;
Le ſalut d'une Dame a ſes moindres égards.

LA MORT.

Et Monſieur de SAISSAC, dont les vives entrailles
S'allumerent jadis pour un ſi bel objet?

(1) Le Marquis de Ruvigny, enſuite Comte de Gallway, devoit aller ſervir en Irlande en qualité de GENERAL MAJOR.
(2) Le Marquis de Miremont.

Le zélé SAINT VICTOR, pour le même sujet
Ne fourniroient-ils pas tous deux leurs funérailles ?

LE VIEILLARD.
L'un, écrit toujours de Versailles ;
L'autre, va partir pour Anet (1).

LA MORT.
Cherchons, examinons sans cesse.

LE VIEILLARD.
Le mal augmente, le temps presse.

LA MORT.
Son Essex (2) pour la secourir
Voudra-t-il bien donner sa vie ?

LE VIEILLARD.
De bon cœur il viendroit l'offrir ;
Mais il la doit à sa Patrie.

LA MORT.
Le petit Monsieur de LA TOUR (3)
Aimoit à lui faire sa cour.

LE VIEILLARD.
Ce n'est pas du salut d'Hortence

(1) Monsieur de Saint-Victor étoit souvent des parties d'Anet avec M. le Duc de Vendôme, & avec M. le Grand Prieur.

(2) Le Comte d'Essex.

(3) Envoyé extraordinaire du Duc de Savoye.

Qu'il eſt le plus inquieté ;
Il ſonge a cacher le Traité,
Qu'a fait ſon Prince avec la France.

LA MORT.

Monſieur de BARILLON s'intéreſſera fort....

LE VIEILLARD.

Non, Monſieur de Barillon donne
Toutes ſes craintes à ſa mort,
Ferme dans le péril de toute autre perſonne.

LA MORT.

Un ancien Adorateur (1)
Qui lui garde encore ſon cœur,
Me ſembleroit avoir envie,
D'expoſer pour elle ſa vie.

LE VIEILLARD.

Elle n'y conſentira pas,
Sans apprendre le nom de celui qui s'expoſe ;
Elle eſt délicate en trépas,
Auſſi bien qu'en toute autre choſe.

LA MORT.

Eſt-il beſoin de vous nommer
L'ennemi de l'indifférence,
Qui ſait hair, qui ſait aimer,
Qu'on a vû ſi charmé d'Hortence ?

(1) Mylord Montaigu.

LE VIEILLARD.

Je répons d'un attachement
Qui produira mille ſervices ;
D'un eſprit & d'un enjoûment
Qui pourra faire ſes délices.

LA MORT.

Mourra-t-il ? Ne mourra-t-il pas ?

LE VIEILLARD.

Qui peut répondre du trépas ?

LA MORT.

Donc ces illuſtres deſtinées ,
Dont Pyrame a laiſſé la premiere leçon ,
Par Givri , par Humiere, au monde redonnées (1)
Pour honorer leur Siécle & ſe faire un beau nom .....

LE VIEILLARD.

Des Amans d'aujourd'hui ſont toutes condamnées ;
A peine on les voit en chanſon.
S'il revenoit une Didon ,

(1) Le brave Givri aimoit paſſionnément Mademoiſelle de Guiſe, fille du Balafré, & enſuite Princeſſe de Conti ; mais elle le quitta pour le Duc de Bellegarde. Cela le mit au deſeſpoir, & lui fit prendre la réſolution d'aller à l'armée & de s'y faire tuer : il en avertit ſa Maîtreſſe par un billet, & lui tint parole. Il fut tué au ſiége de Laon en 1617. D'Humiere fit la même choſe dans une pareille occaſion.

Elle trouveroit cent Enées.

LA MORT.

Et pour une Hortence autrefois,
S'il en eût été dans le monde,
Pour cette beauté ſans ſeconde,
Mille Amans auroient fait l'embarras de mon choix.

LE VIEILLARD.

Vous êtes moins embarraſſée.

LA MORT.

Il n'en faut qu'un pour la ſauver,
Je le cherche dans ma penſée,
Et je ne ſaurois le trouver

LE VIEILLARD.

On fait aſſez ſouvent une recherche vaine,
De ce qu'on trouveroit avec fort peu de peine.

LA MORT

Parlez, découvrez-nous cet Ami généreux,
Ou ce paſſionné, ce fidele Amoureux.

LE VIEILLARD.

Vous le voyez; je la veux ſuivre,
Si lon ne peut la ſecourir:
Je conſens à ceſſer de vivre,
Pour la diſpenſer de mourir.

LA MORT.

Que la voilà bien ſecourue !
Je ne vois qu'un pauvre Vieillard,
Qui veuille contre moi lui ſervir de rempart ;
Le froid l'éteint, la toux le tue,
Elle eſt dignement ſoûtenue !
On court pour elle un beau hazard !
Lâches amateurs de la vie,
Deſerteurs d'une illuſtrte amie,
De qui les charmes ſont ſi doux,
Je ſuis plus ſenſible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la Mort tendre & pitoyable,
Eſt une choſe peu croyable :
Mais rien ne ſe défend d'aimer
Un objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner ſa ſépulture,
Pour m'être laiſſée attendrir,
Soit plus contraire à ma nature
Qu'aux malheureux le deſſein de mourir ;
Je ſens pour elle une tendreſſe,
Qui ne peut conſentir à ruiner tant d'appas :
Aimable Hortence, je vous laiſſe,
Et m'en retourne ſur mes pas.

Je vous laiſſe en convaleſcence,
En repos, en pleine aſſûrance,
Et vous donne quelques avis;
Qui méritent d'être ſuivis.
Lorſque vous ſerez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opera, dans les Romans,
De vrais & de parfaits Amans:
Evitez tout ce qui traverſe;
Goûtez la douceur d'un commerce
Où le Cœur ſoit content & l'eſprit ſatisfait;
Aimez ce qui ſert & qui plaît;
Accordez la raiſon avec la fantaiſie,
Et paſſez, ſans gronder, le reſte de la vie.

LE VIEILLARD.

Veuille le Ciel! plaiſe au bon Dieu
Que le dernier avis tienne le premier lieu!

HORTENCE.

Officieuſe Mort, à qui je dois la vie,
Je vous jure que vos avis
Seront exactement ſuivis:
Voici l'Acte à peu près, que je veux qu'on publie.

» Les vrais & les parfaits Amans,
» Seront cherchés dans les Romans;

» La raiſon lente, ſérieuſe,
» Et ſolidement ennuyeuſe,
» Animera ſa gravité;
» Et la Fantaiſie agiſſante
» Reglera ſon activité
» Pour n'être pas extravagante:
» La ſecrete Diſſenſion,
» Qui regne entre l'eſprit & le cœur, d'ordinaire,
» Trouvera ſa confuſion
» Dans le nouvel Accord que je leur ferai faire.
» L'Agrément avec l'Intérêt,
» Ce qui ſert avec ce qui plaît,
» Seront en bonne intelligence;
» Ce qu'avec peine je promets,
» Et qui me fera violence,
» Ah! c'eſt de *ne gronder jamais*:
» Cependant ſignons tout. HORTENCE.



SUR
LE MOIS DE MARS.
STANCES IRREGULIERES.

MOIS si cher au Dieu des Hazards,
Qu'on t'en appelle *Mois de Mars*,
Pourquoi faut-il que triste & blême
Tu fasses toujours le Carême?

Auprès du feu le froid *Janvier*
Vit de chapons & de gibier,
Sans offenser sa conscience;
Et *Février* du Carnaval,
En bonne chere sans égal,
Posséde la pleine abondance.

Toi seul dans la morte saison,
De Pois secs, de méchant Poisson,
Tu fais ta maigre nourriture,
Pour mortifier la nature.

Entre l'Hiver & le Printemps,

Tu tiens de l'un & l'autre temps
Une diverſité bizarre,
Qui cent fois le jour ſe déclare.

Ton Soleil ne fait aucun bien;
On le trouve incertain à luire;
Impuiſſant encore à produire,
Il émeut, & ne réſout rien.

De la ſentence épouvantable
Que l'Almanach impitoyable
Prononce contre les Vieillards,
Sauve-moi, ſi tu peux, ô Mars!

Mars, pour cette faveur extrême,
Je te veux tirer du Carême,
Et te donner un ſort plus beau
Dans un Calendrier nouveau.



Sur ce que Madame Mazarin envoya un matin demander de ses nouvelles, & lui fit dire qu'elle avoit songé qu'il étoit mort.

STANCES IRREGULIERES.

MALHEUREUSE condition!
Le peu qui me reste de vie
N'est que langueur & maladie!
Notre agréable illusion,
La douce espérance est finie;
De chagrin & d'affliction
L'ingénieuse fantaisie
Ne fait plus de diversion.
Dans les vieilles gens tout est crainte;
Et prudence, & dévotion;
Toute chose en eux sage ou sainte;
Tout vient de cette passion.
C'est une foiblesse de craindre:
C'est une douceur de se plaindre,
Cependant je ne me plains pas,
Et je ne suis plaint de personne.

Cet obligeant ſecours qu'aux miſéres l'on donne;
La pitié porte ailleurs ſes douloureux appas :
Chacun à mes maux m'abandonne
Croyant qu'ils finiront bien-tôt par mon trépas.

Je ménage pourtant ma courte deſtinée,
D'un jour je fais un mois, & d'un mois une année
Le tems qui ſe paſſoit le plus légérement,
Semble être retenu par mon attachement,
Une heure, un ſeul moment autrefois mépriſable,
Par mon attention devient conſidérable.

Mais malgré ce ménagement
Il faut aller au Monument :
Il n'eſt rien de faux dans le ſonge
De notre divine Beauté ;
Non ce ne peut-être un menſonge,
Sa rêverie eſt vérité.

Je vais mourir ſur ſa parole,
Puiſqu'il lui plaît, je m'en conſole ;
Auſſi-bien, lequel vaut le mieux,
De mourir par le ſonge, ou mourir par les yeux.

PROLOGUE EN MUSIQUE.

OUVERTURE.

SCENE PREMIERE.

LE COMPOSITEUR, TIRCIS, LISIS, DAMON, CHOEUR.

LE COMPOSITEUR.

UN PROLOGUE ſans louange,
Seroit choſe bien étrange!
Les Rois y ſont éxaltés
Par leur gloire & leur puiſſance;
Je veux d'autres qualités:
Permettez, divine Hortence,
Que je chante vos Attraits,
Au PROLOGUE que je fais.

TIRCIS.

Hortence nous touche
De ſa belle bouche;

Quel charme à nos yeux
Eſt ſi gracieux!
J'aime ſes Foſſettes,
Dents blanches & nettes,
Lévres de Corail;
Tout ſon attirail,

LISIS.

Chacun ſe partage
A juger des traits,
Qu'en ce beau viſage
On voit ſi parfaits:
De cette merveille
Il faut tout aimer;
Juſqu'à ſon oreille
Tout nous ſait charmer.

TIRCIS.

Hélas! hélas! dans l'amoureux Empire;
Hors elle tout languit, pour elle tout ſoupire.

LISIS.

Pourquoi ſait-on charmer,
Si l'on ne ſait aimer!

LES VIOLONS.

(*Danſe.*)

TIRCIS.

Tous les traits de ſon viſage;

Touchent l'inclination ;
Et pour notre plaiſir, comme à ſon avantage,
Font ſur nous une aimable & tendre impreſſion.

DAMON. (*Baſſe de Récitatif*)

Otez-en la bouche qui gronde,
Qui nous exprime ſes courroux ;
Bien qu'elle ſoit donnée au monde
Pour quelque choſe de plus doux.

LISIS.

Qu'elle ſoit farouche,
Cette belle bouche,
Elle n'en ſépare pas
La douceur de ſes appas.

TIRCIS.

Sa rigueur tire des larmes,
Où l'Amour mêle ſes charmes ;
Et fait nos ſecrets plaiſirs,
De la tendre douleur qui forme les ſoupirs.

(*Deux deſſus de Violons.*)

LE CHOEUR.

Chantons, chantons la gloire
De ſes appas vainqueurs ;
La plus belle victoire
Se gagne ſur les cœurs.

(*Une eſpéce de Symphonie qui change de ton.*)

LISIS.

La plus belle Fleur écloſe,
Qu'avec ſoin nature a peint ;
L'Oeillet, le Lis, & la Roſe
N'ont pas l'éclat de ſon Teint.

TIRCIS.

Ses Yeux inſpirent les flâmes
Qui font l'ardeur de nos vœux,
Et l'on diroit que nos ames
S'engagent dans ſes cheveux.

LISIS.

Défaites-vous de vos chaînes,
Amans ailleurs arrêtés ;
Rien n'eſt digne de vos peines,
Que ſes charmantes beautés.

TIRCIS.

Et vous, qu'on croit infléxibles,
Qui mépriſez tant l'Amour ;
Vous ſerez tendres, ſenſibles,
Si vous la voyez un jour.

LISIS *au* COMPOSITEUR.

Vieillard, quitte à la Jeuneſſe
La douceur & la tendreſſe
Qu'on voit dans ton Opera ;
Dans ton extrême vieilleſſe

Crois-tu que l'on t'aimera ?

LE COMPOSITEUR.

Non; la ſaiſon eſt finie :
Que je pouvois être aimé :
Mais le temps d'être charmé
Durera toute ma vie.

LE COMPOSITEUR & DAMON.

Mais le temps d'être charmé
Durera toute ma vie.

LISIS.

Tircis, pourquoi tant ſouffrir ?
Elle eſt, elle eſt trop cruelle.

TIRCIS.

Liſis, Liſis, qu'elle eſt belle !
Comment peut-on en guérir ?

Soyez, Hortence, un peu moins retenue,
Moins difficile à croire mes raiſons :
PROLOGUE heureux, ſi je vous trouve émûe
En ma faveur par toutes ces Chanſons !

LE CHOEUR.

Jeunes & vieux chantons la gloire
De ſes appas toujours vainqueurs ;
Hortence veut que ſa victoire
S'étende ſur tous les Cœurs.

SCENE II.

MADAME MAZARIN, LE COMPOSITEUR, LES AMANS, LES AMIS, LISIS, TIRCIS, CHOEUR.

MADAME MAZARIN.

ADieu, Meſſieurs, Adieu, je vous rens grace,
Compoſiteurs, Chantres, Amis, Amans;
Contentez-vous de mes remercimens,
Bowcher arrive, il faut quitter la place;
Bowcher arrive, & lui ſeul aujourd'hui,
Peut ſoulager mon rhûme & mon ennui.

LE COMPOSITEUR.

Et que dira la Muſique,
Autrefois ce charme unique?
Que dirons de vous les Vers,
Ces amuſemens ſi chers?

LES AMANS.

Et ceux de qui la tendreſſe
Pour vos beautés s'intéreſſe?

LES AMIS.

Et ceux de qui l'amitié.........

Me. MAZARIN.

Ils ne me font point pitié.

LES AMANS.

Après tant de ſacrifices !

LES AMIS.

Après tant de bons Offices!

Me. MAZARIN.

Après ce qu'il vous plaira,
La Baſſette regnera.

(Chaconne.)

TIRCIS.

La beauté parfaite,
D'où vient ma langueur,
Donne à la Baſſette
Ses yeux & ſon cœur.

(Les violons après chaque Couplet.)

LISIS.

Des Beautés parfaites
Soyons les vainqueurs ;
Adieu les Baſſettes,
Adieu les Tailleurs.

TIRCIS.

O Dieux! quelle peine,
Quel cruel tourment,
Donne une inhumaine

Au fidéle Amant !

LISIS.

Un cœur quand il aime,
Se plaît en lui-même,
Il ſait deſirer,
Il peut eſperer.

TIRCIS.

Loin de ce que j'aime,
Abſent de moi-même,
Accablé d'ennuis
J'ignore où je ſuis.

LISIS.

Donnons peu de larmes,
Aux plus puiſſans charmes :
Plus nous aimerons,
Et moins nous plairons.

TIRCIS.

Soumis, fidéle, ſincére,
Comment peut-on me haïr ?
Comment m'être ſi contraire ?

LISIS.

Vous feriez mieux de trahir,
Avec le ſecret de plaire,
Qu'importuner & ſervir.

TIRCIS.

Quand je voudrois changer l'ingrate, la cruelle ;
Où trouver un objet qui me rende infidelle ?

LE COMPOSITEUR.

Le Tailleur vient d'arriver,
C'eſt à nous de nous ſauver,

LE CHOEUR.

Fuyons, le Tailleur arrive,
Dont le charme la captive :
Notre Muſique aujourd'hui
Pourroit inſpirer l'ennui,
Notre Muſique aujourd'hui
Pourroit inſpirer l'ennui.



BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

QUOIQUE la Mort paroiſſe affreuſe,
Si j'avois Lot pour ma pleureuſe ;
Et qu'Hortence menât le deuil
Je voudrois bien être au cercueil.

Mais ſi Bowcher eſt curieux,
De voir la lugubre aſſiſtance ;
Adieu l'état triſte & pieux,
Adieu toute la doléance :
Dès qu'on le verra dans ces lieux
La bonne Lot, la belle Hortence ;
Diront, » Bowcher, *d'un ton joyeux.*
» Nous vous ſuivrons, notre préſence
» Ne fait au Mort ni pis, ni mieux.

LA MORALITA.

Prévoyant les regrets dont nos Morts ſont ſuivies ;

Quand

Quand on eſt délogé ;
Prenons notre congé
Le plus tard qu'on pourra des bonnes compagnies.

SUR LA MORT DE MADAME MIDDLETON.

STANCES IRREGULIERES.

TOI qui vois le tombeau de notre illuſtre Belle,
Apprend qu'elle eut l'eſprit auſſi beau que le corps,
La nature ayant fair pour elle
Comme un partage égal de ſes divins tréſors;

Jamais, en la fleur de ſon âge,
Jamais elle n'eut plus d'appas,
Qu'il en parut ſur ſon viſage
Le jour même de ſon trépas.

Dans une longue maladie,
Après avoir bien conteſté,

La Mort vint à bout de sa vie,
Sans pouvoir épuiser le fonds de sa beauté.

Pour affranchir tes jours du funeste passage;
Hélas! j'aurois donné les miens :
Mais j'en ai simplement l'usage ;
La suprême beauté m'engage
A les considérer comme ses propres biens ;
Elle a le même droit sur eux que sur les siens.

Les ménager pour elle, est mon unique envie;
Puissent durer mes jours autant que sa beauté!
C'est pousser l'amour de la vie
Aussi loin que, peut-être, on l'ait jamais porté.

Je reviens, Middleton, je reviens à tes charmes;
Un triste souvenir m'impose le devoir
De leur donner toutes mes larmes;
C'est ce qui reste en mon pouvoir.



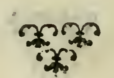
EPITAPHE
DE MADAME
MIDDLETON.

ICi gît Middleton, illuſtre entre les Belles,
Qui de notre commerce a fait les agrémens ;
Elle avoit des vertus pour les Amis fidelles,
Et des charmes pour les Amans.
Malade ſans inquiétude,
Reſolue à mourir ſans peine, ſans effort,
Elle auroit pû faire l'étude
D'un Philoſophe ſur la Mort.
Le plus indifférent, le plus dur, le plus ſage,
Prennent part au malheur qui nous afflige tous ;
Paſſant, interromps ton voyage,
Et te fais un mérite à pleurer avec nous.



SUR LA SATIRE DE MONSIEUR DESPREAUX CONTRE LES FEMMES.

BIen loin d'écrire contre Monſieur Deſpréaux, le Vieillard Saint-Evremond le juſtifie, diſant qu'il n'a écrit que contre des femmes, & que Madame de Bouillon & Madame Mazarin, qui n'ont rien du ſexe que la beauté, doivent ſe joindre à lui, pour décrier les foibleſſes & les autres défauts des Dames, ſans en excepter les fidelles, que l'Auteur de la Satire a voulu favoriſer. Si ces Dames-là étoient auſſi galantes que celle de Don Quichotte, elles iroient ſe plaindre à Deſpréaux de les avoir épargnées.



LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

C'ETOIT assez, Madame, de nous priver de votre Table par votre voyage des Bains, il ne falloit pas m'ôter *Galet* (1), & me réduire à ne pouvoir manger même à mes dépens. Monsieur Villiers, qui est dans une maison enchantée, pourroit s'en passer ; cependant il trouve le repas si nécessaire à la vie, qu'il en fait de bons dans un lieu, où le plaisir de la vûe pourroit dispenser de celui du goût. Jugez, Madame, si je ne dois pas chercher ce dernier dans mes Appartemens, où j'ai plus affaire d'un Cuisinier que de Tapissiers & de Peintres. J'ai tout perdu en perdant Galet : c'est un grand sujet de plainte contre vous ; mais le souvenir de la longe de Veau, que vous m'aviez donnée, répare tout.

Mylord Montaigu, Monsieur Justel, & Monsieur Silvestre l'ont mangée à mon logis.

(1) Cuisinier de Madame Mazarin.

Mylord Montaigu, fidele au Mouton, eut de la peine à souffrir le Veau ; mais quand il en eut mangé, & que je lui eus dis qu'il venoit de vous, il jura de ne manger de Mouton de sa vie, à moins que vous n'eussiez la bonté de m'en envoyer de Bath. Le Bibliothécaire chercha dans Athenée, dans Apicius, dans Horace, dans Pétrone, un aussi bon mets que le mien, & n'en trouva point. Le Médecin dit que c'étoit une viande bonne pour les malades, & délicieuse pour les gens qui se portent bien. Je me servis des termes de votre Lettre pour faire son éloge ; assûrant que le Veau de riviere des Commandeurs, & des d'Olonnes, n'en approchoit pas.

Votre santé fut bûe trois fois : on commença par les approbations; des approbations on vint aux louanges, des louanges à l'admiration. Comme la tendresse & la pitié se mêlent d'ordinaire avec les louanges, en bûvant on plaignit le malheur de votre condition, & j'eus de la peine à empêcher le murmure contre la Providence d'avoir fait la fille (1) veuve plûtôt que la mere. C'est assez parlé de la longe & de ses suites ; il faut quelques Vers sur les petits Poissons de Monsieur le Duc de Saint-Albans.

Un jeune Duc de sa grace,

(1) La Marquise de Bellefond.

Craignant que je ne manquasse
De rime à vos Carpillons,
M'envoya des Perchillons.
Ils étoient bons pour la rime,
Poëte, je les estime;
Pour un CÔTEAU (1) délicat
C'étoit un fort méchant plat.
Ce Duc pêchant à la ligne
Par une froidure insigne,
Lui-même les avoit pris;
Sa peine faisoit leur prix:
Mais tels qu'il me les envoie
Je les reçois avec joie,
Toujours sensible à l'honneur
Qu'il fait à son Serviteur.

(1) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1654.



A LA MESME,

A Bourbon où ſont les Bains chauds
De la qualité de ces Eaux,
Que vous vous diſpoſez à prendre ;
Voici ce que me fit entendre,
De Lorme (1) qui de ſes vieux jours
A cent ans a fini le cours.

» De Fruits, il faut faire abſtinence ;
» Obſerver l'expreſſe défenſe,
» De complaire à ſes appétits ;
» Les bons repas ſont interdits ;
» On y doit ſuſpendre l'envie,
» Du plus doux plaiſir de la vie.

Là, Madame de Montbazon,
Paroiſſoit à nos yeux charmante :
Quelle différente ſaiſon,
De celle où ſa Mort ſurprenante
Fit le célébre *Talapoin*,

(1) Il étoit Médecin des Eaux de Bourbon. Voyez ſon Article dans le DICTIONNAIRE *de* M. *Bayle*.

Que les Rois vont voir de ſi loin (1).
Ne vous déplaiſe, La Loubere (2),
Tous vos *Talapoins Siamois*,
Sans en excepter ceux des bois,
N'ont point de régle ſi ſévére.

Là, ſe vit d'honnête Amitié
Le grand & le parfait mérite (3),
Dont la fin digne de pitié
Fit une ſainte Carmélite.

Paſſons à Marion (4), chef-d'œuvre de beauté,
Le plus grand, après vous, qui jamais ait été.
Je prenois mes Eaux avec elle;
Et ſouvent je paſſois le ſoir
A l'ouïr chanter, à la voir:
Enfin, je la trouvois ſi belle,
Que ſans égard au Médecin,
Il m'en ſouvenoit au matin:
D'une ſi dangereuſe idée,

(1) L'Abbé de la Trappe, dont on a parlé dans une Remarque ſur le *Tome II. pages* 160, 161. Le Roi Jacques alloit de temps en temps à la Trappe ſe mettre en retraite.

(2) M. de la Loubere a fait une RELATION *du Royaume de Siam*, où il parle des différens Ordres de *Talapoins*, ou Religieux de ce pays-là.

(3) Mademoiſelle d'Epernon, & le Chevalier de Fieſque.

(4) Marion de Lorme.

L'ame aux Eaux doit être gardée.

Il nous vint un Avanturier (1)
Dont l'habit éclatant au Soleil faisoit honte :
En grace il étoit singulier,
En tours d'Amour que l'on raconte,
Passant tous ceux de son métier :
Heureux, s'il peut finir en COMTE
Comme il vivoit en CHEVALIER !

Si vous vous trouvez en assez bon état, ne prenez ni le Bain, ni les Eaux : les meilleures Eaux font souvent du mal à ceux qui se portent bien, rarement du bien à ceux qui se portent mal. Si vous êtes obligée de les prendre, bûvez-les régulierement.

Prenez-les, ne les prenez pas,
Ce sera ouvré par compas. (2)

Le régime que je vous ordonne, est que vous jouiez un si petit jeu, qu'il ne vous attache, ni ne vous incommode : l'application & la perte ne conviennent pas à ceux qui pren-

(1) Le Chevalier de Grammont, ensuite Comte de Grammont.

(2) Voyez RABELAIS, *Liv. III. Chap.* 21.

nent les Eaux. Faites boire les Eaux fortes à Monſieur Milon ; il eſt aſſez affectionné pour vous ſauver le préjudice qu'elles vous apporteroient. Dieu vous conſerve avant toutes choſes. Faites chanter Monſieur Déri, & prêcher Monſieur Milon. Revenez le plûtôt qu'il vous ſera poſſible : voilà mon ſouhait.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS A MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

J'ETOIS dans ma chambre toute ſeule, & très-laſſe de lecture, lorſque l'on me dit : *Voilà un homme de la part de Monſieur de Saint-Evremond.* Jugez ſi tout mon ennui ne s'eſt pas diſſipé dans le moment. J'ai eu le plaiſir de parler de vous, & j'en ai appris des choſes que les Lettres ne diſent point ; votre ſanté parfaite, & vos occupations. La joye de l'eſprit en marque la force ; & votre Lettre, comme du temps que Monſieur d'Olonne

vous faisoit suivre, m'assûre que l'Angleterre vous promet encore quarante ans de vie : car il me semble que ce n'est qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vêcu au delà de l'âge de l'homme. J'aurois souhaité de passer ce qui me reste de vie avec vous : si vous aviez pensé, comme moi, vous seriez ici. Il est pourtant assez beau de se souvenir toujours des personnes que l'on a aimées, & c'est peut-être pour embellir mon Epitaphe, que cette séparation du corps s'est faite. Je souhaiterois que le jeune Prédicateur (1) m'eût trouvée dans la *Gloire de Niquée* où l'on ne changeoit point ; car il me paroît que vous m'y croyez des premieres enchantées. Ne changez point vos idées sur cela ; elles m'ont toujours été favorables ; & que cette communication, que quelques Philosophes croyoient au dessus de la présence, dure toujours.

J'ai témoigné à Monsieur Turretin, la joie que j'aurois de lui être bonne à quelque chose : il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reste d'honnêtes Abbés en l'absence de la Cour, il sera traité comme un homme que vous estimez. J'ai lû devant lui votre Lettre avec des lunettes :

(1) M. Alphonse Turretin, présentement (1723) Professeur en Théologie & en Histoire Ecclesiastique dans l'Académie de Genéve.

mais elles ne me ſiéent pas mal ; j'ai toujours eu la mine grave. S'il eſt amoureux du *Mérite*, que l'on appelle ici *diſtingué*, peut-être que votre ſouhait ſera accompli ; car tous les jours on me veut conſoler de mes pertes par ce beau mot.

J'ai ſû que vous ſouhaitiez la Fontaine en Angleterre : on n'en jouit guére à Paris ; ſa tête eſt bien affoiblie. C'eſt le deſtin des Poëtes ; le Taſſe & Lucrece l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour la Fontaine : il n'a guére aimé de femmes, qui en euſſent pû faire la dépenſe,

---

RE'PONSE DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

MONSIEUR Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connoiſſance : je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir ſervi de ſujet à la belle Lettre que

je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûe ; ces yeux par qui je connoissois toujours la nouvelle conquête d'un Amant, quand ils brilloient un peu plus que de coûtume, & qui nous faisoient dire,

Telle n'est point la Cytherée, &c. (1)

Vous êtes encore la même pour moi ; & quand la nature, qui n'a jamais pardonné à personne, auroit épuisé son pouvoir à produire quelqu'altération aux traits de votre visage, mon imagination sera toujours pour vous cette *Gloire de Niquée*, où vous savez qu'on ne changeoit point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents, j'en suis assûré : le plus grand besoin que vous ayez, c'est de mon jugement, pour bien connoître les avantages de votre esprit, qui se perfectionne tous les jours. Vous êtes plus spirituelle que n'étoit la jeune & vive NINON.

Telle n'étoit point NINON,
Quand le gagneur de batailles (2),
Après l'expédition

(1) Malherbe, dans l'ODE *à la Reine Mere du Roi, sur sa bienvenue en France.*

(2) Le Duc d'Enguien. Voyez l'ELEGIE à Mademoiselle de l'Enclos, Tome I. pag. 132.

Opposée aux funérailles,
Attendoit avec vous en conversation
Le mérite nouveau d'une autre impulsion.

Votre esprit à son courage
Qui paroissoit abattu,
Faisoit retrouver l'usage
De sa premiere vertu :

Le charme de vos paroles
Passoit ceux des Espagnols;
A ranimer tous les sens
Des Amouroux languissans.

Tant qu'on vit à votre service
Un jeune, un aimable Garçon (1)
A qui Vénus fut rarement propice,
Bussi n'en fit point de chanson.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Médée,
Qui pourroit en Amour rajeunir un Eson;
Que votre Art seroit beau, qu'il seroit admirable!
S'il me rendoit un Jason,
Un Argonaute capable
De conquérir la Toison!

(1) Le Comte de Guiche,

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

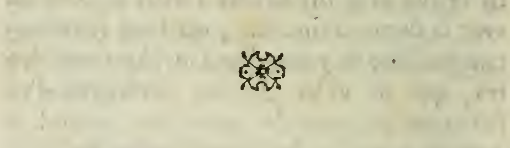
JE vous ſupplie, Madame, de témoigner à Madame de Bouillon, qu'on ne peut pas être plus ſenſible que je ſuis à l'honneur qu'elle me fait de ſe ſouvenir de moi. Je ne plains pas beaucoup la Fontaine de l'état où il eſt, craignant qu'on ait à me plaindre de celui où je ſuis. A ſon âge & au mien on ne doit pas s'étonner qu'on perde la raiſon, mais qu'on la conſerve. Sa conſervation n'eſt pas un grand avantage : c'eſt un obſtacle au repos des vieilles gens ; une oppoſition au plaiſir des jeunes perſonnes. La Fontaine ne ſe trouve point dans l'embarras qu'elle fait donner, & peut-être en eſt-il plus heureux. Le mal n'eſt pas d'être fou, c'eſt d'avoir ſi peu de temps à l'être (1).

(1) M. de la Fontaine mourut le 13. de Mars 1695.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON,
SOUS LE NOM
DE MADAME MAZARIN.

IL me ſemble, ma chere ſœur, que je me ſuis expliquée tant de fois, & ſi nettement ſur la demande qu'on me fait de déclarer mes intentions, qu'il n'y avoit aucun lieu d'en exiger un nouvel éclairciſſement. Je vous proteſte donc, ma chere ſœur, que je n'ai aucun deſſein de m'éterniſer en Angleterre; tout mon but & mon ſouhait, c'eſt de me revoir en France avec ma famille : mais je vous dis avec la derniere ſincérité, qu'il me ſeroit autant poſſible de partir d'ici ſans payer mes dettes, que de voler. Je ſuis contrainte d'en faire tous les jours de nouvelles, quand je croyois recevoir de quoi acquitter les vieilles. Il y a peut-être une ou deux perſonnes de qualité parmi mes créanciers, qui ne s'oppo-

ſeroient pas à mon départ ; les autres ne ſouffriroient non plus ma banqueroute, que les Marchands. Croyez, s'il vous plaît, que j'ai plus d'envie de me voir libre, qu'on a de regret de me ſavoir dans une eſpece de captivité aux pays étrangers. Je n'attens que les moyens d'en ſortir, pour aller paſſer le reſte de mes jours avec les perſonnes du monde que j'aime le mieux. Vous croyez bien, ma chere ſœur, que mon frere & vous en êtes les principales. Voilà mes véritables intentions : je ne me déguiſe point. Il eſt bien vrai que je choiſirois plûtôt la mort, que de retourner avec Monſieur Mazarin ; & que je n'aurois guéres moins d'averſion à paſſer le reſte de ma vie dans un couvent ; & en effet, ce ſont deux extrémités autant à éviter l'une que l'autre. Vous ferez l'uſage de ma Lettre, que vous jugerez devoir faire, pour mes intérêts. Adieu, ma chere ſœur, aimez-moi toujours, & continuez à vouloir ſervir la perſonne du monde qui eſt le plus à vous.



BILLET
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

L'ami du genre humain ne fut jamais mon fait.

VOus avez raiſon de parler de la ſorte ; car vous pouvez réduire tous ceux qui vous voyent à la néceſſité de n'aimer que vous. Nos conditions ſont bien différentes.

L'ami du genre humain ſera toujours mon fait.

Car à moins que je ne trouve des gens qui puiſſent aimer tout le monde, je ne puis être aimé de perſonne ; nos ſentimens ſont contraires en ce point-là, & c'eſt la ſeule choſe en quoi je ne veux pas convenir avec vous. Laiſſez-moi quelque légére ſatisfaction dans cette bonté générale de ceux qui s'accommodent de tout, & ne me réduiſez pas tout-à-fait à mes Chiens, ni à mes Canards.

SUR LA MORT DE LA REINE. (1)

On fait parler le Roi.

J'Avois des ennemis dans ma plus tendre enfance,
Qu'en des temps plus heureux à la fin j'ai ſoûmis ;
J'ai réſiſté moi ſeul à toute la puiſſance
De deux Rois, pour me perdre, étroitement unis ;
Depuis, toujours en butte aux efforts de la France,
Dans la Paix, dans la Guerre, également commis,
J'ai fait voir ma valeur & montré ma conſtance.
J'ai toutes les vertus contre les ennemis,
Et contre l'amitié je n'ai point de défenſe :
Mon cœur contre la crainte eſt toujours aſſuré,
Mais contre ſa tendreſſe il fut mal préparé ;
Il ne s'attendoit point à la douleur extrême
Du moment où l'on perd pour jamais ce qu'on aime.

Cependant il faut vaincre un ſi cruel malheur,
Oppoſons, oppoſons la gloire à la douleur ;
Voici venir le temps deſtiné pour les armes,
Le ſang des ennemis nous doit payer nos larmes.

(1) Marie II. Epouſe du Roi Guillaume III, morte le 7. de Janvier 1695.

EPITRE
DE MONSIEUR
L'ABBE' DE CHAULIEU
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

LA divine Bouillon, cette adorable Sœur,
Qui partage avec vous l'Empire de Cythére ;
Et qui sait, comme vous, par cent moyens de plaire,
Séduire & l'esprit & le cœur ;
Malgré tout ce que j'ai pû faire,
Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverser les mers.
A cet insensé projet
Ma raison s'est opposée ;
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet Homme si fameux,
De qui le goût seul décide
Du bon & du merveilleux,
Et qui plus galant qu'Ovide

Eſt, comme lui, malheureux.
Ce Sage qui ſe confie
Au ſeul ſecours du bon ſens;
Et dont la Philoſophie
Bravant l'injure des ans,
Pour ſurprendre la Vieilleſſe
Par de doux enchantemens,
Y fait rejoindre ſans ceſſe
Mille & mille amuſemens,
Et même les enjoûmens
De la plus vive jeuneſſe.
Ce Critique tant vanté,
Qui pour ſa délicateſſe
Des beaux Eſprits de la Grece
Auroit été redouté;
Ne ſaura jamais, peut-être,
Que ces Vers m'ont peu coûté;
Enfans de l'oiſiveté
L'Amour ſeul les a fait naître,
Et ſans vous la vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortence,
Par un regard de ces yeux,
Qui déſarmeroient des Dieux
La colére & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence;
Et d'un accueil gracieux
Payer mon obéïſſance.

REPONSE DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND A MONSIEUR L'ABBE' DE CHAULIEU.

JE n'ai point, comme censeur,
Examiné votre Ouvrage ;
Mais comme bon connoisseur
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans Ecrits
Qui nous viennent de Paris ;
Disons qu'on ait vûs en France ;
Et Voiture, & Sarasin,
Vous cédent dans l'excellence
Du goût délicat & fin.
Nous ajoûterons qu'Hortence
Notre SAPHO MAZARIN,
Vous donne la préférence
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame Mazarin ne fait que dire ce que j'ai pensé ; car vous mettre au dessus de Voi-

ture & de Sarasin dans les choses galantes & ingénieuses, c'est vous mettre au dessus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaison qui ne vous désoblige : il n'y en a point d'avantageuse que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'*Ovide* ne me convient point. Ovide étoit le plus spirituel homme de son temps, & le plus malheureux : je ne lui ressemble ni par mon esprit, ni par mon malheur. Il fut relegué chez des barbares, où il faisoit de beaux Vers ; mais si tristes & si douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa foiblesse, que de compassion pour son infortune. Dans le Pays où je suis, je vois Madame Mazarin tous les jours ; je vis parmi des gens sociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'esprit. Je fais d'assez méchans vers, mais si enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma Poësie. J'ai trop peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un Pays où il y en a : d'ailleurs il manque avec la vie, & la considération d'un plus grand mal, est un espece de reméde contre un moindre. Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide. Il est vrai qu'il fut plus heureux à Rome avec JULIE, que je ne l'ai été à Londre avec HORTENCE : mais les faveurs de Julie furent cause de sa misére ; & les rigueurs d'Hortence, n'incommodent pas un homme aussi âgé que je le suis.

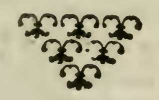
Je

Je ne demande autre grace pour moi,
Que la rigueur qu'on aura pour les autres ;

Et j'ai ſujet d'être content. C'eſt à Madame Mazarin à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monſieur, que je voudrois bien voir avec du vin de Champagne avant que de mourir.

Apoſtille de Madame MAZARIN.

» Je ne ſais point de Vers ; mais je m'y
» connois aſſez pour pouvoir dire ſûrement,
» Monſieur, que les vôtres ſont les plus agréa-
» bles qu'on puiſſe voir. Au reſte, on me
» compare à SAPHO mal-à-propos : je ne
» ſuis point née à Lesbos, je ne veux point
» mourir en Sicile.



miére, il obligea le Roi d'Espagne lui-même, à désavouer hautement le procedé de son Ambassadeur à Londre, & à faire protester de sa part au Roi dans le Louvre, par son Ambassadeur à la Cour de France, en présence de vingt-sept, tant Ambassadeurs qu'Envoyés des Couronnes & des Princes Souverains, que son Maître ne disputeroit jamais le pas à la France: Et qu'à l'égard de la seconde il obligea Sa Sainteté & la Cour de Rome à souscrire, signer & éxécuter les articles portés au traité de Pise, & dont les principaux étoient, que le Cardinal Chigi, Cardinal Patron, & neveu du Pape, viendroit en qualité de Légat en France, pour demander pardon à Sa Majesté, & que toute la Nation Corse seroit déclarée incapable de servir jamais, non seulement dans Rome, mais dans tout l'Etat Ecclésiastique, & que pour en conserver la mémoire, il seroit élevé une Pyramide dans Rome vis-à-vis l'ancien Corps de Garde des Corses, avec une inscription qui contiendroit en substance le décret rendu contre la Nation Corse.

Cette année 1662. fut encore remarquable par deux autres importantes affaires qu'il sut conduire & consommer heureusement avec tout le secret, & toute la circonspection imaginable; l'une est la cession & donation que le feu Duc de Lorraine, Charles, avoit

ſaite au Roi de tous ſes Etats après ſa mort, & l'autre, l'achat de la fameuſe Place de Dunquerque, dont la derniére guére avec l'Angleterre, la Hollande, & l'Eſpagne a fait ſi fort connoître l'importance.

Il fit la même année une Ligue défenſive avec les Hollandois.

Après de ſi grands ſervices, le Roi voulant lui donner une autorité plus ſpéciale ſur les affaires étrangéres, qu'il dirigeoit ſeul comme Miniſtre d'Etat, depuis la mort du Cardinal Mazarin, lui ordonna de traiter avec Meſſieurs les Comtes de Brienne pere & fils, pour la Charge de Secretaire d'Etat du département des Etrangers, de laquelle ils étoient revêtus; & il en fut pourvû par Lettres du mois de Février 1663.

Sur la fin de la même année il renouvella l'alliance avec les Suiſſes, & la cérémonie s'en fit chez lui avec beaucoup de ſolemnité.

Sous ſon Miniſtériat & ſa direction furent faites pluſieurs Ligues, traités de confédération & de paix.

Il fit le traité de paix de Breda en 1667. entre l'Angleterre, la Hollande, la France & le Dannemarc, importante paix qui facilita au Roi l'invaſion qu'il fit la même année dans les Pays-Bas Eſpagnols, où il prit pluſieurs Provinces.

Il fit en 1668. le traité de paix d'Aix-la-

Seroit un Serment perdu :
Reste *le Diable m'emporte* (1),
Ne bûvez jamais d'Eau forte.

LETTRE
A
MONSIEUR LE MARQUIS DE MIREMONT.

IL est permis à un Auteur de dire des Sentences : en voici une que vous ne désapprouverez pas : *On ne connoît bien le prix des choses qu'après les avoir perdues.* J'en fais une fâcheuse expérience sur votre sujet. Depuis votre départ la conversation languit, la dispute est morte, les rangs sont confondus : il n'y a plus de distinction dans la qualité, ni dans le mérite.

Assez de gens à la Savoye
Vont entendre les saints Discours,
Qui du Ciel enseignent la voye :
Chez les Grecs on prêche toujours :

(1) *Ma foi, je veux être pendu ; le Diable m'emporte ;* Sermens reprochés à l'Auteur

Mais de Religion brillante,
Vive, animée, & diſputante
D'un air préferable aux raiſons ;
On n'en voit plus dans les maiſons.

Nous ne ſommes pas moins ſenſibles à la perte des expreſſions, qu'à celle des choſes mêmes. Nous regrettons ces *Fi*, *Fi*, qui donnoient les excluſions ſi à propos : nous regrettons ces *Bon*, *Bon*, qui détournoient adroitement ce qu'on ne vouloit pas entendre. *Fiez-vous à moi* ; cette noble confiance, qui en inſpiroit aux autres ; qui ne laiſſoit pas douter des Propoſitions hardies que vous avanciez généreuſemenr ; tout cela eſt perdu en vous perdant, & à peine conſervons nous l'eſpérance d'en revoir l'uſage à votre retour.

Par votre éxemple, je me paſſois aiſément des choſes ſuperflues, & bien ſouvent des commodes : votre éloignement m'ôte l'exemple, & me laiſſe à ma Philoſophie ſeule, qui ne ſuffit pas. Un jour viendra que vous apprendrez à faire un bon uſage de l'abondance ; & que vous changerez nos ſoupers d'œufs frais en repas de biſques, & autres eſſais de vos officiers.

Madame Mazarin ne ſe conſoleroit pas de votre abſence, n'étoit la raiſon que vous avez de vous conſoler de la ſienne. Elle vous tient heureux d'être auprès d'un Roi, qui a la déli-

catesse du goût pour les plaisirs, & la force des vertus pour les grandes choses.

O ! quel avantage pour toi,
Miremont d'être auprès d'un Roi,
Qui va du plaisir à la gloire ;
Qui goûte en sage le repos,
Et fait des exploits en Héros,
Dignes d'éternelle mémoire.
Puisse-t-il, selon nos desirs,
Jouir d'une Victoire pleine ;
Et comme il sait aller du repos à la peine,
Revenir promtement de la peine aux plaisirs !

Mylord Galway ne se contente pas de vouloir corrompre votre Cour : le dessein de sa corruption s'est étendu jusqu'à Madame Mazarin & à moi ; à Madame Mazarin par de l'Usquebac, & à moi par de la Frise d'Irlande. On peut être fidéle sans être incivil ; nous avons reçû les présens, mais nous sommes demeurés fermes dans l'intérêt de la vertu ; & quelque tentation que nous ait fait Mylord Gallway des délices de Dublin, de l'abondance du Pays, & de la bonté des Poissons, nous ne servirons point d'exemple aux Réfugiés pour s'habituer en ce Royaume-là. Adieu, Monsieur, j'ai voulu égayer des vérités sérieuses : il n'y a rien de si vrai que le regret de votre absence, & l'envie de vous revoir.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

MONSIEUR Bérengani (1) n'eſt pas en peine de s'acquitter de la commiſſion que vous lui avez fait l'honneur de lui donner. Il vous écrira des nouvelles ſérieuſes en homme bien informé, & des galantes en acteur dans la ſcéne de la galanterie. Toute la difficulté eſt d'entrer en matiére, & d'en ſortir : les commencemens & les chûtes ſont ſon embarras. J'ai été conſulté, comme ſavant ſur l'éxorde ; & nous avons voulu nous inſinuer agréablement, (ce qu'on appelle en latin *captare benevolentiam* ;) nous avons voulu plaire, gagner l'eſprit de trois maniéres différentes.

Si la République m'avoit fait Plénipetentiaire pour traiter la Paix générale, & donner à l'Europe le repos dont elle a beſoin : voilà la premiére.

Si la Républiquc m'avoit donné le Comman-

(1) Noble Vénitien, qui étoit à Londres.

dement en Morée, & qu'à la tête des Troupes de Lutterelle j'eusse emporté d'assaut Négrepont : voilà la seconde.

Si elle m'avoit fait Procurateur de Saint-Marc, elle m'auroit fait moins d'honneur que je n'en ai reçû, quand il vous a plû, Madame, de m'établir votre Procureur, pour vous procurer des nouvelles tous les Ordinaires : c'est la troisiéme.

L'Exorde est fini ; la Narration va commencer, & je ne m'en mêle point. Vous m'avez défendu les contes, Madame, je ne veux point aller contre vos ordres. Je ne saurois pourtant m'empêcher de vous écrire que M. Bérengani s'étoit fait faire un habit particulier pour aller danser la *Furlane* au Bal de Monsieur Colt : il a changé ; & je ne sai à quoi attribuer ce changement, qu'aux Vaisseaux Vénitiens qui sont arrivés.

J'ai vû Mylord Montaigu : il est peu satisfait de la réception que ses gens vous ont faite à Ditton. Il prétend réparer leur faute à votre retour ; & si vous lui permettez de se trouver chez lui quand vous y logerez, je ne doute point qu'il ne brûle sa maison, comme le Comte de Villa Médiana brûla la sienne pour un sujet de moindre mérite :

Sus Amores son mas que reales.

BILLET
A LA MESME.

SI vous avez eu dessein de reconnoître combien vous êtes nécessaire au monde, vous pouvez satisfaire votre curiosité dans votre petite absence. Il y a un *Concetto* Espagnol que je vous appliquerois si je ne haïssois trop le stile figuré; *Quand le Soleil s'éclipse*, dit l'Auteur du Concetto, *c'est pour faire connoître au monde combien il est difficile de se passer de lui.* Votre Eclipse fait sentir aux Mylords Montaigu, Godolphin, Arran & autres, la difficulté qu'il y a de vivre sans votre lumiére. Je défie tous les Espagnols & tous les Italiens, de pousser plus loin une Figure. Tout est triste à Londre depuis que vous n'y êtes plus. Il n'en est pas de même à Chelsey, où votre Philosophie vous fait goûter la retraite assez délicieusement. Ménagez la tristesse de vos amis par des intervalles de présence:

Sur les aîles du Temps la Tristesse s'envole.

Montrez-vous de temps en temps, ou du moins laissez-vous voir à Chelsey. *TVYO hasta la muerte.*

A MONSIEUR
LE CHEVALIER COLT.

COMMENT payer les Taxes ordonnées (1)?
Comment ſortir d'un ſi grand embarras?
Payons pourtant & ne nous plaignons pas:
Que puiſſions-nous les payer dix années!
On me dira, vos revenus ſont courts;
Mal-aiſément vous pourrez ſatisfaire:
Mais je crains moins pour eux que pour mes jours;
Vivre eſt pour moi la plus preſſante affaire.
J'ai vécu quatre-vingt-quatre ans
Sans connoître le Mariage,
Heureux ſans femme & ſans enfans;
Et voici qu'au bout de mon âge,
Il faut payer pour une & pour trois deſcendans,
Sans avoir jamais eu ni femme, ni lignage.
Mais la Taxe a ſon fondement,
Quand on y penſe mûrement.

(1) Le Parlement venoit d'impoſer une taxe ſur les hommes qui n'étoient pas mariés, ſur les veufs, les veuves, les mariages, les baptêmes, & les enterremens. M. Colt étoit un des Commiſſaires des Taxes pour la Paroiſſe de S. Jamais, où demeuroit M. de Saint-Evremond.

Comment! vous n'avez point de femme,
Exemt du domeſtique bruit,
Exemt des ſoupçons dont une ame
Eſt travaillée & jour & nuit;
Exemt de la vaine dépenſe,
De la folle magnificence,
Du luxe aux maiſons introduit:
Acquittez-vous de bonne grace,
Vous qui n'êtes point mariés,
Payez ſans en être priés.
Pour ſe trouver en votre place
Les Maris paîroient de bon cœur
La taxe de votre bonheur.
Un diſcours ennuyeux de Modes,
D'Engageantes, & de Commodes,
D'Habits ou commandés, ou faits,
Ne vous importune jamais.
Chez vous, Madame à la Toilette;
N'a jamais ſa beauté refaite,.
Ni compoſé nouveaux appas:
Payez, & ne vous plaignez pas.
Un Epoux n'aſſiſte guére
Au Théatre de Moliere,
Sans trouver des incidens
Qui font rire à ſes dépens.
Vous riez en ſa préſence
De ſa grave confiance,
Ou de ſon morne chagrin:

Vous jouiſſez de ſa peine
A chaque mot d'une Scéne,
Que vous fournit Arlequin.
L'air libre d'une Coquette;
D'une Galante indiſcrete
Les appétits naturels,
Ne vous donnent point d'atteinte;
Qu'on faſſe mille Noëls,
Vous les chanterez ſans crainte:
On Taxe votre bonheur;
Payez, payez de bon cœur.
Vous n'êtes dans aucun Conte
Qui vous puiſſe faire honte;
Tandis qu'un Mari jaloux
Eſt, ou ſe croit être en tous:
Il s'entend ſans qu'on le nomme
Le ſujet de l'entretien;
Sil ne s'en applique rien
Il n'eſt pas fort habile homme:
Payez, gens non mariés,
Payez ſans en être priés.
Avoir une Epouſe éternelle,
Pour les autres tant qu'elle eſt belle,
Et ſeul en être dégoûté
Quand chacun eſt enchanté;
Cependant jaloux & ſévére,
Avec chagrin la regarder,
Et plus on a ſoin de lui plaire

Plus en prendre pour la garder ;
C'eſt-là, c'eſt le charmant uſage,
C'eſt la douceur du Mariage :
Vous qui n'êtes point mariés
Payés ſans en être priés.
Tantôt un Epoux difficile
N'a chez lui que ſévérité ;
Tantôt le même trop docile
N'a pas de propre volonté ;
Mal-à-propos rude, & facile,
Il ôte ou perd la liberté :
Et vous ſerez toujours tranquille
Dans une ſage égalité ;
Et vous moquerez des chaînes
De ceux dont je décris les peines ;
Ha! payez, payez de bon cœur
La taxe de votre bonheur.
On voit arriver d'ordinaire
Qu'un Mari ſouhaite un Garçon ;
Qui voudra la mort de ſon Pere
Pour ſe trouver plûtôt maître de la maiſon :
Je ne parle point d'une Fille,
De ce ſexe diſcret & doux ;
Mais je conſeille à la famille
De lui vouloir choiſir promptement un Epoux :
Acquittez-vous de bonne grace,
Gens qui n'êtes pas mariés ;
Payez ſans en être priés,

Que de Maris voudroient payer en votre place !

Epoux rassûrez vos esprits :
Despréaux n'a pû dans Paris
Trouver qu'à peine trois fidélles (1)
Qui devoient leur fidélité
Peut-être à leur peu de beauté ;
Et montrer ici vingt cruelles
Egalement jeunes & belles,
N'est pas une difficulté.
C'est assez parler d'Hymenées,
Venons aux Taxes ordonnées.
Monsieur Colt, Monsieur Colt, pensez
Que quatre-vingt-quatre ans passés
Sont comme la fin de la vie,
Qui de l'éternelle est suivie ;
Et qu'ainsi vous n'aurez pas tort,
Dans les Taxes que l'on impose,
De vouloir me traiter de mort ;
Un mort ne paye aucune chose.
Quand je demande, un débiteur
Pour mon paîment veut qu'on réponde
Que je dois être hors du monde,
Et l'on me traite d'imposteur.
Une très-vertueuse Dame (2),
Plus dévote s'il se pouvoit,

(1) Voyez la *Satire* de M. Despreaux contre les Femmes.
(2) Madame la Maréchale de Crequi.

A fait prier Dieu pour mon ame
De l'argent qu'elle me devoit.
Par cette pieuſe aſſûrance
Qu'on me donne de mon trépas,
J'entre moi-même en défiance,
Si je ſuis, ou je ne ſuis pas.
A mon âge ce n'eſt pas vivre,
Monſieur Colt, mes ſens ſont perdus;
Effacez-moi de votre Livre,
Et dites que je ne vis plus.

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOus me reprochez ma négligence de n'avoir pas fait des Lettres pour vous; je vous reproche avec plus de raiſon votre pareſſe, de n'en pas faire pour vous-même. J'ai vû un temps que la conſtruction ne vous manquoit pas moins que l'orthographe. Vos penſées valoient toujours mieux que les miennes; j'en entendois mieux que vous la liaiſon, & je vous étois en quelque façon néceſſaire.

Présentement, il n'y a rien que vous ne sachiez ; & c'est une trop grande nonchalance de ne vouloir pas écrire à Monsieur de Miremont, & à Mylord Essex. Vous voulez des Lettres brillantes dans les plus simples complimens. J'ai mal réussi à ma Lettre de Mylord Gallway pour ce stile : je réussirois plus mal encore en celles que vous me demandez Quand j'aurois eu autrefois quelqu'imagination, vous auriez tort d'en vouloir trouver aujourd'hui quelque misérable reste. Je n'en ai plus ; & la perte en doit moins être attribuée à ma vieillesse qu'à votre absence, qui a terni mes esprits. Je ne vais pas plus loin en Prose, je vous parlerai en vers de ma mort.

Non, non, ma peine est trop dure ;
Je sens bien qu'il faut mourir ;
Mais ce n'est pas la nature
Pour m'avoir fait trop vieillir
Qui m'ouvre la sépulture ;
C'est le mortel déplaisir
Que vous ne parliez pas encor de revenir.

Mylord Montaigu revient aujourd'hui de la maison que ce nouveau Comte de Villa Mediana doit brûler pour l'amour de vous. Mylord Godolphin est à Windsor. Madame Harvey ne parle que de vous : aussi doit-elle

être

être bien ſatisfaite des complimens que je lui ai faits de votre part. Ne ſoyez pas ſurpriſe de ne voir ni *Ducheſſe*, ni *Madame* même dans ma Lettre, vous êtes au deſſus des Tîtres, & il me ſemble qu'on ôte à votre mérite tout ce qu'on donne à votre qualité.

Vous ſavez que la Diſcorde aux crins de ſerpent s'eſt gliſſée dans la Société des Jéſuites, & que le Pape eſt bien empêché à faire l'accommodement du Général avec les Provinciaux, à réunir le chef & les membres. *Per quæ quis peccavit, per eadem punitur.* Il faut avouer pourtant que cette noire Déeſſe eſt bien ingrate, de troubler des ſujets qui l'ont toujours ſi avantageuſement ſervie.

A LA MESME.

LES Lettres ſont venues : les nouvelles ſont que la Tranchée de Caſal eſt ouverte ; celle de Namur l'eſt aſſûrément, Monſieur de Bouflers eſt dedans : les uns veulent qu'il s'y ſoit jetté à deſſein de ſoutenir le Siége, les autres qu'il n'a pû en ſortir. Cette Lettre eſt d'un Lacédémonien, la premiére ſera d'un Citoyen d'Athénes. *Haſta.*

A LA MESME.

JE vous envoye un petit Livre (1), où vous trouverez beaucoup de choſes que vous avez déja vûes; mais qui ne laiſſeront pas de vous divertir. Il y a trois ou quatre Portraits de Buſſi, que vous n'avez point vûs : celui du Roi de France, de Monſieur le Cardinal Mazarin, de Monſienr de Turenne, &c. Je ne penſe pas que celui de M. de Turenne plaiſe fort à la maiſon de Bouillon. Le plus reſſemblant eſt celui de Monſieur le Prince de Conti; mais il eſt trop court : celui du Roi; mais il eſt trop long. Les louanges le mieux méritées, doivent être plus reſſerrées qu'étendues.

J'ai mille complimens à vous faire de tout Sommerſet-Houſe; de Mademoiſelle Beverweert, qui revint avant hier de Windſor, & qui s'en retourne demain; de Madame la Comteſſe d'Arlington, occupée à de nouvelles chambres qu'elle fait bâtir ou rebâtir, je ne ſai lequel; de Mylord Feversham, & de Mademoiſelle de Malauze. *Haſta.*

(1) Le Portefeuille *de Monſieur* L. D. F*** imprimé en 1695.

A LA MESME.

JE vous ai envoyé ce matin les Gazettes : je n'ai point encore les nouvelles à la main ; mais l'impatience que j'ai de vous obéïr m'a empêché de les attendre. Je vous envoye par le petit Sénateur (1) le ſecond Tome du MENAGIANA, aſſez curieux. Il me ſatisfait beaucoup davantage que le premier. Nous eſpérons que vous viendrez demain chez Mylord Montaigu ; Mylord Godolphin s'y attend : mais ce qui eſt plus que tout cela, Monſieur Hampden y doit être, ayant juré qu'il ne vouloit ſe rendre au monde que par vous. Vous lui étes ce que le Marêchal de Clerambaut, & le Marêchal de Crequi m'ont été, TOUT LE MONDE. Si vous avez écrit au Roi, le jour que vous aviez réſolu de lui écrire votre Lettre ſublime, votre Lettre eſt à Verſailles ; car le Paquebot a été pris, la Mâle priſe, portée à Dunkerque, & de Dunkerque envoyée à Verſailles. Pour la mienne, cela eſt ſûr : il y a deux Paquebots pris. Voilà des avantures bizarres. Je croi que vous ne vous en mettez pas fort en peine:

(1) C'eſt ainſi que M. de Saint-Evremond nommoit un de ſes Valets qui avoit l'air grave.

pour mon particulier, je ne m'en ſoucie pas.

A LA MESME.

JAMAIS Lettre ne m'a donné tant de plaiſir, que la vôtre, Madame, m'en auroit fait, ſi elle avoit été écrire à quelque autre. Les imaginations y ſont vives, les applications heureuſes : par malheur, pour moi; tout cet eſprit-là s'exerce à mes dépens. Ma *très-humble & très-obëiſſante Servante* laiſſe voir un chagrin ingénieux, qui met au déſeſpoir ſon très-humble & très-obëïſſant Serviteur. J'aurois pû ſupporter une colére bruſque & impétueuſe; ma patience a été ſouvent à l'épreuve de ces ſortes de mouvemens: mais une colére ſpirituelle & méditée me déconcerte, & me met inutilement en peine d'en deviner le ſujet. Je m'examine, & plus je m'étudie à découvrir ma faute, plus je trouve de raiſons à devoir eſpérer vos bonnes graces. Si Parménion a failli, à qui peut-on ſe fier? S'il eſt innocent, que peut-on faire, quelle conduite nous peut aſſûrer? Je vous répons, Madame, que Parménion n'eſt coupable en rien. De Parménion on paſſe aiſément aux Généraux. Je ne blâme

point ceux qui vivent : mais je n'ai loué que les morts , & l'on s'apperçoit déja qu'ils étoient louables. La prise de Namur (1) m'exciteroit à quelque belle Production : mais depuis que mon étoile s'est cachée , & que ses influences m'ont manqué , mes talens se sont évanouis. Voilà bien des discours inutiles. Si je voyois encore une de vos Lettres , signée DULCINE'E ; & qu'il me fût permis de signer les miennes comme autrefois , *El Cavallero de la triste figura* ; quelle joie !

Hasta la muerte , ne me peut-être défendu; car il dépend de moi d'être toujours , comme je le serai sûrement , ou *Chevalier de la triste figure* , ou votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

A LA MESME.

LE bon Air de Chelsey , & le repos de la Solitude , ne laissent douter ni de votre Santé , ni de la tranquillité de votre Ame. C'est le commencement de la Lettre d'un Philosophe , écrite à un plus grand Philoso-

(1) Namur fut pris par le Roi Guillaume le premier jour de Septembre 1695.

phe que lui. Il ne peut ſoûtenir ſa Philoſophie plus long-temps : le ſouvenir de votre chagrin contre lui l'a démonté. Il eſpére néanmoins que ſon innocence & votre équité lui permettront de finir par *Tuyo haſta la muerte, El Cavallero de la triſte figura.*

On m'a parlé d'un Moineau, le Roi de tous les Moineaux. On dit qu'il ſiffle, qu'il eſt privé au-delà de tout ce qu'on vit jamais, qu'il fait mille badineries que les Moineaux n'ont pas accoûtumé de faire. Ce grand mérite m'a donné la curioſité de le voir. J'y ai trouvé tout ce qu'on m'en avoit dit, hors la rareté de ſiffler, qu'on remit à une autre fois qu'il ſeroit de meilleure humeur. Le dernier mot huit shillings: trop peu pour un Moineau-Roſſignol, trop pour un Moineau ſimple, quelque privé qu'il ſoit.



A

MONSIEUR LE MARQUIS

DE MIREMONT.

ON a fini la Campagne
Et de Flandre & d'Allemagne ;
Tout eſt en paix ; mais hélas !
Mon Héros ne revient pas.
Il faiſoit toute ma joie :
De ce bon Thé qu'il m'envoie
Sans lui, je fais peu de cas,
Pourquoi ne revient-il pas ?
Et quand le Vin de Champagne,
En tous lieux qui l'accompagne,
Au Thé joindroit ſes appas,
Ma douloureuſe tendreſſe
Me feroit dire ſans ceſſe,
Pourquoi ne revient-il pas ?
Je ſai, quand le Roi commande,
Je ſai qu'il faut demeurer ;
Que la peine la plus grande
Alors ſe doit endurer ;
Que tu ferois tes délices
Des plus fatigans ſervices ;

Mais d'une commune voix,
On dit que c'eſt par ton choix,
Et que ton eſprit de guerre
Te retient en cette terre.
Le reſpect des Officiers
Eſt ſans doute quelque choſe;
Les ſoldats, les cavaliers,
Dont un Général diſpoſe;
Les Magiſtrats les bourgeois,
Qui ſont comme ſous tes loix;
L'éternelle révérence
Qu'on fait à ſon Excellence,
Peuvent bien flatter un cœur
Deſtiné pour la Grandeur.
Vous pourriez bien dire ALTESSE,
Dit l'Avocat de Duras;
D'où vient cette hardieſſe
A vos Meſſieurs de Gand de ne la donner pas?
Laiſſons-le dans ſa colere,
C'eſt un zéle qui doit plaire,
Et Dieu veuille que le mien
Te plaiſe autant que le ſien.
Songe à l'état déplorable
De ta Cour inconſolable
Qui ſoulageoit ſon deſtin
En te voyant le matin.
Songe à des beautés divines
Qui ſouhaitent ton retour;

Tu

Tu n'as là que des beguines
A qui porter ton Amour.
Toutes choſes compenſées,
Tourne vers nous tes penſées,
Et quitte Meſſieurs de Gand
Au plus tard le jour de l'An.

SUR LE MAL DES YEUX

DE MADAME MAZARIN.

Il n'eſt qu'un Soleil dans les cieux,
Dont les aſtres ſoumis reconnoiſſent l'empire;
Qu'avez-vous beſoin de deux yeux ?
Un ſeul peut ſous vos loix tout le monde réduire:
Les plus beaux qu'on vente aujourd'hui,
Défaits, effacés devant lui,
Comme des feux éteints ceſſeroient de paroître :
Pour établir l'égalité
De quelque autre viſage avec votre beauté,
La nature devoit ſans yeux vous faire naître.
Que je ferois de gens envieux & jaloux,
Si l'eſprit ſans les yeux étoit juge de nous!
Vous guériſſez, le mal vous quite;
Adieu mon prétendu mérite.
Quelqu'un dira, » vos Cheveux blancs,

» Ce triste ouvrage de vos ans,
» Ne s'aperçoit point sans lumiére ;
» Et la nuit ne vous nuira guére
Plus que le jour comme je croi.
La nuit n'est plus faite pour moi :
Le jour on trouve peu son compte ;
La nuit on trouveroit sa honte.

DES AVANTAGES DE L'ANGLETERRE.

JE soûtiens à Monsieur Chardin,
Que jamais en sa compagnie
La Princesse de Mingrelie (1)
Ne mangea semblable Lapin.

Bien que la nouvelle Medée,
De rage d'amour possedée
Livrât au moderne Jason
Tout l'Or de sa riche Toison :

Elle n'eut pourtant à sa Table
De tous les Phaisans de Colchos ;

(1) Voyez les VOYAGES du Chevalier Chardin.

Aucun dont le fumet pût être comparable
A celui du Lapin dont j'ai gardé les os.

Roche-guyon, Bêne, Verſine,
Ne vantez plus votre Lapin :
Windſor en fournit la cuiſine,
D'un fumet encore plus fin.

Oui, ſi je trouve en cette terre;
Telle Perdrix dans la ſaiſon;
Oui, je pardonne à l'Angleterre,
Tous ſes Pâtés de Venaiſon.

Je lui pardonne ſa Poularde,
Malgré toute ſa dureté;
Et ſon Brawn (1) avec la moutarde,
Se verra toujours reſpecté.

Petit Cochon, Beurre & Corinthe,
Vous aurez la même faveur;
Bien que j'aimaſſe mieux l'abſynthe,
Que votre parfaite douceur.

Bon Dieux ! je vous rends mille graces,
De m'avoir toûjours préſervé,

(1) Le *Brawn* eſt fait de la chair d'un Verrat engraiſſé exprès, que l'on apprête d'une maniére particuliere.

Du goût de Canards & Beccaſſes,
Plus ſauvage que relevé.

Triſtes oiſeaux de marêcage,
Herons, Butors, éloignez-vous;
Sifflez, Colieux, ſur le rivage;
Sans jamais approcher de nous.

Beaux & grands, majeſtueux Cignes;
Qui ſur l'eau pouvez nous charmer;
Gardez, gardez-vous des cuiſines,
Le faux goût vous doit allarmer.

Bien loin Viandes noires indignes;
Hors deux qu'on ne peut trop aimer;
Allouettes, & beccaſſines,
Eſt-il beſoin de vous nommer?

Par ces mets précieux communs en Angleterre,
Par nos Huîtres qu'on vante aux deux bouts de la terre;
Par le Veau de Windſor, & le Mouton de Bath (1);
En faveur des Phaiſans qui ne manquent jamais;

(1) Petite Ville dans le Comté de Sommerſet, fameuſe non-ſeulement par la bonté de ſes Bains & de ſes Eaux Minérales; mais par ſon Mouton, ſes Lapins, &c.

Vieux amis du *Chrismas*, *Mincepye*, & *Plompore-*
ge (1),
On vous laisse jouir de votre privilége.

Plum-porrigde, on consent à *Noel* de vous voir
Infecter les maisons de votre bouillon noir;
Mais le *Chrismas* fini, songez à disparoître,
Et retournez à Sparte où l'on vous a vû naître (1).

Arrêtons ce discours, & passons des faux gouts,
Aux vrais biens du Pays, le plus heureux de tous.
Les Pays fortunés où regne l'abondance,
Demandent sur le goût un peu de complaisance;
Pour ne manquer à rien,
Il faut louer leur goût, & contenter le sien.

Le soleil brûlera l'Italie & l'Espagne;
Les neiges, les frimats, couvriront l'Allemagne;
La Hollande verra ses commerces cessés,
Par des monceaux de glace en ses Ports entassés;
Tandis qu'en ces beaux lieux il plaît à la nature,
De parer tous nos champs d'une aimable verdure.

(1) Le *Mincepye* est une espéce de Pâté, & le *Plumporridge* une espéce de Soupe: on les mange réguliérement au *Chrismas*; c'est-à-dire, à *Noël*.

(2) Voyez *Plutarque* dans la VIE de Lycurgue, & *Athenée*.

Dans un Climat ſi doux nons n'avons de chaleurs ;
Qu'autant qu'il nous en faut pour les Fruits & les
Fleurs :
Laiſſant à l'étranger une ardeur incommode,
Mais néceſſaire aux Vins dont il nous accommode.

Portugais, Eſpagnols, & François qu'êtes-vous ;
Que des hommes gagés à travailler pour nous ?
Dans chaque nation nous avons nos Domaines,
Cultivés par des gens qui nous doivent leurs peines ;
Eſclaves achetés, bûvant l'eau des ruiſſeaux
Pour nous fournir les Vins des plus fameux Côteaux.

Qu'on ne ſe plaigne point de l'air de l'Angleterre :
Où vit-on plus long-temps qu'on vit en cette
terre ?
On tombe doucement de l'automne à l'hiver ;
On voit ſans y penſer le printemps arriver :
D'une ſaiſon à l'autre un paſſage inſenſible.
Rend ici de nos ans le cours long & paiſible.

Ici nous ne ſouffrons aucune extrémité ;
Il gêle ſeulement pour boire frais l'été :

Et ceux qui des CÔTEAUX (1) ont la froide
grimace,
Pour aſſommer leur Vin auroient trop peu de
glace.

Qui veut un Climat temperé.
Exemt d'ardeur & de froidure ;
Demeure où je ſuis demeuré,
Pour y vivre en repos juſqu'à la ſépulture.

Finiſſons par un avantage,
Qui ne peut être conteſté ;
C'eſt dans les hommes le courage,
Et dans les femmes la beauté,

Anglois, NAMUR rend témoignage
De votre intrépide fierté ;
STOWEL (2), montrez votre viſage
Pour prouver l'autre vérité ;
Celle dont vous êtes l'image
Vous en laiſſe l'autorité ;
Mais prenez le temps du Nuage (3)
Hâtez-vous, le Soleil va prendre ſa clarté.

(1) Voyez ci-deſſus, page 151.
(2) Madame Stowel, enſuite Comteſſe de Ranelagh.
(3) Du mal des yeux de Madame Mazarin.

AU ROI,

Sur la découverte de la Conſpiration de ſa Perſonne. (1)

STANCES IRREGULIERES.

RENDONS grace à la Providence
Qui nous a ſi bien conſervés ;
Par une divine aſſiſtance
Nous vivons, puiſque vous vivez.

Mais de fonder notre aſſûrance
Sur des miracles arrivés,
Ce ſeroit trop de confiance ;
Nous devons, grand Roi, vous devez
Même ſoin, même prévoyance,
Pour aſſûrer des jours que le Ciel a ſauvés.

A la grandeur de la Couronne
Vous ſongez éternellement ;
Mais au ſalut de la perſonne
Qui la porte, pas un moment.

(1) En 1696.

Que ſert une belle mémoire ?
N'être rien, avoir tout été ;
Héros de Roman & d'Hiſtoire,
Alors c'eſt même vanité.

A conduire un Deſſein, toujours prudent & ſage ;
A gouverner l'Etat, politique toujours ;
Mettez ces beaux talens pour vous-même en uſage :
Aurez-vous ſoin de tout excepté de vos jours ?

FRAGMENT
SUR LE MESME SUJET.

POUR bien connoître l'importance de la vie du Roi, il faut conſidérer que l'Eſpagne a fondé ſur lui la premiere eſpérance d'une reſſource à ſes malheurs ; que les ETATS lui ont donné le pouvoir qu'il a en Hollande, pour les avoir ſauvés ; que les Confédérés lui ont établi comme un Empire dans la Confédération, par le beſoin qu'ils ont eu de ſes forces, & par la confiance qu'ils ont priſe en ſa vertu. On voyoit un Prince toujours diſpoſé à entreprendre, tou-

jours prêt à éxécuter; capable de réussir dans les plus grands desseins par la conduite, de vaincre les plus grandes difficultés par la vigueur; aussi moderé dans les prospérités, que ferme & constant dans les disgraces; aimé & estimé dans son Armée, estimé & craint dans celle des ennemis: plus sensible à la gloire qu'à son intérêt particulier, plus touché de l'intérêt général que de la gloire.

LETTRE
A
MONSIEUR BARBIN. (1)

JE vous suis fort obligé, Monsieur, de la bonne opinion que vous avez des bagatelles qui me sont échapées, & qu'on a la bonté de nommer OUVRAGES. Si j'étois d'un âge où l'imagination m'en pût fournir de pareilles, telles qu'elles pourroient être, je ne manquerois pas de vous les envoyer:

(1) Le sieur Barbin, Libraire de Paris, avoit écrit à M. de Saint-Evremond, pour le prier de lui envoyer ses Ouvrages; ou du moins de lui marquer les Pieces qui étoient de lui, dans ce qu'on avoit imprimé sous son nom, &c.

la beauté de l'Impreſſion les feroit valoir. Mais le peu d'eſprit que j'ai eu autrefois eſt tellement uſé, que j'ai peine à en tirer aucun uſage pour les choſes même qui ſont néceſſaires à la vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément; mon ſeul intérêt, c'eſt de vivre. Vous me demandez que je vous faſſe ſavoir les choſes qui ſont de moi dans les petites Piéces qu'on a imprimées ſous mon nom. Il n'y en a preſque point où je n'aye la meilleure part, mais je les trouve toutes changées, ou augmentées. Les *groſſes Cloches de Saint-Germain des Prez*, que LUIGI *admiroit* (1) ne m'appartiennent ſûrement pas. C'eſt la premiere Addition qui me vient dans l'eſprit. LES CHARMES DE L'AMITIE'; la longue LETTRE DE CONSOLATION à une Demoiſelle, les REFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, l'ELOQUENCE DE PETRONE, & quelques autres, dont il ne me ſouvient pas, ne m'appartiennent en rien. Si j'étois jeune & bien fait, je ne ſerois pas faché qu'on vît mon Portrait à la tête d'un Livre: mais c'eſt faire un mauvais préſent au lecteur, que de lui donner la vieille & vilaine image d'un homme

(1) On avoit fourré cette ſottiſe-ci dans les Réflexions SUR LES OPERA: Luigi *fut ravi d'entendre la premiere fois les groſſes cloches de Saint-Germain-des-Prez.*

de quatre-vingt-cinq ans. Les yeux me manquent ; je ne puis ni lire ni écrire qu'avec beaucoup de peine : vous m'excuserez si je ne saurois vous donner une connoissance plus exácte de ce que vous me demandez.

EPITAPHE

De M. le Comte de GRAMMONT, (1) avec le PORTRAIT de l'AUTEUR.

PASSANT tu vois ici le Comte de Grammont,
Le Héros éternel du vieux Saint-Evremond.
Suivre CONDE' toute sa vie,
Et courir les mêmes hazards
Qu'il couroit dans le champ de Mars,
Des plus vaillans guerriers pouvoit faire l'envie ;

Veux-tu des talens pour la Cour ?
Ils égalent ceux de la guerre :
Faut-il du mérite en Amour ?
Qui fut plus galant sur la terre ?

(1) M. le Comte de Grammont étant revenu d'une dangereuse maladie, cela donna occasion à M. de Saint-Evremond de faire son EPITAPHE.

Railler, sans être médisant,
Plaire, sans faire le plaisant;
Garder son même caractére,
Vieillard, Epoux, Galant, & Pere;
C'est le mérite du Héros
Que je dépeins en peu de mots,

Alloit-il souvent à Confesse?
Entendoit-il Vêpres, Sermon?
S'appliquoit-il à l'Oraison?
Il en laissoit le soin à la Comtesse.

Il peut revenir un Condé,
Il peut revenir un Turenne;
Un Comte de Grammont en vain est demandé;
La nature auroit trop de peine.

APRE'S avoir lû l'EPITAPHE du Comte de Grammont, si tu as la curiosité de connoître celui qui l'a faite, je t'en donnerai le Caractére. C'est un Philosophe également éloigné du superstitieux & de l'impie: un Voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour les plaisirs; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition méprisée

de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation; persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie: Vieux, il a de la peine à souffrir l'économie; croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à pouvoir être misérable. Il se loue de la nature; il ne se plaint point de la fortune. Il hait le crime; il souffre les fautes, il plaint le malheur. Il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir; il se fait un plaisir secret de le connoître, il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchoit.

La vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de Livres, & charger sa mémoire d'une infinité de choses aux dépens de son jugement: il ne s'attache point aux Ecrits les plus savans pour acquérir la Science; mais aux plus sensés pour fortifier sa raison: tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût; tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie. Il me reste à vous le dépeindre tel qu'il est dans l'Amitié, & dans la Religion. En l'Amitié, plus constant qu'un Philosophe; plus sincére qu'un jeune homme

de bon naturel ſans expérience : à l'égard de la Religion.

De juſtice & de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compoſe ſa piété :
Mettant en Dieu ſa confiance,
Eſperant tout de ſa bonté ;
Dans le ſein de la Providence
Il trouve ſon repos, & ſa félicité.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

J'Ai reçû la ſeconde Lettre, que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, ſpirituelle, où je reconnois les enjoûmens de *Ninon*, & le bon ſens de *Mademoiſelle de l'Enclos*. Je ſavois comment la premiére a vécu ; vous m'apprenez de quelle maniére vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le temps heureux que j'ai paſſé dans votre commerce, & à deſirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me tranſ-

porter en France, & vous y avez des agrémens, qui ne vous laisseront pas venir en Angleterre. Madame de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a ses charmes, & je serois un ingrat, si je n'avouois moi-même, que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris, avec beaucoup de plaisir, que Monsieur le Comte de Grammont a recouvré sa premiére santé, & acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici je me suis contenté grossiérement d'être homme de bien; il faut faire quelque chose de plus, & je n'attens que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un Pays, où l'on a de merveilleux avantages pour se sauver. Le vice n'y est guére moins opposé à la mode qu'à la vertu : pécher, c'est ne savoir pas vivre, & choquer la bien-séance autant que la Religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus malhonnête homme, pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considération pour l'autre vie, sont conduits au salut par les égards & les devoirs de celle-ci. C'en est assez sur une matiére, où la conversion de Monsieur le Comte de Grammont m'a engagé : je la croi sincére & honnête. Il sied bien à un homme, qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire jusqu'ici ; au contraire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité

paſſée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'eſt que l'eſpérance eſt perduë; l'eſpérance, qui eſt la plus douce des paſſions, & celle qui contribue davantage à nous faire vivre agréablement. Déſeſperer de vous voir jamais, eſt ce qui me fait le plus de peine: il faut ſe contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié, qui a réſiſté à la longueur du temps, à l'éloignement des lieux, & à la froideur ordinaire de la vieilleſſe. Ce dernier mot me regarde; la nature commencera par vous, à faire voir qu'il eſt poſſible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire aſſûrer Monſieur le Duc de Lauzun de mes très-humbles ſervices, & de ſavoir ſi Madame la Marêchale de Crequi lui a fait payer cinq cens écus qu'il m'avoit prêtés; on me l'a écrit il y a long-temps, mais je n'en ſuis pas trop aſſûré.



FRAGMENT D'UNE LETTRE A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

JUSQU'ICI vous avez été mon HEROS, & moi votre PHILOSOPHE; nous partagions l'un & l'autre ces rares qualités; présentement tout est pour vous, vous m'avez enlevé ma Philosophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie : *Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion* (1). On parle de ce beau Dit dans toutes les Cours de l'Europe ****.

(1) M. le Comte de Grammont étant malade, le Marquis de Dangeau le vint voir de la part du Roi, pour lui dire qu'il falloit songer à Dieu; le Comte se tournant alors du côté de Madame la Comtesse sa Femme, lui dit le bon mot dont M. de Saint-Evremond le félicite.



SUR L'AMOUR DE LA VIE.

STANCES IRREGULIERES.

POUSSE' de ſon humeur guerriere,
Un Prince étendra ſa frontiere,
Par des travaux, par des faits éclatans :
Etendre celle de ma vie
Par des conquêtes ſur le Temps ;
C'eſt tout mon but, c'eſt toute mon envie.

Qu'un autre vante ſon crédit ;
Ou ſa valeur & ſa conduite ;
Je ne connois plus de mérite ;
Que ſanté, bon goût, appétit.

La ſanté que le Ciel nous donne,
Eſt le plus cher préſent qui nous en ſoit venu ;
Un Roi quitteroit ſa couronne.
Pour le bonheur de vivre autant que j'ai vécu.

Les diſcours que la Mort fait faire ,
Se pratiquent utilement ;
Et ceux qui les font, d'ordinaire
En vivent fort commodément.

Vient-on à ſon heure derniere?
Approche-t-on du monument.
Pour le Conſolateur, ce n'eſt pas une affaire;
Un trépas en éloignement
Fait une impreſſion légere;
Mais le mieux conſolé regarde triſtement
Le paſſage fâcheux autant que néceſſaire.

On a beau lui repréſenter
Les ſottes vanités du Monde;
Rien ne ſauroit l'en dégoûter:
Des vrais biens dont le Ciel abonde
Aucun ne ſauroit le tenter.

Il voudroit pouvoir laiſſer prendre
Le bonheur qu'on lui vient offrir
A celui qui le fait entendre,
Et ſait ſi bien en diſcourir.

Un Pere de ma connoiſſance
Prêchoit qu'il falloit tout ſouffrir;
Ne refuſer croix, ni potence,
Etre toujours prêt à mourir.

On entr'ouvrit une fenêtre,
Par où le vent de Nord ſur lui pouvoit venir;

Il maudit mille fois le traître,
Le malheureux qui l'avoit fait ouvrir.

J'ai vû mourir plus d'une Sainte
Qui ſentant la mortelle atteinte,
Demandoit de bon cœur à Dieu,
Quelque temps pour pleurer ſes péchés en ce lieu.

D'une vapeur ſimple & legére,
Un célébre Docteur croit mourir aujourd'hui,
Qui rit du même mal qu'un autre a comme lui,
Au moment qu'il en fait ſa plus grande miſére.

J'ai vû ſouvent de braves gens
Expoſer follement leur vie ;
Qui mourant avoient bien envie
De vivre ſages & prudens.

Vivre près de cent ans eſt une belle choſe ;
Il eſt certain reſpect que le long âge impoſe :
J'ai l'âge ; & du reſpect, en tout pays reçû,
Je ne me ſuis pas aperçû.

Toute perſonne qui me gronde (1)
Devroit pourtant me traiter mieux ;
C'eſt un beau poſte dans le monde

(1) Madame Mazarin.

Que d'être le Doyen des Hommes les plus vieux;

Sans besoin du secours de la Philosophie,
Dont on fait trop d'honneur aux vieux Saint-Evremond;
Il seroit fort content s'il achevoit sa vie
Comme a pensé mourir le Comte de Grammont.

LETTRE A MONSIEUR LE MARQUIS DE SAISSAC,

Au nom de Madame la Duchesse Mazarin.

Il faut commencer ma Lettre par des remercimens, & vous dire en peu de paroles, que je vous suis extrêmément obligée du soin que vous prenez de mes intérêts. Cela mérite bien que je vous déclare avec franchise les véritables sentimens que j'ai sur mon retour. J'ai les mêmes que j'ai toujours eûs ; c'est de pouvoir payer mes dettes, pour avoir la liberté de sortir d'Angleterre. Voilà mes intentions pour le retour. Si vous aviez

eu la curiosité de savoir l'état de mes affaires; je vous aurois dit qu'il n'a jamais été si mauvais qu'il est présentement. Je continue à vivre d'emprunts; & le plus grand mal, c'est que je ne voi pas le moyen d'emprunter davantage. Je sai bien qu'il ne tiendroit pas à vos diligences que je ne fusse soulagée. Vous n'avez pas pû faire plus que vous avez fait, vous m'en laissez l'obligation, sans que j'en reçoive le soulagement.

L'Avocat de Monsieur Mazarin (1) manque de bonnes raisons : mais il répare la foiblesse de son discours, par le bon tour qu'il y donne. Il faut avouer qu'il est délicat en raillerie. Notre ami commun Monsieur de Saint-Evremond aime tant le ridicule, qu'il se plaît même à celui qu'on lui donne. *Il ne sait pas*, dit-il, *si l'Avocat a eû plus de plaisir de le donner, que lui de le recevoir; étant aussi ingénieusement tourné qu'il est.* Toute malice qu'on exerce, fût-ce contre lui-même, lui est agréable, beau naturel, qui s'est maintenu dans sa pureté quatre-vingts-ans!

Je retourne sur la fin de ma Lettre aux complimens que je vous ai faits en la commençant. Je vous prie de croire que je serai toute ma vie sensible à votre amitié, & reconnoissante des plaisirs que vous m'avez faits.

(1) M. Erard.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

VOus m'avez commandé d'écrire à Monſieur de Saiſſac ; & j'ai écri : vous m'avez commandé d'*écrire en Normand* ; je m'en ſuis ſi bien acquitté, que je défie Monſieur de Saiſſac de connoître ſi vous vous louez de ſes diligences, ou ſi vous vous plaignez qu'il ſe ſoit contenté de vous donner des ſoins inutiles, quand vous pouviez attendre des effets de ſes promeſſes. Mille complimens, s'il vous plaît, à Monſieur le Duc de Saint-Albans. Mon petit CONCERT eſt achevé : s'il le croit digne de ſon Cabinet, je le ferai copier, à ſes dépens, s'entend. Je ſuis le premier Auteur en Proſe, Vers, & Muſique ; qui ſe ruine en Copiſtes. Il faut que mes Ouvrages ne vaillent pas grand'choſe.

A LA MESME.

LE Mouton de Windſor céde au Mouton de Bath,
C'eſt la déciſion d'Hortence ;
Bath aura donc la préférence ,
Windſor ne le ſauroit diſputer déſormais :
Et la choſe en eſt ſi certaine ,
Que Monſieur le Duc de Nevers
Pourroit vous nommer dans ſes Vers ,
Des bons-goûts d'aujourd'hui, la Métropolitaine.

Votre Mouton ſera donc ſervi à l'excluſion de tout autre. Mes dîners ſont dîners d'avanture , qui reſſemblent fort à ceux des Théatins , qui ſe mettent à table ſans ſavoir s'ils auront de quoi manger. Ces repas de la Providence ne laiſſent pas quelquefois d'être bons , par le ſoin de ceux qui apportent. Si vous voulez du fruit , apportez-en : du vin , j'en ai de bon. Vous tiendrez lieu de toutes choſes : les Conviés ſeront trop heureux de vous voir ; & moi le premier , qui mets tout mon bonheur dans une vûe ſi précieuſe. Il ne pleut que PARODIES (1). La dernière que

(1) Après que le Roi Guillaume eut repris Na.

je vous ai envoyée eſt peút-être celle dont Mylord Montaigu vouloit parler. Pour l'autre, *je ne veux point écrire contre celui qui peut proſcrire :* vous ſavez aſſez les Anciens & les Modernes, pour entendre ce Dit-là, & en faire l'application.

mur en 1695. pluſieurs perſonnes ſe divertirent en Angleterre, auſſi-bien qu'en Hollande, à parodier l'ODE que M. Deſpréaux avoit faite ſur la priſe de cette Place par le Roi de France en 1692.



REPONSE AU PLAIDOYER DE MONSIEUR ERARD,

Pour Monsieur le Duc MAZARIN, *contre Madame la Duchesse son Epouse.* (1)

PREFACE. (2)

IL n'est pas honnête d'entrer dans le secret des Familles; beaucoup moins d'exposer au jour ce qui se passe entre une Femme & un Mari. Mais puisque Monsieur Mazarin a bien voulu le déclarer au Grand-Conseil, & Monsieur Erard, son Avocat, le faire imprimer, il n'étoit pas juste que le monde n'écoutât qu'une partie : & la REPONSE AU PLAI-

(1) On trouvera le PLAIDOYER *de M. Erard* dans le MELANGE CURIEUX *des meilleures Pieces attribuées à M. de Saint-Evremond.*

(2) Cette PREFACE n'est pas de M. de Saint-Evremond; mais comme il l'a retouchée, & qu'elle est d'ailleurs assez curieuse, on a jugé à propos de la conserver. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1689.

DOYE' *m'étant tombée entre les mains, j'ai crû la devoir donner au Public pour le faire Juge des raisons. J'espére qu'après les avoir éxaminées, on trouvera Madame Mazarin digne d'un autre sort, & d'un autre Epoux.*

Si Monsieur le Duc Mazarin s'en étoit tenu aux froideurs, aux séchéresses, aux duretés, Madame Mazarin se seroit contentée de pleurer son malheur en secret; espérant de le pouvoir ramener par sa constance à souffrir, & par sa douceur à lui complaire: mais s'étant porté à des excès qui lui ôtoient tout repos, & à une dissipation qui ruinoit entiérement la Famille, elle a cherché des remédes qui pûssent conserver son bien, & sa liberté.

Les Parens ont agi, les Directeurs s'en sont mêlés, l'Autorité du Roi est intervenuë, rien n'a pû persuader, rien n'a pû réduire Monsieur Mazarin: falloit-il que l'Epouse fût éternellement assujettie aux caprices, aux enthousiasmes, aux fausses révélations de l'Epoux?

C'est ce que Monsieur Erard a soûtenu avec autant d'injures que de calomnies: voici quelques passages du Plaidoyer, qui feront connoître l'esprit furieux de l'Avocat.

Les affaires d'Angleterre sont venuës à un point, qu'il n'a plus été permis ni à un François, ni à un Catholique, ni à un homme de bien de demeurer à Londre. Si Madame Mazarin, *ajoute-t'il*, avoit eu quelque attachement pour le Roi (Jacques), & la Reine, & quelque reconnoissance de leurs bontés; si elle avoit seulement eu les sentimens d'honneur, & de Religion qu'elle devroit avoir pris auprès d'eux; auroit-elle pû voir sans horreur l'Usurpateur de leurs Etats, & le Destructeur de notre Foi, établir sa tyrannie sur les débris de leur Trône légitime, & sur les ruines de la véritable Religion?

Dans un autre endroit :

A moins qu'un beau zéle ne fit chercher à Madame Mazarin une glorieuſe palme, & ne lui fit concevoir une ſainte ambition d'être immolée par cette Nation farouche.

Mais enfin, comment prétendra-t-on encore faire ſervir les noms du Roi & de la Reine d'Angleterre, à excuſer l'évaſion & l'abſence de Madame Mazarin.......... maintenant qu'on la voit offrir au Prince d'Orange le même encens qu'elle leur offroit ; mais avec tant de baſſeſſe & d'indignité, qu'il y avoit d'honneur pour elle à les révérer.

Et à la fin de ſon Plaidoyer :

Quelle excuſe peut avoir à préſent Madame Mazarin ? Le Prince d'Orange eſt-il ſon parent ? Tous ces Joueurs, ces Libertins, ces Presbyteriens, ces Epiſcopaux, ces Trembleurs ; en un mot ces gens de toutes Religions, hormis la bonne, dont ſa maiſon eſt remplie, ſont-ils ſes parens ?

Il faudroit tranſcrire le Plaidoyer, ſi on vouloit citer tout ce qu'il dit injurieuſement contre Madame Mazarin, & contre la Nation Angloiſe.

Monſieur Mazarin ne ſauroit nier qu'il n'ait fourni un ſujet de ſéparation légitime : mais il ſe vante de n'avoir rien oublié pour procurer la réunion ; & il eſt certain qu'il en a envoyé même les Articles. Le premier, & ſur quoi roulent preſque tous les autres :

Rien par condition, tout par amitié.

Dans les difficultés, qui ne manqueront pas de ſurvenir, l'éclairciſſement auſſi-tôt.

Copier le meilleur ménage du Royaume ; modelle ſur lequel il faudra régler le nôtre.

Ne donner jamais au Public le détail de nos affaires domeſtiques : encore moins aux curieux

ce qu'il y a de plus ſecret ; mais leur dire en peu de mots, que le raccommodement s'eſt bien paſſé.

Monſieur Mazarin ne ſe contentant pas d'avoir réglé l'Epouſe & l'Epoux, a voulu faire des Réglemens *qui fuſſent obſervés dans toutes ſes Terres, ſans conſidérer la Juriſdiction des Evêques, ni l'autorité des Gourverneurs. Il a commencé par les Affaires Eccleſiaſtiques, qui doivent aller devant les Civiles avec raiſon. Comme ces Articles ſont imprimés, on en parlera en gros ſeulement.*

Il apporte le bon ordre dans les Confrairies, où il s'eſt gliſſé, *dit-il*, beaucoup d'abus.

Il preſcrit aux Curés leur devoir dans les Meſſes Paroiſſiales, & particuliérement dans les Prônes : Vépres & Complies *ne ſont pas oubliées ; il touche legerement le* Sermon.

Paſſant de là à quelques Régles pour les Séculiers ; il veut qu'un Apoticaire ou ſon Garçon qui portera un Reméde ſoit habillé décemment, & que le Malade prêt à le recevoir garde en ſe tournant toute la modeſtie qu'il pourra.

Il défend aux Femmes de tirer les Vaches, & de filer aux Rouet, à cauſe d'un exercice des doigts, & d'un mouvement du pied, qui peuvent donner des idées malhonnêtes.

Il demande une grande pureté aux Bergeres qui conduiſent les Moutons ; plus grande aux Bergers qui gardent les Chévres

Pour les Paſtres, tant ceux qui ont les Taureaux, que ceux qui leur menent les Vaches, ils doivent détourner les yeux de l'expédition ; après laquelle on procédera au payement, ſelon la taxe qu'il y a miſe.

Ayant de grandes Terres en pluſieurs Provinces, il y va lui-même pour faire obſerver ſes Réglemens ;

& comme ils ſont mal reçus par tout, il achete bien cherement l'obéïſſance à ſes ordres. L'attirail de ſes Confrairies, l'équipage de ſes Dévots errans, moitié Eccleſiaſtiques, moitié Séculiers, feroient en Áſie une Caravane aſſez nombreuſe; & ce n'eſt pas la maniére de ſe ruiner la moins magnifique qu'il ait trouvée. Cela ſuffiroit pour juſtifier la ſéparation de Madame Mazarin; ne laiſſez pas d'entendre ſon Avocat.

R E' P O N S E

AU PLAIDOYER

DE M. ERARD, &c. (1)

C'Est une choſe aſſûrée, Meſſieurs, qu'on ne va point tout d'un coup à l'impudence. Il y a des degrés par où l'on monte à l'audace de dire & de ſoûtenir les grands menſonges. La vérité n'a beſoin ni d'inſtructions, ni d'eſſais. Elle eſt née, pour ainſi dire, avec nous : à moins que de corrompre ſon naturel, on eſt véritable. Jugez, Meſſieurs, combien il a fallu d'art, d'étude,

(1) Monſieur de Saint-Evremond fit cette Re'ponse ſur les Memoires que Madame Mazarin lui avoit donnés. Voyez la Vie *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1689.

d'exercice à Monsieur Erard, pour arriver à la perfection du talent qu'il s'est donné. Que de vérités déguisées, de suppositions, de faits inventés il a fallu, pour former la capacité de ce grand homme !

Dire que Monsieur de Nevers accompagna Madame sa Sœur jusqu'au premier relais ; ce qu'il ne fit point : que Madame Mazarin emporta de riches ameublemens, & beaucoup de vaisselle d'argent ; elle qui n'a jamais eu aux Pays étrangers ni meubles, ni argent, ni pierreries, si vous en exceptez un simple Collier qu'elle portoit ordinairement en France ; dire qu'elle a demeuré dans les Etats du Roi d'Espagne, où elle ne fit que passer en pleine paix par la nécessité du voyage : qu'elle a scandalisé tous les Couvens où elle a été, quoiqu'on l'ait vûe chérie & honorée de Madame de Chelles, de Madame du Lis, & de toutes les Supérieurs des Maisons où elle a vécu : que sa Pension en Angleterre a été donnée en conséquence d'un argent dû à Monsieur le Cardinal ; Dette, que les deux Rois ont toujours traitée de chimérique, & de ridicule : inventer cent faits de cette nature-là, déguiser, feindre, supposer, ont été comme les degrés par où M. Erard a monté à la hardiesse de son Eloge pour Monsieur le Duc, à l'impudence de ses calomnies contre Madame la Duchesse Mazarin.

Si tant de louanges, tant d'opprobres ne ſont pas formés dans votre eſprit, dites-nous, Monſieur Erard, qui a pû vous inſtruire des vertus de Monſieur Mazarin ? Eſt-ce dans la Cour, dans les Provinces, dans les villages, qu'on vous en a donné de ſi belles notions ? Qui vous a inſtruit des méchantes qualités de Madame Mazarin ? Eſt-ce à Paris, à Rome, à Vénise, à Londres, qu'on vous les a déclarées. Je puis vous donner de meilleures lumiéres ſur tous les deux ; & pour empêcher que vous ne tombiez dans l'erreur, je vous dirai charitablement que Monſieur Mazarin ſe fait mépriſer où il eſt, & où il n'eſt pas ; que Madame Mazarin eſt eſtimée par tout où elle a été, par tout où elle eſt.

Mais en quel Pays étiez-vous, ou dans quelle obſcurité paſſiez-vous la vie, pour ignorer comment ſe fit le mariage de Monſieur Mazarin ? Monſieur le Cardinal, au commencement de ſa maladie, voulut examiner le mérite de nos Courtiſans, pour en trouver un à ſon gré, digne d'épouſer ſa belle Niéce, & capable de ſoûtenir l'honneur de ſon nom. Comme il lui reſtoit encore quelque vigueur, il n'eut pas de peine à réſiſter aux vertus qui ſe trouvoient avec peu de bien ; mais ſon mal augmentant tous les jours, & ſon jugement diminuant avec ſes forces, il ne réſiſta point à la fauſſe opinion qu'on avoit des richeſſes

de Monsieur Mazarin. Voilà, Monsieur Erard, voilà ce noble & glorieux choix de M. le Cardinal ; choix, à parler sérieusement, qui faillit à ruiner sa réputation, malgré tout le mérite de sa vie passée. Là, se perdit le respect des Courtisans ; là, les plus retenus se laisserent aller aux railleries ; & des Ministres étrangers écrivirent à leurs Maîtres, qu'il ne falloit plus compter sur son Eminence, après le mariage ridicule qu'elle avoit fait.

Quelque aversion que vous puissiez avoir pour les vérités, faites-vous la violence d'écouter celles que je vais dire de Monsieur Mazarin. Vous ne sauriez avoir plus de répugnance pour les vérités, que j'en ai pour les mensonges ; cependant il m'a fallu écouter ceux que vous avez dits sur le sujet de Madame Mazarin avec autant de méchanceté que d'impudence.

A la mort de Monsieur le Cardinal, les Courtisans, qui ne connoissoient pas encore la délicatesse du goût du Roi, appréhenderent que Monsieur de Mazarin ne fût héritier de la faveur, comme des biens & du nom de son Eminence. On a oüi-dire à Monsieur de Turenne, que » s'il voyoit cette indigni- » té-là, il quitteroit la France avec la même » facilité qu'il l'avoit quittée autrefois, pour » aller servir Monsieur le Prince ». Le Ma-

réchal de Villeroi, qui devoit mieux connoître le discernement de Sa Majesté, pour avoir été son Gouverneur, ne laissoit pas d'avoir ses appréhensions. Le Maréchal de Clerembaut, qui s'étoit signalé à rendre ce mariage ridicule, fut allarmé: Mais Monsieur Mazarin, plus dans leurs intérêts que dans les siens, demeura seulement à la Cour autant de temps qu'il lui en falloit pour se décrier, & donner au Roi le judicieux mépris qu'il a conservé pour sa personne.

Toutes les craintes néanmoins ne furent pas levées: on eut peur que le Maréchal de la Meilleraye, qui avoit tenu dans son temps le premier poste à la guerre, ne servît d'exemple à son fils pour s'y donner la plus grande considération. Monsieur Mazarin étoit trop homme de bien pour laisser le monde dans cette erreur. Il renonça à la guerre, comme il avoit fait à la Cour; & vous m'avouerez, Messieurs, que ce ne fut pas la chose la moins sage de sa vie.

Il ne lui restoit que trop de quoi se faire considérer. Les Charges, les Gouvernemens, les richesses, en quoi il surpassoit tous les sujets de l'Europe, lui attiroient assez de respect; mais il s'en défit, comme de choses superflues, en Philosophe; ou comme de vanités dangereuses au salut, en Chrétien. De quelque maniére que ce fût, il ne se laissa

rien d'un amas si précieux à l'égard des hommes. De mille raretés, que l'opulence & la curiosité avoient amassés; d'un nombre infini de Tableaux, de Statuës, de Tapisseries, il n'y eut rien qui ne fût défiguré (1), ou vendu:

(1) M. Mazarin, dans un transport de son fanatisme, mutila les Statues du Palais Mazarin, que le Cardinal Mazarin avoit ramassées de tous côtés avec des dépenses & des soins immenses. Voyez le *Factum pour Madame Mazarin*, &c. dans le *Mélange curieux des meilleures Piéces attribuées à M. de Saint-Evremond*, M. Ménage fit à cette occasion une Epigramme Latine qui n'a point vû le jour, & qui mérite d'être conservée. La voici.

Phidiacas toto Statuas collegerat orbe
Cui paces fecit Julius, orbis Amor.
Et dudum has Juli servabat porticus ingens
Invidiosa tuis, Regia, porticibus.
Mancinæ conjux, hæres Armandus Julî,
Dùm nullis tectas vestibus esse videt.
Frangendas mandat famulo qua parte tenellas
Ad venerem mentes posse movere putat.
Marmore frigidior, Statuis taciturnior ipsis
Horret ad hæc famulus jussaque dura fugit.
Iratâ Armandus dextrâ capit ociùs ensem,
Nec mora, quod fieri jusserat, ipse facit.
Ense, pedes Thetidis, Junonis brachia, dextram

de toutes les Charges, Monsieur Mazarin n'en conserva aucune; de tous les Gouvernemens, il ne garda que celui d'Alsace, où il savoit bien qu'on l'empêcheroit de commander. Enfin, Messieurs, de vingt millions que Madame Mazarin lui avoit apportés, on a honte de nommer le peu qui reste; & la seule raison qu'il en a donnée, c'est qu'en conscience il ne pouvoit pas garder des biens mal acquis. Ils n'étoient pas *mal acquis*, Messieurs; ils ne l'étoient pas: la Couronne défenduë contre tant de forces au dedans, & tant de puissance au dehors, en avoit fait l'acquisition, que la justice & la libéralité du Roi ont confirmée; mais ces avantages-là ont été aussi mal laissés, que mal gardés. La mémoire de Monsieur le Cardinal est responsable du mauvais choix qu'il fit de Monsieur Mazarin; & Monsieur Mazarin, du méchant usage qu'il a fait de ces grands biens.

Epargnons à Madame Mazarin la douleur d'entendre un plus long discours sur cette dissipation: épargnons à Monsieur Maza-

Palladis, & totam dedecorat Venerem;
Fit pulvis, Divum Patri qui pocula miscet,
Non parcit formæ, parve Cupido, tua.
Et tu privignum Phædræ, Mancina, movere
Quæ potes, Armandi ad tecta redire velis?

rin le honteux ſouvenir de la maniére dont il a tout diſſipé. Triſte condition à Madame Mazarin d'avoir à ſouffrir la diſſipation de ſes richeſſes; plus triſte d'avoir toûjours le diſſipateur devant les yeux! Voilà comment ſe paſſoient les malheureuſes journées de Madamne Mazarin. Elle attendoit le repos des nuits, qui ne ſe refuſe pas aux miſérables, pour ſuſpendre le ſentiment de leurs maux; mais ce ſoulagement n'étoit point pour elle. A peine ſes beaux yeux étoient fermés, que Monſieur Mazarin, qui avoit le Diable préſent à ſa noire imagination, que cet aimable Epoux éveilloit ſa bien-aimée pour lui faire part...... vous ne devineriez jamais, Meſſieurs; pour lui faire part de ſes Viſions nocturnes. On allume des flambeaux, on cherche par tout; Madame Mazarin ne trouve de Phantôme que celui qui avoit été auprès d'elle dans ſon lit. Sa Majeſté fut traitée plus obligeamment : elle eut la confidence des Révélations, des lumiéres divines que le commerce ordinaire de Monſieur Mazarin avec le Ciel, lui avoit données. Le monde eſt pleinement informé des révélations; & puiſque Monſieur l'Avocat a tant fait valoir la dévotion qui a mérité cette grace, je vous ſupplie, Meſſieurs, d'avoir la patience d'en écouter quelques effets, ils ſont ſinguliers & dignes de votre attention.

Dans le temps que Monsieur Mazarin recherchoit Mademoiselle Hortence, il donna un Billet de cinquante mille Ecus à Monsieur de Fréjus (1), à condition qu'il le serviroit dans ce mariage, qu'avec raison il sollicitoit si ardemment. Le Mariage se fit, où Monsieur de Fréjus eut beaucoup de part; mais comme il n'étoit ni facile, ni honnête à un Prélat de se faire payer d'une promesse de cette nature-là, il la rendit à Monsieur Mazarin, se fiant plus à sa parole qu'à son Billet. Quelque temps après cette générosité, Monsieur l'Evêque eut besoin d'argent, pour l'établissement de ses neveux, & en demanda à Monsieur Mazarin, qui faisant violence à son bon naturel, refusa de le payer; instruit par son Directeur, qu'acheter le Sacrement de mariage eût été une Simonie plus criminelle pour lui, que celle d'acheter l'Episcopat pour un Evêque.

Voyez, Messieurs, la bonne & délicate conscience de Monsieur Mazarin: Monsieur de Fréjus, tout Evêque qu'il etoit, eût reçû l'argent sans avoir égard à la Simonie; Monsieur Mazarin simplement Laïque, fit scrupule de le donner, & religieusement ne le donna pas!

Voici un autre exemple qui confirmera l'o-

(1) Zongi Ondedei, Evêque de Fréjus, créature du Cardinal Mazarin.

pinion qu'on a de ſa piété. Monſieur Mazarin avoit un Procès très-important, dont il pouvoit ſortir avec avantage par accommodement; il répondit à ceux qui le propoſoient, que *notre Seigneur n'étoit point venu au monde pour y apporter la paix; que les controverſes, les diſputes, les procès étoient de Droit divin, & les accommodemens d'invention humaine: que Dieu avoit établi les Juges, & n'avoit jamais penſé aux Arbitres; ainſi qu'il étoit réſolu de plaider toute ſa vie, & de ne s'accommoder jamais*; parole, qu'il a chrétiennement gardée, & qu'il gardera toûjours.

La pudeur ne me permet pas, Meſſieurs, de vous expliquer le ſujet de ſon Voyage en Dauphiné, pour conſulter Monſieur de Grenoble: je vous dirai ſeulement qu'on n'a jamais entendu parler d'un Cas de conſcience ſi extraordinaire, ni d'un ſcrupule ſi tendre & ſi délicat (1).

(1) Après ces mots: *ni d'un ſcrupule ſi tendre & ſi délicat*, M. de Saint-Evremond avoit ajoûté à la marge de mon Exemplaire: *Il n'eut pas moins d'horreur de l'inceſte, qu'il en avoit eu de la ſimonie: Cas de conſcience, inconnu juſqu'alors aux Caſuiſtes les plus éclairés*: enſuite n'étant pas content de cette addition, il l'effaça. Et en effet, comme on plaide ici la Cauſe de Madame Mazarin devant ſes Juges, il n'étoit guéres poſſible d'expliquer ce nouveau genre d'*inceſte*; mais, peut-être, qu'il y auroit de l'affectation à ne pas le faire entendre dans un

Mais

Mais voici le chef-d'œuvre de Monſieur Mazarin en dévotion : il a fait nourrir un des Enfans de Madame de Richelieu, avec défenſe expreſſe à la nourrice de lui donner à teter les Vendredis & les Samedis, pour lui faire ſuccer au lieu de lait, le ſaint uſage des mortifications & des jeûnes.

Voilà, Meſſieurs, la dévotion de Monſieur Mazarin, dont ſon Avocat n'a pas eu honte de faire l'éloge ; Dévotion, qui ſert aux Refugiés pour s'opiniâtrer dans leur créance : mais les Catholiques ſe moquent auſſi bien

Commentaire. Voici donc le fait en deux mots. Le Marquis de Richelieu ayant demandé en mariage la fille de M. Mazarin, celui-ci ſe reſſouvint qu'étant jeune, il avoit eu des habitudes de non-conformité avec le Duc de Richelieu ſon pere, & s'imagina que leurs enfans ſe trouvoient par-là dans un degré de conſanguinité qui ne leur permettoit pas de s'épouſer. C'eſt ſur un Cas de conſcience ſi ſingulier, qu'il alla conſulter les Evêques de Grenoble & d'Angers, l'Abbé de la Trappe, &c. Mais ſa fille n'attendit pas que ſes doutes fuſſent éclaircis. *Le Marqnis de Richelieu*, dit Madame de Sevigny au Comte de Buſſy dans une Lettre du 23. Décembre 1682. *a enlevé M demoiſelle de Mazarin. Elle court avec ſon Amant, qui, je croi, eſt ſon Mari, pendant que ſon Pere va conſulter à Grenoble, à la Trappe & à Angers, s'il doit marier ſa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel homme!* Voyez les LETTRES du Comte de Buſſy Rabutin : Tome IV. p. m. 173.

qu'eux d'une piété ridicule ; & vous, Messieurs, qui en avez une si solide, ne la désapprouvez pas moins que les Protestans.

Le premier malheur de l'homme ; c'est d'être privé du sens, dont il a besoin dans la société humaine : le second, c'est d'être obligé de vivre avec ceux qui ne l'ont pas. Ces deux calamités se sont trouvées pleinement dans le mariage infortuné de Monsieur & de Madame Mazarin. Monsieur Mazarin a de sa nature un éloignement si grand de la raison, qu'il lui est comme impossible d'être jamais raisonnable : seule excuse que ses amis, s'il en a, pourroient nous donner de sa conduite. Madame Mazarin a reçu de sa mauvaise fortune la contrainte de demeurer avec Monsieur Mazarin. Le supplice du vivant attaché avec le mort, n'est pas plus cruel que celui du sage lié nécessairement avec son contraire ; & c'est la cruauté que Madame Mazarin a eté obligée de souffrir pendant cinq ans. Obsedée le jour, effrayée la nuit ; fatiguée de voyages sur voyages faits mal-à-propos ; assujettie à des ordres extravagans & tyranniques ; ne voyant que des observateurs, ou des ennemis ; & ce qui est le pire dans les conditions infortunées, malheureuse sans consolation. Toute autre se seroit défendue de l'oppression, par une résistance déclarée : Madame Mazarin voulut échapper seulement à ses

malheurs, & aller chercher au lieu de ſa naiſſance avec ſes Parens, la ſûreté, & le repos qu'elle avoit perdu.

Tant qu'elle a été à Rome, on l'a vûe honorée de tout ce qu'il y avoit d'illuſtre & de grand; revenue en France, elle obtint du Roi une Penſion pour ſubſiſter, & un Officier de ſes Gardes pour la conduire ſûrement hors du Royaume, où elle ne pouvoit, ni ne vouloit demeurer. Après tant d'agitations, elle établit ſa retraite à Chamberry, où elle paſſa trois ans tranquillement dans les Réfléxions & dans l'étude; au bout deſquels elle vint en Angleterre, par la permiſſion de Sa Majeſté. Tout le monde ſait la conſidération que le Roi Charles & le Roi Jacques ont eu pour elle: tout le monde ſait les graces qu'elle en a reçues; graces purement attachées à ſa perſonne, ſans aucune relation à la dette de Monſieur le Cardinal. C'eſt donc aux ſeuls bienfaits de leurs Majeſtés que Madame Mazarin a dû les moyens de ſubſiſter; car ſon Epoux, auſſi juſte & charitable que dévot, lui a fait ôter la Penſion que le Roi de France lui avoit donnée.

Que vous agiſſez peu chrétiennement, Monſieur Mazarin, vous qui ne parlez que de l'EVANGILE! Les vrais Chrétiens rendent le bien pour le mal; vous laiſſez

mourir de faim une femme qui vous a apporté plus de bien en mariage, que toutes les Reines de l'Europe ensemble n'en ont apporté aux Rois leurs Epoux. Les vrais Chrétiens pardonnent les injures qu'on leur fait; vous ne pardonnez pas les outrages que vous faites. Une persécution en attire une autre; par une humeur qui s'aigrit, par un esprit qui s'irrite en faisant le mal, vous augmentez la persécution à mesure que vous persécutez. N'étoit-ce pas assez de laisser Madame Mazarin sans aucun bien pendant votre vie? Falloit-il songer à la rendre misérable après votre mort? Falloit-il chercher des précautions contre la fin de ses malheurs, quand vous ne serez plus en état d'en pouvoir joüir.

Ne pensez pas qu'il suffise à votre Avocat d'avoir toûjours à la bouche, *l'auguste & vénérable nom d'Epoux, le sacré nœud de Mariage, le lien de la Societé Civile:* nous avons pour nous Monsieur Mazarin contre l'Epoux; nous avons ses méchantes qualités contre ses belles & magnifiques expressions. Notre premier engagement est à la Raison, à la Justice, à l'Humanité; & la qualité d'EPOUX ne dispense point d'une obligation si naturelle. Quand le Mari est extravagant, injuste, inhumain, il devient TYRAN, d'EPOUX qu'il étoit, & rompt la Société con-

tractée avec ſa femme. De droit la ſéparation eſt faite : les Juges ne la font pas ; ils la font valoir ſeulement dans le public par une ſolemnelle déclaration. Or que Monſieur Mazarin n'ait pleinement les qualités qui font ce divorce, il n'y a perſonne qui en puiſſe douter. Son humeur, ſon procedé, ſa conduite, toutes ſes actions le prouvent. La difficulté ſeroit d'en trouver une qui ne la prouvât pas ; & Monſieur Erard a beau la chercher, Meſſieurs, il ne la trouvera point. Il dira que Monſieur Mazarin eſt dévot ; je l'avoue : mais ſa dévotion fait honte aux plus gens de bien : il dira qu'il jeûne, qu'il ſe mortifie ; il eſt certain : mais le tourment qu'il donne aux autres lui fournit plus de douceur, que ſon auſtérité ne lui fait de peine. S'abſtenir de nuire, s'empêcher de faire du mal, ſeroit une abſtinence agréable à Dieu, & utile aux hommes. Mais la mortification de Monſieur Mazarin en ſeroit trop grande, & ſans une grace extraordinaire du Ciel, il ne la pratiquera jamais.

Monſieur Erard deſcendra peut-être de la Religion à la Morale, & parlera de ſa liberalité ; nous oppoſerons ſon avarice en toutes les choſes honnêtes, à ſa prodigalité en ce qui n'eſt pas permis. Pour mieux dire, il ne donne point, il diſſipe ; il ôte à ſa femme, à ſes enfans ce qu'il abandonne aux étrangers.

Les vertus changeroient de nature entre ſes mains, & deviendroient plus condamnables que les vices. Plût à Dieu, Meſſieurs, que nous euſſions beſoin de faux vices, comme en a M. *Erard* de fauſſes vertus! Pour notre malheur nous n'avons que trop de méchantes qualités véritables à vous alleguer. Des Procès mal fondés avec les Voiſins; des inimitiés ſans retour avec les Proches; un traitement tyrannique aux Enfans; une perſécution éternelle à la femme, ſont les funeſtes & inconteſtables preuves de ce que nous ſoutenons.

Pour Monſieur Erard, après avoir négligé toutes vérités comme baſſes, groſſiéres, indignes de la délicateſſe de ſon eſprit; après avoir uſé ſa belle imagination à inventer & à feindre; à donner la couleur des vertus aux vices, l'apparence de vices aux vertus; rebuté enfin du mauvais ſuccès de ſes artifices, il a recours à des Loix éteintes, dont il veut rétablir l'autorité; il a recours à la vieille & ridicule nouvelle de Juſtinien: belle reſſource à un Avocat de ſi grande réputation!

La voici, Meſſieurs, cette Loi menaçante & redoutable à la Société humaine; cette nouvelle qui ôte aux honnêtes-gens la plus douce conſolation de la vie, par la punition d'un commerce tout raiſonnable, & tout innocent:

Si une femme mange avec des hommes, ſans

la permission de son mari, elle déchoit de ses Droits ; elle n'a plus de part à ses Conventions matrimoniales.

Heureusement la nouvelle n'a point de lieu dans les Etats où l'on vit présentement : il n'y auroit point de femmes aux Pays-Bas, en France & en Angleterre, qui ne perdissent leur Dot, si la bonne Loi avoit conservé quelque crédit. Je m'étonne que pour faire voir une plus grande connoissance de l'Antiquité, Monsieur Erard ne nous ait menés du temps de Justinien à celui de Romulus, où les maris & les peres ne revenoient jamais à la maison sans baiser leurs femmes & leurs filles, pour sentir à leur haleine si elles avoient bû du vin ; & en ce cas, on punissoit le mal que le vin pouvoit causer, encore que le mal ne fût pas fait.

J'avoue que les Loix autorisent fort les Maris, mais il n'y avoit pas de MAZARINS lorsqu'on les fit : s'il y en avoit eu, toute l'autorité seroit du côté des femmes. La raison des Anciens a fait des Loix justes, ou nécessaires pour régler leur temps ; la vôtre, Messieurs, ne perd rien de ses droits par les Réglemens de l'Antiquité ; & c'est à vous qu'il appartient de juger souverainement, & par vos propres lumiéres, de nos intérêts.

Les Maris seroient trop heureux ; si l'entêtement de Monsieur Erard étoit suivi ; les

femmes trop malheureuſes, s'il avoit quelque influence ſur vos jugemens. Il ne faudroit qu'être Mari pour être excuſé de toutes fautes; juſtifié de tout crime, pour être loué de tous défauts. Il ne faudroit qu'être femme pour être condamnée; innocente, pour être mépriſée avec du mérite, décriée avec de l'honnêteté. Que Monſieur Mazarin gâte, ruine, diſſipe tout; il en eſt le maître; c'eſt le mari: que Madame Mazarin ſoit laiſſée dans la neceſſité; qu'on l'abandonne à la miſére, à la tyrannie des Créanciers; quel droit a-t-elle de ſe plaindre de Monſieur Mazarin, dit ſon Avocat? c'eſt ſa femme. Auſſi-tôt une coutume des Grecs, une Loi des Romains, quelque Nouvelle de Juſtinien, viennent appuyer la déclamation. Madame Mazarin mange avec des hommes ſans la permiſſion de Monſieur Mazarin; elle perd ſa dot; elle perd ſes Conventions matrimoniales; elle perd tout ce qu'elle peut jamais prétendre. Moderez-vous, Monſieur Erard, moderez-vous, autrement je formerai votre caractére, de ce qu'a dit Salluſte dans l'Eloge de Catilina; ELOQUENTIÆ SATIS, SAPIENTIÆ PARUM: *Aſſez d'éloquence, peu de ſens.*

Venons à la révolution extraordinaire, dont l'image ne ſe préſente point à l'eſprit ſans l'étonner: c'eſt-là, dit Monſieur Erard, que Madame Mazarin devoit ſortir

d'Angleterre;

d'Angleterre ; & là-dessus il éxagére la honte d'y demeurer, après que la Reine, à qui elle avoit l'honneur d'appartenir, en étoit sortie.

Je ne doute point que Madame de Bouillon, & Madame Mazarin n'eussent accompagné la Reine avec plaisir ; mais le secret de quitter son Royaume étoit si important, qu'elle ne le communiqua à personne : ainsi les Dames furent laissées par nécessité dans un trouble, que la seule présence du nouveau Prince put appaiser. Depuis ce temps-là, il n'a pas été possible à Madame Mazarin de quitter un Pays, où ses Créanciers la tiennent comme assiegée ; où proprement Monsieur Mazarin la retient, l'ayant obligée à contracter des dettes inévitables, qu'il ne veut pas payer. Il demande, avec cet empire de mari, si cher à son Avocat, qu'elle retourne à Paris, & il en nécessite l'éloignement ; il entretient la séparation dont il se plaint. Il semble vouloir la personne, & ne veut en effet que le bien, pour en achever la dissipation.

Le Parlement d'Angleterre a voulu chasser Madame Mazarin, je l'avoue : mais elle n'a pas eu besoin d'implorer la protection du Roi qui régne ; sa justice a prévenu la grace qu'elle eût été obligée de demander.

Mais dites-moi, Monsieur l'Avocat ; qui vous a poussé à déclamer si injurieusement

contre ce Roi ? Vous le nommez le Destructeur de notre foi bien mal-à-propos. Sans son humanité, sa douceur, sa protection, il n'y auroit pas un Catholique en Angleterre. Vous avez crû faire votre cour au Roi de France, & vous vous êtes trompé. Un Prince qui a le vrai goût de la gloire; un Prince si éclairé, connoît le grand mérite par tout où il est. Ses lumiéres & ses affections ne sont pas toûjours concertées ; être généreux dans l'infortune de son Allié, ne l'empêche pas d'être équitable aux vertus de son ennemi.

Je reviens à Madame Mazarin ; il ne me reste à la justifier que de trois accusations, qui ne me feront pas beaucoup de peine. La premiere, c'est qu'il y a chez elle une *Banque*; la seconde, qu'elle y voit des *Episcopaux* & des *Presbyteriens*; la troisiéme, qu'elle converse avec des Mylords.

Ecoutez Messieurs, écoutez tonner votre Orateur. Jamais le Demosthene des Grecs ne lança ses foudres avec tant de force contre Philippe, que l'Erard des François lance les siens contre Madame Mazarin. Madame Mazarin a une *Banque* chez elle ; quel déreglement ! une *Bassette* en sa maison ; quelle honte ! Elle y voit des *Episcopaux* & des *Presbyteriens* ; quelle impieté à une Catholique ! à la femme de Monsieur Mazarin, appliqué sans relâche au bien des Congréga-

tions & des Confrairies ! Elle parle à des *Mylords* ; quelle dépravation de mœurs ! *O Tempora ! O Mores !*

Revenez, Monſieur l'Orateur, de la chaleur de votre éloquence au ſang froid. Les grands Génies ſont ſujets à l'emportement ; permettez-vous un peu d'attention ; donnez-vous le loiſir de conſiderer un peu les choſes. Penſez-vous que trois grandes Reines dévotes & vertueuſes, s'il y en eût jamais ; que la Reine Catherine, la Reine Marie qui eſt en France, que la Reine regnante en Angleterre, que la Princeſſe ſa ſœur, qui a tant de régularité ; penſez-vous qu'elles euſſent eu des Baſſettes publiques à la Cour, ſi la Baſſette n'étoit pas un divertiſſement honnête, un jeu innocent ?

L'accuſation de voir des *Epiſcopaux* & des *Preſbyteriens* eſt ridicule. Reprocher à Madame Mazarin de voir à Londre des Proteſtans ; c'eſt la même choſe que reprocher à un Proteſtant qui ſeroit à Rome, d'y voir des Catholiques. Mais s'il y a du crime à voir des Proteſtans en Angleterre, n'y en a t-il pas davantage à les épouſer ? Cependant une fille de France, & une Infante de Portugal, n'en ont pas fait difficulté. Leurs Chambellans, leurs Dames d'Honneur étoient Proteſtans. La Reine Marie avoit ſes principaux Officiers de cette Religion-là : comment eſt-ce que

Madame Mazarin eût pû aller à la Cour sans les voir? Les yeux de la Reine s'en accommodoient, pourquoi ceux de Madame Mazarin en auroient-ils été offensés? Mais si jamais zéle pour la Religion Catholique s'est signalé, ç'a été celui du Roi Jacques, & de la Reine Marie; ces Princes véritablement zélés, nont pas laissé de se faire couronner à Westminster, de prier avec les Evêques, & de recevoir la Couronne des mains de l'Archevêque de Cantorberi. La Société a des loix indispensables, des loix également ennemies de l'impiété, & des difficultés scrupuleuses.

Enfin, nous voici arrivés aux MYLORDS; aussi peu connus de Monsieur Erard, que les *Bachas* & les *Mandarins*. Je lui apprendrai que les MYLORDS sont les Pairs du Royaume d'Angleterre, les sujets les plus considérables de la Nation. Madame Mazarin avouera qu'elle en connoît beaucoup, qu'on estime autant par leur mérite, qu'on les considere par leur rang & leur dignité: elle avouera qu'elle en a reçû de grands services en des temps fâcheux, & de grandes assistances dans ses besoins. Après cette confession, il me semble que jentends Monsieur Erard s'écrier: *Quelle dépravation de mœurs!* O TEMPORA! O MORES! Qu'il ne trouve pas mauvais que je m'écrie avec plus de raison: O

INEPTIAM INAUDITAM! *O Impertinence inouie! Sotise achevée* !

Eh quoi! Messieurs, il sera permis à Monsieur Mazarin de deshonorer dans tous les villages le nom qu'il porte : il lui sera permis de regler l'honnêteté nécessaire à conduire les moutons ; d'ordonner le juste payement dû aux Pastres, pour les expéditions de leurs Taureaux ; de prescrire la bien-séance que doit garder un Garçon d'Apoticaire quand il donne un Lavement ? il lui sera permis de défendre aux femmes de tirer les Vaches, & de filer au Rouet ; & Monsieur l'Orateur ne pourra souffrir que Madame Mazarin soûtienne la dignité de son Nom dans toutes les Cours, & chez toutes les Nations où elle se trouve ?

Vous êtes éloquent, Monsieur Erard, vous parlez bien : mais les choses déraisonnables dites éloquemment, ne font aucune impression sur un bon esprit. Que Madame Mazarin doive retourner avec son mari, pour entrer dans la Congrégation des Bergers, des Pastres, des Garçons d'Apoticaires ; qu'elle retourne avec Monsieur Mazarin, pour trouver de nouveaux REGLEMENS sur son sujet aussi ridicules que ceux qu'il a fait imprimer ; c'est ce que toutes vos belles paroles ne persuaderont pas à des gens sensés. Si vous haranguiez devant un peuple igno-

rant, vous pourriez l'éblouir ou l'émouvoir; mais, pour votre malheur, vous avez affaire à des Juges éclairés, à des hommes ſages, précautionnés contre toutes les fauſſes lumiéres & contre toutes les vaines éxagerations.

Je voudrois, Meſſieurs, que Monſieur & Madame Mazarin paruſſent devant vous à une Audience. Vous liriez leur ſéparation ſur leurs viſages. Tous les traits de Monſieur Mazarin ſeroient autant de preuves qui confirmeroient ce que j'ai dit. Un regard de Madame Mazarin confondroit toutes les impoſtures de Monſieur Erard. Le Ciel les a déja ſéparés par la contrarieté des humeurs; par l'oppoſition des eſprits; par les bonnes & les mauvaiſes inclinations; par la nobleſſe des ſentimens de l'une, & l'indignité de ceux de l'autre: la Nature les a ſéparés comme le Ciel, par une beauté qui charme les yeux, par un viſage moins délicieux à la vûe. Un Aſtre funeſte avoit fait des Nœuds infortunés, dont la raiſon de Madame Mazarin l'a dégagée. Ainſi, Meſſieurs, vous avez la cauſe du Ciel, de la nature, de la raiſon, ſoumiſe à vos jugemens. Que votre ſageſſe donne la derniere forme à ce grand ouvrage, qu'elle aſſûre cette ſéparation pour jamais; & qu'ôtant à Monſieur Mazarin l'adminiſtration de ſes biens, elle ſauve aux enfans le peu qui reſte de l'amas prodigieux qu'il a diſſipé.

REGLEMENS
DE
MONSIEUR LE DUC
MAZARIN.

NOUS, Mazarin le Pieux,
Et le Député des Cieux
Pour les Villages de France;
A tous nous faisons savoir :
Qu'en vertu d'un plein pouvoir
Commis à notre prudence,
Nous avons formé des Loix,
Dont ne prendront connoissance
Evêques, Papes, ni Rois.

» Qu'un bon Apoticaire en qui chacun se fie,
» Ait ses provisions de tout médicament,
» Potions, cordiaux, pour chaque maladie,
» Portez par un Garçon habillé décemment.

» Qu'un Patient discret tourne avec modestie
» Ce que je ne saurois nommer modestement,
» Si d'un air précieux je ne dis, la Partie

» Où le bouillon des sœurs est donné proprement;

» Le Pastre ajustera dans la verte prairie
» De vaches & taureaux l'utile Accouplement;
» Mais de peur que son ame en demeure salie,
» Ou l'appétit du moins émû brutalement,
» Il doit fermer les yeux aux temps de la saillie,
» Et quand le coup est fait demander son païment.

» La Bergere au hameau dans la pudeur nourrie;
» Menera ses moutons aux champs innocemment;
» Et le Berger, contraire aux Bergers d'Italie,
» Ses chévres gardera toûjours honnêtement.

» De flûtes, chalumeaux de champêtre harmonie,
» De chanson aux échos dite amoureusement,
» De danses sous l'ormeau, soit la mode abolie;
» De tous plaisirs, ôtez le Procès seulement,
» (Car quel Saint peut quitter sa passion chérie!)
» De tous plaisirs soit fait un promt retranchement,
» Et d'ennuis vertueux l'habitude établie.



LETTRE

A

MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

QUAND Monsieur le Comte de Grammont m'accuse de n'avoir pas fait de réponse à sa Lettre, il me met en droit de lui reprocher qu'il n'a pas fait un bon usage de la mienne. Je lui mandois que sa santé auroit été bûe solemnellement par Madame Mazarin, par Mylord Montaigu, même sans rancune par son Philosophe, si la compagnie avoit eu du Vin qu'on pût boire : un homme aussi pénétrant que lui ne devinoit-il pas qu'on en avoit besoin pour cette solemnité-là ? Un Galant auroit pû s'excuser autrefois sur ce qu'il ne devoit non plus se connoître en Vin que sa maîtresse : mais depuis que les Dames prennent du Tabac ; qu'elles vendent leurs bagues pour acheter des Tabatieres ; qu'elles font leurs agrémens de boire & de manger de bonne grace ; comment rétablir l'honneur de son intelligence, à moins que de

comprendre & de ſuivre notre premiere intention ? Cependant, rien ne m'empêchera de lui donner une partie des louanges qui lui ſont dûes.

Quand on trouve aux jeunes-gens
Les chagrins de la Vieilleſſe,
Qu'ils ſont mornes & péſans,
Qu'ils ont un air de triſteſſe ;
Le Comte a ſur ſes vieux ans
Tous les goûts de la Jeuneſſe.
Jeux, Ris, nouvelles Amours,
Fête, Opera, Comédie,
Feront de ſes derniers jours
Les plus beaux jours de ſa vie.

Apoſtille de Madame MAZARIN.

» Monſieur de Saint-Evremond écrit pour » lui & pour moi : j'ai les mêmes intentions. » Je croi que vous aurez l'intelligence plus » fine que vous n'avez eu à l'autre Lettre qu'il » vous a écrite.



BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

TROIS mots de votre Lettre valent trois volumes : *Je ne me ſuis jamais mieux portée : je n'ai jamais été plus belle.* Je ſuis ravi de ce qui regarde la ſanté ; je ne ſuis pas ſurpris de ce que vous dites de la beauté ; vous ne nous apprenez rien. Il eſt vrai que l'air dont vous en parlez a un agrément que je ne ſauroit exprimer. J'en étois ſi pénétré que je n'ai pû m'empêcher de le dire à Mylord Sunderland, & à Mylord Mulgrave (1) qui étoit chez lui. *Jamais*, ont-ils dit, *confiance n'a été ſi noble, ſi juſte, & ſi bien fondée.* Mylord Sunderland a ajoûté, que tous les Dits des Anciens & des Modernes ne valoient pas cela.

Quelque avantage que je tire de l'abſence, mouton de Bath, lapins, douceurs dans les

(1) Enſuite Duc de Buckingham & Normanby.

Lettres ; quelques chagrins que j'aie à essuyer sur mon inquiétude, sur mes chiens, & les oiseaux, à votre retour, je ne laisse pas de le desirer passionnément. Mylord Montaigu s'attend d'être averti du bienheureux jour de votre passage.

A LA MESME.

J'ATTENDOIS à vous écrire que la poste fût arrivée, pour vous mander quelque nouvelle: mon impatience ne peut souffrir aucun retardement ; il faut que j'apprenne des nouvelles de votre santé par vous même. Je n'ai pû commencer ma Lettre comme les Anciens commençoient les leurs ; *si vous vous portez bien, je me porte bien* ; le bon état où vous étes peut bien me soulager dans le méchant où je suis ; mais qu'il ait la vertu de me donner autant de santé que vous en avez ;

Ah ! c'est un influence ;
Bel astre de mes jours,
Dont mon expérience
Ignore le secours !
Vous voir à table, & vous entendre,
A quelque chose de bien doux ;

C'eſt le plus grand plaiſir de tous,
Au moins de ceux que je puis prendre;
Mais ayez à votre logis,
Plus de Vin & moins d'Eau-d'anis.

Haſta la Muerte

A LA MESME.

VOTRE Lettre, Madame, vaut mieux que tout ce que je vous ai écrit. L'Orthographe n'eſt que trop exacte : il n'eſt pas de la dignité d'une perſonne ſi conſidérable de bien orthographier. Il faut laiſſer cela aux Auteurs, que je défie de placer une ARCABONNE & un AMADIS, ſi bien que vous avez fait. Vous pouvez être Arcabonne; un peu moins méchante; mais plus capable d'enchanter le monde, que celle de vos Amadis. Le perſonnage d'Amadis me convient par la pénitence que votre éloignement me fait faire.

Mais l'*Inconnu ſi généreux*
Qui ne *parut que trop aimable*,
Dont il *revient ſans ceſſe une image agréable*;
Hélas! ne convient point au Vieillard malheureux,

LES DOUCEURS DE LA VIE D'UN VIEILLARD,

STANCES IRREGULIERES.

CHoix d'agréable compagnie
Que j'ai chéri toute ma vie ;
Mets exquis, vins délicieux,
Mêlez-vous au plaisir que donnent de beaux yeux.

Pourquoi ces Huîtres, ce Visage,
Ces bons Mets, ces excellens Vins ;
Et ces Attraits plus que divins ?
Pourquoi cet étrange assemblage ?
Je rendrai vos esprits contens ;
C'est que les Iris de ce temps
Sont propres à plus d'un usage ;
Les attraits furent leur partage ;
Et maintenant leur vanité
Est pour le goût comme pour la beauté.

Le Dieu qui donne de la tendresse (1) ;
En recevroit de leurs appas ;
Le Dieu qui donne l'allegresse (2),

(1) L'Amour.
(2) Bacchus.

Les rend de ſon humeur à l'heure du repas.

De vieux reſtes de la nature;
Par une flatteuſe impoſture,
Voudroient quelquefois m'animer
A paſſer les bornes d'aimer.

Eſt-ce à vous, nature importune,
De ſonger à bonne fortune?
Conſidérez mieux le danger
Qui ſuivroit l'heure du Berger.

Mais contre vous, petites flammes;
Je trouverai toutes les Dames
Sûrement dans mes intérêts:
Vous ne verrez que des cruelles;
Et je me ſauverai par elles
De vos appétits indiſcrets.

Choix d'agréable Compagnie,
Plaiſir de Jeunes & de Vieux,
Mets exquis, Vins délicieux,
J'attens de vous la douceur de ma vie.



LE CONCERT DE CHELSEY;

Sur le bruit qui avoit couru de la mort de M. le Duc MAZARIN.

LISIS, HORTENCE, DAMON.

LISIS, *un dessus.*

SI vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous espérer de revoir vos beaux yeux?

Le Bas dessus.

Si vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous espérer de revoir vos beaux yeux?

A Deux.

De revoir, de revoir vos beaux yeux?

LISIS.

Vous partez, vous partez, Hortence;
Votre Epoux ne vit plus, vous reverrez la France;
Hélas! quel caprice du sort
Tenoit ma vie attachée à la sienne;
Hélas! quand on vouloit sa mort,
Sans y penser on desiroit la mienne!

HORTENCE,

HORTENCE.

Je pars, s'il eſt bien vrai, qu'il ait perdu le jour;
Mais ſoyez aſſûré, Liſis, de mon retour.

LISIS.

Hortence, le retour peut-il rendre la vie!
Que la juſte douleur du départ a ravie!
Vous partez, vous quittez ces lieux;
Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux?

Une Baſſe.

Vous partez, vous quittez ces lieux.

Un Bas deſſus.

Vous partez, vous quittez ces lieux.

Un Trio.

Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux?

DAMON *entre.*

Je reviens vous dire, belle Hortence,
Que votre Epoux eſt en pleine ſanté;
Pour vous, Liſis, ſoyez en ſûreté
Contre les maux que peut faire l'abſence.

HORTENCE.

Peut-être que par ſon trépas,
J'aurois eu beaucoup d'embarras.

DAMON.

Bien ſouvent ce que l'on ſouhaite
S'il eſt obteuu ne plaît pas;
Et ſouvent en ce qu'on rejette
On devroit trouver des appas.

HORTENCE.

Une Femme ſage & diſcrette
Sans ſe louer, ni ſe plaindre du ſort,
Quand elle apprend que ſon Epoux eſt mort,
Dit au Seigneur : *Ta volonté ſoit faite....*

DAMON.

Et goûte dans le fond du cœur
De ſon nouvel état la ſecrete douceur.

HORTENCE.

Ce plaiſir déclaré choque la bienſéance ;
Suffit de la ſoûmiſſion
Aux ordres de la Providence ;
La joie a trop d'émotion :
Mais j'aurois eu l'obéiſſance
Que nous devons au Ciel en cette occaſion.

DAMON.

Quand le Ciel accomplit ce que l'on veut qu'il faſſe,
On obéit de bonne grace.

LISIS.

Mais que dit-on de ſon Epoux,
Damon?

DAMON.

Le bruit eſt parmi nous,
Qu'il vit, qu'il a ſauvé ſa vie
Par miracle d'un incendie.

LISIS.

S'il n'eſt ſauvé, c'eſt fait de moi,

S'il ne périt, elle eſt perduë;
Etrange état où je me voi!
S'il faut que ſon abſence, ou ſon malheur me tuë;

Une Voix.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien;
Non, non, ne craignons rien;
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Haute-contre.

Non, non, ne craignons rien;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Baſſe.

Non, non, ne craignons rien;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

LE CHOEUR.

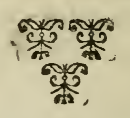
Non, non, ne craignons rien;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.



BILLET A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

VOTRE Lettre ſeule eût ſuffi : une Lettre & d'excellent Vin (1) eſt trop pour la reconnoiſſance d'un Philoſophe, qui n'a que de la raiſon & de la ſageſſe à offrir ; choſes ennuyeuſes, & qui ne ſont d'aucun uſage pour ceux qui conſervent encore le goût des plaiſirs. Il faudroit d'ailleurs être bien préſomptueux, pour offrir de la raiſon & de la ſageſſe à celui qui donne un exemple de courage aux Philoſophes, & un exemple de vie aux Courtiſans.

(1) Du Vin de Bourgogne.



BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

EN revenant de chez vous, Madame, j'ai trouvé Monſieur Villiers[1], qui m'a dit que vous lui aviez ordonné d'aller dîner Lundi chez vous à Chelſey, & de m'y mener. J'ai peine à le croire, vous ayant oüi dire que vous viendriez à Londre. J'envoye ſavoir ou la vérité, ou la mépriſe de la choſe, pour me conformer à vos intentions, & les faire ſavoir à Monſieur Villiers. Moyſe m'a fait aller à pied la moitié du chemin, me parlant de vous de telle maniére, que de huit cens femmes ou maîtreſſes de Salomon il n'y en avoit pas une qui approchât de votre eſprit, de votre beauté, & de vos charmes. Pour tout comprendre, s'il eſt le maître de la boutique, nous pourrons faire de belles emplettes.

Tuyo, Haſta la Muerte.

A LA MESME.

JE ne me consolerois pas, Madame, du déréglement de votre visite, si je ne croyois que la maison de Monsieur le Duc de Richemond vous aura fait perdre la vilaine idée de la mienne. Comment est-ce qu'un homme infecté des ordures de ses chiens & des siennes, peut être souffert par deux malades de propreté ? Je crains plus encore M. Villiers que vous : cependant, Madame, j'ai été ravi de le voir; étant assûré que Monsieur Milon ne vous suivoit pas avec l'exhortation funeste, dont il me menace depuis long-temps. Je lui en prépare une pour bien vivre, qui vaudra du moins celle qu'il me fera pour bien mourir. J'admire la discrétion de mes chiens : eux qui devorent tout le monde, ne vous ont approchée que pour vous rendre leurs respects. Je les avois instruits; & c'étoient plûtôt les miens que les leurs, qu'ils vous rendoient.

A LA MESME.

Les Vieillards ne dorment guére : quand ils vous voyent partir à dix heures du ſoir, ils ne dorment point du tout. La nuit ſe paſſe avec des inquiétudes extraordinaires qu'il ne vous ſoit arrivé quelque déſordre. Ne pouvant, & voulant moins me donner de bonnes nuits, je vous demande la grace de ne m'en donner point de mauvaiſes ; c'eſt-à-dire, que vous marchiez toujours à la clarté du Soleil, ſans vous commettre aux voleurs, aux yvrognes, aux inſolens. En Italie, Muſtapha partageroit le danger avec vous : en Angleterre, vous êtes ſeule à courir le riſque. Le rétabliſſement du *Chevalier de la triſte figure* me donne des idées toutes nouvelles : quand je verrai DULCINE'E au bas de vos Lettres, ce ſera bien autre choſe.



A LA MESME.

IL m'arrive aujoud'hui ce qui m'eſt arrivé une autre fois après les repas de Mylord Montaigu. Il me ſouvient bien que je devois aller à Chelſey, Lundi ou Mardi ; mais je ne ſai ſi c'eſt aujourd'hui ou demain. Jugez en quel état je pouvois être, puiſque je n'entendis pas nettement une permiſſion, dont tant de gens feroient leur plus grand bien. Je vous porterai ce que j'ai écrit : tout me ſemble bien lié, il ne reſte qu'à le mettre au net. J'y vais travailler. *Le vôtre juſqu'à la Mort*, qui ne ſeroit pas éloignée, ſi j'avois d'auſſi cruelles vapeurs que j'ai eu cette nuit.

Le Chevalier de la triſte figure.

APOSTILLE.

Mon petit Sénateur ne vous trouvera pas criblant du bled, mais frottant, lavant, nettoyant avec Muſtapha, dont vous me permettrez de me dire ſerviteur. Si vous l'aviez vû comme il étoit ſur ſon joli petit cheval, vous ne le gronderiez pas ſi ſouvent.

LETTRE

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

IL y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & personne ne m'en apprend. Monsieur de la Bastide m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoute que si vous n'avez plus tant d'Amans, vous étes contente d'avoir beaucoup d'Amis. La fausseté de la derniere nouvelle, me fait douter de la vérité de la premiere. Vous étes née pour aimer toute votre vie. Les Amans & les Joueurs ont quelque chose de semblable; *Qui a aimé, aimera.* Si l'on m'avoit dit que vous étes dévote, je l'aurois pû croire. C'est passer d'une passion humaine à l'Amour de Dieu, & donner à son ame de l'occupation: mais ne pas aimer, est une espéce de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languissant ne fut jamais un bien;
C'est trouver sans mourir l'état où l'on est rien.

Je vous demande des nouvelles de votre

santé, de vos occupations, de votre humeur, & que ce soit dans une assez longue Lettre, où il y ait peu de morale, & beaucoup d'affection pour votre ancien ami. L'on dit ici que le Comte de Grammont est mort, ce qui me donne un déplaisir fort sensible. Si vous connoissez Barbin, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choses sous mon nom qui ne sont point de moi. J'ai assez de mes sottises, sans me charger de celles des autres. On me donne une Piéce contre le P. Bouhours, où je ne pensai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'estime plus que lui : notre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur, sans excepter Vaugelas. Dieu veuille que la nouvelle de la mort du Comte de Grammont soit fausse (1), & celle de votre santé véritable. La Gazette de Hollande dit que *M. le Comte de Lauzun se marie* : si cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris; outre cela Monsieur de Lauzun est DUC, & le nom de COMTE ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque chose, vous m'obligerez, & de faire bien des complimens à Monsieur de Gourville de ma part, en cas que vous le voyiez toujours. Pour des nouvelles de

(1) Cette nouvelle étoit en effet fausse. Philibert, Comte de Grammont, Chevalier des Ordres du Roi, mourut le 10. de Janvier 1707. âgé de 86 ans.

Paix & de Guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage. Adieu, c'est le plus véritable de vos serviteurs, qui gagneroit beaucoup si vous n'aviez point d'Amans; car il seroit le premier de vos amis, malgré une absence qu'on peut nommer éternelle.

CHANSON

Sur l'Air

AMINTE *tout ce que les Dieux*, &c.

A MADAME MAZARIN. (1)

ON dit que le premier des foux
Est cet Epoux
Qu'on prit pour vous:
Vous en avez la liberté;
Un Mari sage
Est l'esclavage
D'une beauté.

(1) Cette Chanson fut faite dans le temps qu'on sollicitoit de nouveau Madame Mazarin à retourner en France, & qu'on lui promettoit toute sorte de sûreté, si elle vouloit se retirer à Saint-Germain sous la protection de la Reine Marie, Epouse de Jacques II.

Vous feriez en toutes faiſon
Dans la maiſon,
Comme en priſon;
Où feriez, avec gravité,
Votre mérite
D'une viſite
De parenté.

A Saint-Germain vous feriez voir
Matin & ſoir
En ſaint devoir,
De vertu l'exemple parfait;
De la Sophie (1)
Qui toujours prie
Le vrai Portrait.

Vous trembleriez au ſacré nom
De Maintenon,
Pour le Sermon:
Trop heureuſe de la ſervir,
Dame ſuivante,
Ou gouvernante
De ſon Saint-Cyr.

Qu'on auroit vû de propreté,

(1) Sophie Buckley, Dame de la Chambre du Lit de la Reine, qui faiſoit la Prude, & affectoit de paroître Dévote, quoiqu'elle ne fût point ennemie de la galanterie. Elle étoit Catholique Romaine, & ſuivit la Reine Marie en France.

De netteté,
Qu'on eût frotté!
On auroit vû dans ce ſaint lieu,
Mieux qu'à la Trape,
Par *Broſſe* & *Mappe* (1)
Honorer Dieu.

A peine finit le ſommeil,
A peine l'œil
Voit le ſoleil,
Que banniſſant aiſe & repos,
La Gouvernante
Sage & prudente
Tient ce propos:

» Pour nous exemter du deſir
» Du gros plaiſir,
» Point de loiſir:
» Que chacune ait la *Broſſe* en main;
» Frottons, mes filles,
» Frottons, pupilles,
» Juſqu'à demain.

Mais ſi l'Uſquebac, l'Eau-d'anis;
Dans ce logis
Ne ſont fournis:

(2) Madame Mazarin aimoit ſi fort la propreté, qu'elle faiſoit aſſez ſouvent *mapper* & *broſſer* ſon Appartement, à la maniere d'Angleterre, deux ou trois fois le jour.

Quoi que l'emploi ſoit bon & beau,
La conductrice
Remet l'office
Et le troupeau.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE n'ai rien oublié pour chercher Paiſible; & lui faire ſavoir vos volontés. Le hazard a plus fait que mes ſoins & mes diligences: je l'ai rencontré, & lui ai dit ce que vous deſiriez de ce grand & pareſſeux Muſicien. Il m'a dit qu'il ne ſouhaitoit rien davantage que les occaſions de vous pouvoir témoigner ſon obéiſſance; avec des maniéres qui ſentent un *homme bien nourri*, comme on dit en Eſpagne, & des termes qu'il peut avoir appris dans ſa petite Bibliothéque. Le réſultat, c'eſt qu'il va aux Bains dans peu de jours, & qu'à ſon retour il n'oubliera rien pour vous conſoler de la perte de votre Boulé.

Votre abſence fait crier Mylord d'Arran (1), & plaindre Monſieur Villiers. Sir Robert Thorold, plus judicieux, après m'avoir témoigné ſon déplaiſir de n'avoir pas l'honneur de vous avoir, m'a dit qu'il avoit un excellent Jambon, & de très-bon vin; qu'il ſouhaiteroit que vous lui fiſſiez l'honneur de dîner chez lui, avec les gens que vous nommeriez, & telle Cour qu'il vous plairoit. J'ai plus eſtimé cela que les cris & les plaintes, qui ne peuvent pas être plus grandes qu'elles ſont ſur votre abſence; mais cela *verba & voces*, voix & paroles. Sir Robert eſt eſſentiel. *Haſta*.

A LA MESME.

SI vous continuez dans le deſſein d'honorer votre ſerviteur de votre préſence Mecredi, vous donnerez ordre s'il vous plaît, que linge & aſſiettes ſoient fournis dans une maiſon qui manque de tout, hormis d'affection à vous y bien recevoir. Je ne parle point de la longe de veau; ce n'eſt pas ſimplement un épiſode pour embellir la piece, elle eſt de l'eſſence du ſujet dans le repas poë-

(1) Enſuite Duc d'Hamilton.

tique, où vous avez bien voulu vous convier. L'Auteur vous fournira tant de métaphores & d'autres figures qu'il vous plaira.

Qui veut du fruit en apporte;
Mon repas est fait de sorte,
Que pour le vin en boira
Celui qui l'apportera.

Pour ce qui regarde la propreté, vous la trouverez entiére.

Sus petit Sénateur Romain,
Sus France, & fille
De la famille,
La *Brosse* en main.



RE'PONSE AU JUGEMENT DE MONSIEUR L'ABBE' RENAUDOT, SUR LE DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE DE M. BAYLE. (1)

On fait parler Monsieur BAYLE.

APRE'S avoir exercé ma crititique sur toutes sortes de gens, je m'attendois qu'on prendroit autant de liberté à parler de moi, que j'en avois pris à parler

(1) Aussi-tôt que le DICTIONNAIRE de Monsieur BAYLE parut en France, les Libraires de Paris, qui avoient dessein de le réimprimer, s'adresserent à M. le Chancelier Boucherat pour obtenir un Privilége; & celui-ci ordonna à l'Abbé Renau-

des autres. Mais je ſuis agréablement ſurpris que Monſieur l'Abbé Renaudot, qui n'oſeroit louer en France un Proteſtant, prenne le détour ingénieux d'une Cenſure apparente, pour favoriſer tous mes ſentimens. En effet, il me blâme exprès d'une maniére à me faire louer de tout le monde. Ce n'eſt pas tout que d'avoir la volonté de m'obliger ; il faut avoir l'eſprit de Monſienr l'Abbé, pour donner tant de réputation à mon DICTIONNAIRE.

Il dit que je veux établir le *Pyrrhoniſme* : & peut-on traiter plus obligeamment un homme accuſé de détruire tout, que de lui faire établir quelque choſe ? C'eſt ruiner adroitement ſon accuſation lui-même; c'eſt me juſtifier avec beaucoup d'art, du crime qu'il fait ſemblant de m'imputer.

dot de l'examiner, pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé compoſa là-deſſus un petit Ecrit, qui fut bientôt imprimé, & que M. Bayle trouva *ſi rempli de bévûes, de fauſſetés & d'impertinences*, qu'il déclara, que *ſi jamais il le réfutoit, ce ne ſeroit qu'après avoir ſû que l'Auteur le reconnoiſſoit pour ſien, tel qu'on venoit de le publier.* M. de Saint-Evremond, qui a toujours eu une eſtime particuliere pour M. Bayle, & qui liſoit alors (1697.) avec beaucoup de plaiſir ſon DICTIONNAIRE, voulut bien le défendre contre Monſieur Renaudot. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1697.

Vous passez légérement, Monsieur, du Pyrrhonisme aux *Obsenités*, dont je ne crois pas que vous soyez scandalisé. Vous aimez trop les belles-Lettres pour ne lire pas avec plaisir Catulle, Pétrone Martial: cependant leurs Ecrits sont pleins d'ordures & de saletés; au lieu qu'on ne trouve dans les miens que de simples enjoûmens, que de petites libertés fort innocentes.

Je n'ai pas moins de vénération que vous pour le grand zéle des Peres : je m'assûre que vous estimez aussi peu que moi leur Science. *Les Peres sont bonnes gens*, disoit Scaliger, *mais ils ne sont pas Savans.* Saint AUGUSTIN étoit un Novateur sur la Grace, au sentiment du Pere Simon : Vossius ne l'admiroit pas : Hobbes ne l'estimoit point (1); & vous permettrez aux François, qui ont souffert la persécution, de n'approuver pas un Africain, qui la conseille.

Me voici au *changement de Religion*, qu'on me reproche, & que je confesse sans peine (2). J'ai emporté de la *Catholique* ce qu'el-

(1) Le Comte d'Arlington dit un jour à Hobbes, qu'il avoit eu à grand marché les OEUVRES DE SAINT AUGUSTIN: *cela ne se peut*, reprit Hobbes; *pour peu qu'elles vous coûtent, vous les avez achetées plus qu'elles ne valent.*

(2) Voyez la CHIMERE *de la Cabale de Rotterdam démontrée* (pag. 139.) où cela est éclairci;

le a de bon, quand j'en ſuis ſorti : j'ai appris dans la *Réformée* ce qu'elle a de meilleur, quand j'y ſuis rentré ; & par-là je me trouve en état préſentement, de pouvoir juger de l'une & de l'autre. En effet, quelque eſtime que j'aye eu pour Monſieur Jurieu, je ſuis d'ordinaire du ſentiment de Monſieur de Meaux contre le ſien ; & quoique j'eſtime beaucoup Monſieur Arnauld, je me trouve ſouvent contre lui pour Monſieur Claude.

Je ne veux pas finir, Monſieur, ſans vous rendre graces de vos faveurs. Je vous en demande la continuation dans celle de vos JUGEMENS ſur mes Ouvrages.

BILLET
DE M. SILVESTRE.

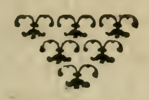
CE que Monſieur de Bauval vous écrit ſur mon ſujet, eſt la choſe du monde la plus obligeante ; & je vous prie, Monſieur, de lui témoigner qu'on ne peut pas être plus ſenſible que je le ſuis à l'obligation. Je n'ai point lû encore la CRITIQUE de ce qu'on

& rectifiez par-là les erreurs du MENAGIANA, *Tom. I.* pag. 293. 294. de l'édition de Paris 1715.

appelle mes *Ouvrages* (1) Il y a beaucoup de ces petits Ecrits qui ſont de moi, beaucoup plus qui n'en ſont pas ; & dans ceux qui en ſont véritablement, on ne ſauroit croire combien il y a de choſes ajoûtées ou retranchées. Je n'appréhende point la critique: où elle eſt juſte, je me corrigerai ; où elle ne l'eſt pas, je me contenterai que le Cenſeur n'ait pas raiſon. Ce que je crains, c'eſt l'APOLOGIE, dont vous me parlez. Comme Monſieur du Bauval a des amis & des intelligences par tout, & que ſon mérite lui a donné un grand crédit chez tous les gens de Lettres, il m'obligera infiniment d'empêcher l'impreſſion de cette Apologie zélée.

Les louanges des ennemis ſont à craindre ; celles des amis davantage : je n'ai pas ſujet d'appréhender les vôtres. Monſieur de Bauval m'en donne que je n'ai pas méritées : mais ſi bien, ſi agréablement, qu'un homme moins Philoſophe que moi auroit de la peine à s'en défendre.

(1) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1698.



JUGEMENT
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
Sur la CRITIQUE *de ses Ouvrages; & sur leur* APOLOGIE.

A M. SILVESTRE.

JE vous renvoye la CRITIQUE de mes Ouvrages; je l'ai lûe avec attention, & après l'avoir lûe, je ne sai si je dois me plaindre ou me louer de son Auteur. Vouloir détromper les hommes abusés, dit-il, cinquante ans durant de mes Ecrits, c'est avoir un zéle pour le Public, qui n'est pas fort obligeant pour moi : mais c'est me faire une espéce d'Enchanteur; & peut-être qu'il y a plus de mérite à savoir tromper le monde tant d'années, qu'à le détromper. Le fort de la Critique consiste principalement à remarquer mes expressions embarrassées : je pourrois prendre la censure pour un bon conseil; car j'ai intérêt qu'on entende mes pensées. Je lui dois conseil pour conseil : qu'il mette moins

de netteté dans les ſiennes ; on a trop de facilité à les connoître. Les choſes communes font regretter le temps qu'on met à les lire : celles qui ſont finement penſées, donnent à un Lecteur délicat le plaiſir de ſon intelligence & de ſon goût

J'avoue que je me contredis quelquefois. Je loue la conſtance à une Demoiſelle dont je crois être aimé ; je conſeille l'infidelité à celle qui aime un autre Amant : je ne ſuis pas de même humeur, de même ſentiment à trente ans qu'à ſoixante, à ſoixante qu'à quatre-vingt ; autre contradiction.

Après tout, je trouve beaucoup de choſes dans cette Critique fort bien cenſurées ; beaucoup de diverſions à propos de ce qu'il dit, ſur ce qu'il fait dire à Monſieur de Meaux, à Monſieur de Nîmes, à Monſieur Deſpréaux, au Pere Bouhours, à d'autres Modernes. Je ne puis nier qu'il n'écrive bien : mais ſon zéle pour la Religion, & pour les bonnes mœurs paſſe tout ; je gagnerois moins à changer mon Stile contre le ſien, que ma conſcience contre la ſienne.

J'eſtime fort ſon exactitude dans la Critique. Il s'attache à cenſurer des Traités même, qui ne ſont pas de moi ; des fautes dans ceux qui en ſont, que je n'ai pas faites. Il eſt vrai qu'il me donne trop de louanges quelquefois : tout bien compenſé, la faveur paſſe

la févérité du jugement ; & je puis dire avec fincerité que j'ai plus de reconnoiffance de la grace, que de reffentiment de la rigueur. Il peut avoir déja la fatisfaction de voir le profit que je tire de fes leçons fur le Chriftianifme. Les Auteurs ne fe pardonnent rien; pas les Philofophes, pas les Saints: tout ignorant, tout profane que je fuis, je ne pardonne pas feulement à Monfieur Dumont ; je lui fai bon gré de fa Critique. Je ne me tiendrois pas fi obligé à celui qui feroit mon APOLOGIE : je hais l'indifcrétion du zéle; plus prêt à défavouer le bien que le mal qu'on diroit de moi.

APOSTILLE.

Il vient de me tomber entre les mains l'APOLOGIE de ce qu'on appelle mes *Ouvrage.* Je l'ai parcourue, & j'ai trouvé le DISCOURS SUR LES CRITIQUES fort bon. L'Auteur écrit bien, mais je ne me reconnois pas dans le Portrait qu'il fait de moi. A m'honorer moins, il m'auroit moins défiguré: je ne laiffe pas de lui être fort obligé de fon zéle, & de fes foins. Je pourrois m'exempter de la reconnoiffance, en difant qu'il a écrit pour une autre perfonne que pour moi.

BILLET

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

SI je ſuis utile à votre ſervice ; ſi ma vieilleſſe a quelque agrément pour une Ducheſſe Philoſophe, qui préfere les Priams & les Neſtors à des Adonis impertinens ; je prendrai un caroſſe pour vous aller trouver. Si mon inutilité pour l'intérêt, & mon deſagrément pour le commerce me diſpenſe de mon devoir ordinaire, je demeurerai auprès de mon feu juſqu'à deux heures que j'aurai l'honneur de vous voir.

A LA MESME.

LE plaiſir de vous voir eſt le plus grand que l'on puiſſe deſirer ; celui de vous attendre n'eſt pas médiocre, & j'ai goûté ce dernier huit heures durant à Saint James. Je

pars pour faire les commiſſions que vous me faites l'honneur de me donner. Je ne manquerai pas de me trouver à l'heure qui m'eſt ordonnée : j'ai trop d'intérêt à n'y manquer pas.

A LA MESME.

COMME tout le monde vous donne des fruits, je n'ai pas voulu être le ſeul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de Jardin, d'auſſi bon cœur qu'il vous les donne. Je ne devois pas me ſervir du mot de Cœur : ce mot-là ne doit non plus ſortir de la bouche d'un homme de mon âge, que celui de Santé. Mais ſans Cœur, ſans Santé, je ſuis *Haſta la Muerte.*



Sur ce que Madame la Comtesse de SANDWICH avoit envoyé à Madame MAZARIN du Mouton & des Lapins de Bath.

VOULEZ-VOUS au Mérite élever des autels,
Et rendre justement des honneurs immortels
A quelque personne divine;
Prenez Sandwich ou Mazarine.
Ne les divisons point, faisons avec ardeur,
Faisons pour toutes deux le même Sacrifice;
Le Docteur Morelli (1) reprendra son office
De Sacrificateur.
Le Mouton sera la Victime;
Le fumet sûr & légitime
Des Lapins exquis que je sens,
Pourra bien nous servir d'Encens.

(1) M. Morelli, ou plutôt Moralez, Médecin fort habile, étoit né au Grand Caire. Son pere, qui étoit Juif, le mena à Amsterdam, où il commença ses études. Il alla ensuite en France & en Italie. Il étoit savant & possédoit bien les Poëtes anciens & modernes. Sa conversation vive & enjouée le faisoit rechercher des personnes du premier rang. Il professoit extérieurement la Religion Romaine; mais dans le fond c'étoit un des plus déterminés esprits forts de son temps. Il conserva sa vivacité & son enjouement jusqu'à la fin. Il mourut à Kensington, au mois de Mars de l'année 1715.

Seroit-ce la voix du grand Prêtre ?
Oui ; notre vénérable Maître,
Morelli commence à chanter ;
Silence, il le faut écouter.

MORELLI *chante.*

J'ai vû les Climats de l'Aurore,
J'ai vû les Rivages du More,
J'ai parcouru tout l'Univers
Faiſant perſonnages divers :

Dans les Indes, GYMNOSOPHISTE ;
A Conſtantinople, MOUFTI ;
Dans Jeruſalem, RABINISTE,
A la Cabale aſſujetti :

Je ſerois ici SPINOSISTE ;
Mais comment prendre ce parti,
Quand je voi deux objets d'une beauté divine
Marquer ſi clairement leur celeſte origine ?

S'il eſt encor des Spinoſas,
Ne ſongeons point à leur répondre :
Beau couple, vos rares appas
Nous ſuffiront pour les confondre.

De ces eſprits audacieux
L'incrédulité trop hardie
Ne tiendra point contre vos yeux ;

Devant vous il n'eſt pas d'impie ·
On reconnoît dans tous vos traits
Ceux du Maître qui les a faits....

Mais j'obliois le Sacrifice
Et du Mouton, & des Lapins ;
Il faut reprendre mon office :
Qu'on cherche par tout de bons Vins.

L'Inde n'a plus cette allegreſſe
Qu'autrefois lui donna Bacchus ;
J'en abandonne la ſageſſe
Puiſquelle a quittté le bon jus.

Je renonce au Mahometiſme,
Y voyant le Vin défendu ;
Et penſe que le Judaïſme
Etoit beaucoup mieux entendu.

Le Vin inſpire le courage,
Comme il anime le deſir
Il eſt d'un merveilleux uſage
Pour la gloire, & pour le plaiſir.

Beau couple, recevez nos Cœurs en Sacrifice ;
Et mangez avec nous d'un appétit propice
De ces Lapins, de ce Mouton,
Avec deux tranches de Jambon.

Nous en avons de Weſtphalie,
De Bayonne, de Portugal;
Nous avons des Vins d'Italie,
Et d'un Champagne ſans égal.

LE CHOEUR.

Sandwich & Mazarin, que le Ciel vous uniſſe!
Et que cette union de cent cent ans ne finiſſe.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

IL eſt arrivé un Exprès, qui dit que le Marêchal de Bouflers & Mylord Portland ſe ſont parlés entre les deux Camps par une eſpéce d'entrevûe. Raiſonnemens dans le Parc infinis. Pour moi, qui me ſuis dévoué aux Evénemens, je laiſſe au LARDON les diſcours généraux, les conjectures aux pénétrans, le droit des viſions aux ſpéculatifs.

AU ROI,

SUR LA PAIX DE RYSWICK.

STANCES IRREGULIERES.

TANDIS que nous parlons à Londre de la Paix,
Qu'on dit par tout qu'elle eſt ſignée,
On ne fait que parler à Paris des hauts faits,
De celui qui nous l'a donnée.

Ce n'eſt point aux Ambaſſadeurs
Que nous devons ce grand ouvrage,
Il a fallu d'autres acteurs ;
La fermeté du Roi, ſa vertu, ſon courage ;
Sont les véritables auteurs
De cet important avantage.

Vous le dire, c'eſt vous fâcher ;
Ce que vous avez fait aux yeux de tout le monde,
Par une modeſtie à nulle autre ſeconde,
Vous ne ſongez qu'à le cacher.

Mais tous les Peuples de la terre,
Mais ceux qui vous ont fait la guerre,
Veulent ſans ceſſe en diſcourir :
En vain vous impoſez ſilence ;
Excuſez une violence,
Que vous méritiez de ſouffrir.

Si vous louer, c'eſt vous déplaire,
Ce chagrin aiſément pouvoit être évité ;
Pour nous obliger à nous taire,
Vous n'aviez qu'à languir dans l'inutilité.

Non, ce moyen de ne rien faire,
Qu'en tout autre on auroit pû voir,
Nous a paru la ſeule affaire
Qui fût hors de votre pouvoir.

O Paix ſi long-temps attendue!
Le Ciel vous accorde à nos vœux,
Et vous êtes enfin venue,
Pour rendre les peuples heureux!

Par vous, tout fleurit, tout abonde;
Par vous, reviennent dans le monde
Les plaiſirs qu'on avoit perdus ;
Et le Roi (bien, que je préfere
A tous ceux que vous pouvez faire ;)
Et le Roi ne s'expoſe plus.

Des périls il paſſe aux Affaires
A notre repos néceſſaires ;
Chaque jour ce ſont nouveaux ſoins,
Qui ſur le brillant de ſa gloire,
Laiſſent emporter la victoire,
A l'intérêt de nos beſoins.

Que puiſſe Bellonne enchaînée,
Murmurer inutilement,
Et de la paix qu'elle a donnée,
Etre eſclave éternellement !

C'eſt aſſez fait par le courage ;
Aſſez d'ennemis abattus ;
GRAND ROI, vous avez cent vertus ;
Dont nous vous demandons l'uſage.

Il n'eſt pas toûjours à propos,
De paſſer un fleuve à la nage ;
En Guerre, j'aime le Héros,
Dans la paix, je ſuis pour le Sage.

Etre des ennemis recherché dans la Paix,
Après s'en être vû redouté dans la Guerre ;
C'eſt le plus grand des biens qu'un Prince ſur la terre,
Puiſſe goûter jamais.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS A MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

J'APPRENS avec plaisir que mon ame vous est plus chere que mon corps, & que votre bon sens vous conduit toujours au meilleur. Le corps, à la vérité, n'est plus digne d'attention, & l'âme a encore quelque lueur qui la soutient, & qui la rend sensible au souvenir d'un ami, dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de vieux Contes où Monsieur d'Elbene, Monsieur de Charleval, & le Chevalier de Riviére réjouissent les modernes. Vous avez part aux beaux endroits : mais comme vous êtes moderne aussi, j'observe de ne vous pas louer devant les Académiciens qui se sont déclarés pour les Anciens. Il m'est revenu un PROLOGUE en Musique (1), que je vous

(1) Ci-dessus, page 135.

drois bien voir ſur le Théatre de Paris. La beauté qui en fait le ſujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Helenes n'ont pas le droit de trouver un Homere, & d'être toûjours les Déeſſes de la beauté. Me voici bien haut: comment en deſcendre ? mon très-cher ami, ne falloit-il pas mettre le cœur à ſon langage? Je vous aſſûre que je vous aime toujours plus tendrement que ne le permet la Philoſophie. Madame la Ducheſſe de Bouillon eſt comme à dix-huit ans : la ſource des charmes eſt dans le ſang Mazarin. A cette heure que nos Rois ſont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici ? Ce ſeroit pour moi le plus grand ſuccès de la Paix.

LES POULES DE LESBOS,

FABLE ALLEGORIQUE.

DEUX Poules vivoient en paix,
L'une amante, l'autre aimée ;
Ce qu'on n'eût deviné jamais,
Autre Poule ſurvient : la guerre eſt allumée.
J'avois bien lû touchant deux Coqs
Telle choſe dans la Fontaine (1) ;

(1) Voyez la FABLE de la Fontaine, *Deux Coqs vivoient en paix*, &c.

Mais de ces Poules de Lesbos
Ici la recherche étoit vaine,
Quel moyen de les accorder ?
Dit la Poule, des deux également cherie ;
La nouvelle me plaît, & l'autre eſt mon amie
Q'avec raiſon je dois garder :
Quitter pour un temps ma patrie
Eſt l'unique moyen de les raccommoder ;
Je vais partir, & vous ordonne
(Sur peine de déſobéir
En rebelles à ma perſonne,)
De vous voir & vous réunir :
Poules, obéiſſez à l'ordre que je donne ;

LETTRE A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

JE prends un plaiſir ſenſible à voir de jeunes perſonnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher ſincerement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapport entre votre goût, entre votre humeur, entre vos ſenti-

mens & les miens, je croi que vous ne ferez pas fâchée de voir un jeune Cavalier, qui sait plaire à toutes nos Dames. C'est Monsieur le Duc de Saint-Albans, que j'ai prié, autant pour son intérêt que pour le vôtre, de vous visiter. S'il y a quelqu'un de vos amis avec Monsieur de Tallard du mérite de notre temps, à qui je puisse rendre quelque service; ordonnez. Faites-moi savoir comment se porte notre ancien ami Monsieur de Gourville. Je ne doute point qu'il ne soit bien dans ses affaires: s'il est mal dans sa santé, je le plains.

Le Docteur Morelli, mon ami particulier, accompagne Madame la Comtesse de Sandwich, qui va en France pour sa santé. Feu Monsieur le Comte de Rochester, Pere de Madame Sandwich, avoit plus d'esprit qu'homme d'Angleterre. Madame Sandwich en a plus que n'avoit Monsieur son Pere: aussi généreuse que spirituelle; aussi aimable que spirituelle & genéreuse. Voilà une partie de ses qualités. Je m'étendrai plus sur le Médecin que sur la malade.

Sept Villes, comme vous savez, se disputerent la naissance d'HOMERE: sept grandes Nations se disputent celle du MORELLI; l'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, la Turquie, l'Italie, l'Espagne. Les Pays froids, les Pays temperés même; la France, l'An-

gleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il sait toutes les Langues, il en parle la plûpart. Son Stile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il est né chez les Orientaux, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la Musique passionnément, il est fou de la Poësie : curieux en Peinture, pour le moins ; connoisseur, je ne le sai pas : sur l'Architecture, il a des amis qui la savent: celébre sérieusement dans sa profession : capable d'éxercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoissance de tous vos Illustres: s'il a bien la vôtre, je le tiens assez heureux ; vous ne lui sauriez faire connoître personne qui ait un mérite si singulier que vous. Il me semble qu'Epicure faisoit une partie de son souverain-bien, du souvenir des choses passées. Il n'y a plus de souverain-bien pour un homme de cent ans comme moi : mais il est encore des consolations. Celle de me souvenir de vous, & de tout ce que je vous ai oüi dire, est une des plus grandes.

Je vous écris bien des choses dont vous ne vous souciez guére ; je ne songe pas qu'elles vous ennuyeront. Il me suffit qu'elles me plaisent : il ne faut pas à mon âge croire qu'on puisse plaire aux autres. Mon mérite est de me contenter ; trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant. Songez à me ménager du Vin avec Monsieur de Gour-

ville. Je suis logé avec Monsieur de l'Hermitage, un de ses parens; fort honnête homme, refugié en Angleterre pour sa Religion. Je suis fâché que la conscience des Catholiques François ne l'ait pû souffrir à Paris, ou que la délicatesse de la sienne l'en ait fait sortir. Il mérite l'approbation de son Cousin assûrément.

REPONSE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

A Quoi songez-vous de croire que la vûe d'un jenne homme soit un plaisir pour moi? Vos sens vous trompent sur ceux des autres: j'ai tout oublié hors mes amis. Si le nom de *Docteur* ne m'avoit rassurée, je vous aurois fait réponse par l'Abbé de Hautefeuille, & vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, & on y reçut votre Lettre

qui m'a autant réjouie qu'aucune que j'aye jamais reçue de vous. Quelle envie d'avoir de bon Vin! & que je suis malheureuse de ne pouvoir vous répondre du succès! Monsieur de l'Hermitage vous diroit aussi bien que moi, que Monsieur de Gourville ne sort plus de sa chambre : assez indifferent pour toutes sortes de goûts ; bon ami toûjours; mais que ses amis ne songent pas d'employer, de peur de lui donner des soins. Après cela, si par quelque insinuation, que je ne prévois pas encore, je puis employer mon savoir faire pour le Vin, ne doutez pas que je ne le fasse. Monsieur de Tallard a été de mes amis autrefois : mais les grandes affaires détournent les grands hommes des inutilités. On m'a dit que Monsieur l'Abbé du Bois iroit avec lui : c'est un petit-homme délié, qui vous plaira, je croi (1). Il y a vingt de vos Lettres entre mes mains : on les lit ici avec admiration. Vous voyez que le bon goût n'est pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer; & que vous êtes sage, si vous ne vous souciez plus que de vous : non pas que le principe ne soit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire

(1) M. l'Abbé du Bois vint en Angleterre en qualité de Secretaire de M. de Tallard, Ambassadeur extraordinaire de France. Il est mort Cardinal & premier Ministre, le 10 d'Août 1723.

aux autres. J'ai écrit à à Monsieur Morelli : si je trouve en lui toutes les Sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN

MYLORD Godolphin a fait passer un Melon par mes mains, pour être mis dans les vôtres. J'y ajoûte un peu de Pois sans parchemin, comme on les appelle en mon pays. On m'a dit que vous étiez hier à Londre : je devois bien en être averti. Vos régles sont générales : si quelqu'un en devoit être exemt, ce seroit le *Chevalier de la triste figure.*

Votre absence a fait ses loix
Egales & nécessaires :
Rien ne l'en a sû parer,
Apprenez, amis vulgaires,
A souffrir sans murmurer (1):

Hasta la Muerte.

(1) Imitation de Malherbe. Voyez Tome IV, page 259.

A LA MESME.

VOus aurez la bonté, s'il vous plaît, de vous trouver à deux heures au Parloir, où vous n'avez pas dédaigné de vous trouver du temps du Marquis de Créqui. Vous y verrez un petit eſpace couvert d'herbes de ſenteur. Il me ſemble que Mylord Ranelagh y devoit être. J'avois la réputation de me connoître bien en Vin & en Viande : je confeſſe mon ignorance pour le fruit, & je ſuis trop vieux pour apprendre des Sciences nouvelles; trop heureux ſi je n'ai pas oublié celles que j'avois appriſes. Honorer votre grace eſt ce que ſait & ſaura toujours *haſta la Muerte el Cavallero*, &c.



LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

J'AI envoyé une réponse à votre derniére Lettre, Monsieur, au correspondant de Monsieur l'Abbé du Bois; & je crains, comme il étoit à Versailles, qu'elle ne lui ait pas été rendue. Je serois fort en peine de votre santé, sans la visite du bon petit Bibliothequaire de Madame de Bouillon (1), qui me combla de joie, en me montrant une Lettre d'une personne, qui songe à moi à cause de vous. Quelque sujet que j'aye eu dans ma maladie de me louer du monde & de mes amis, je n'ai rien ressenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites sur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puisque c'est vous qui

(1) Monsieur l'Abbé de Hautefeuille.

me l'avez attirée. Je vous prie que je sache par vous-même si vous avez rattrappé ce bonheur dont on jouit si peu en de certains temps. La source ne sauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable personne qui soutient votre vie. Que j'envie ceux qui passent en Angleterre ! & que j'aurois de plaisir de dîner encore une fois avec vous. N'est-ce pas une grossiereté que le souhait d'un dîné ? L'esprit a de grands avantages sur le corps : cependant ce corps fournit souvent de petits goûts qui se réïterent, & qui soulagent l'ame de ses tristes réfléxions. Vous vous êtes souvent moqué de celles que je faisois : je les ai toutes bannies. Il n'est plus temps quand on est arrivé au dernier période de la vie : il faut se contenter du jour où l'on vit. Les espérances prochaines, quoique vous en disiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles sont plus sûres. Voici une belle morale : portez-vous bien ; voilà à quoi tout doit aboutir.



SUR LE QUIÉTISME.

On voit aujourd'hui deux Syſtêmes de Religion dans le monde, que Marthe & Madeleine ſemblent autoriſer.

Marthe convient proprement
Aux gens de grand mouvement ;
A ces ames empreſſées
Saintement intéreſſées,
Qui font leur fortune aux Cieux ;
Comme on la fait en ces lieux.

Ceux qui n'aiment pas la peine ;
Prennent de la Madeleine
Le mérite d'aimer bien :
Aimer, eſt leur récompenſe ;
Aimer, eſt leur jouiſſance ;
Pour eux le reſte n'eſt rien.

Telle de qui la tendreſſe
Fut une humaine foibleſſe,
En fait une paſſion
Qui de jour en jour s'épure ;
Change à la fin de nature,
Et devient Religion.

La GRACE du *Janséniste*,
Les OEUVRES du *Moliniste* ;
Qu'on vit régner tour à tour ;
Des hommes ſauvoient les ames :
Mais pour le ſalut des femmes ,
Il a fallu de l'Amour.

Ceux qui de Marthe agiſſante ;
Suivent l'humeur intrigante ,
Serviront Dieu dans les Cours :
Je le fais aimer aux Dames ;
Changer l'objet de leurs flammes ,
C'eſt les faire aimer toûjours.

SUR LE MESME SUJET.

STANCES IRREGULIERES.

L'AMOUR Divin , à ſa naiſſance ;
Ne ſe produit qu'avec timidité ;
Mais à meſure qu'il avance
Il ſe défait de ſon humilité ;
Et bien-tôt avec confiance
Il croit s'unir à la Divinité.
Dans une ſi haute alliance ;

L'ame au dessus de notre humanité,
Se fait comme une jouissance,
Un avant-goût de la félicité.

Mais craignez un peu que la rate;
Dans vos divines unions,
De quelque vapeur délicate
Ne forme des illusions.

Craignez dans un transport extrême
Où la raison n'a pas de lieu:
Craignez d'être plus à vous-même;
Plus vous penserez être à Dieu.

De sa propre ardeur enflammée,
Dans sa passion renfermée,
Une ame aimera nuit & jour
Sans objet, sans amant, seule avec son Amour.



DIALOGUE SUR LE QUIÉTISME.

LE DOCTEUR, LA MERE, LA FILLE. (1)

LE DOCTEUR,

TANT qu'on vous voit jeunes & belles ;
Vous ne volez qu'en ces bas lieux ;
Quand le temps vous appelle aux choses éternelles,
Vous empruntez les aîles
D'un amour tout nouveau, dont le vol glorieux
Vous porte dans les Cieux.
Là, de l'amour humain on fait un sacrifice ;
Et s'il n'a tenu vos appas
Assez long-temps à son service,
L'amour divin ne viendra pas.
On a beau voir femmes & filles,
Quitter biens, maisons, & familles :
A moins que d'avoir eu les principes d'aimer ;
C'est inutilement que l'on passe la mer.

(1) Monsieur le Févre ; Madame & Mademoiselle Justel.

LA

LA FILLE.

Mais ne pourrions-nous point apprendre en Angleterre,
Les moyens précieux dont on vient de parler?

LE DOCTEUR.

Il faut les avoir ſû dans votre propre terre:
Autrement vers le Ciel vous ne ſauriez voler.

LA MERE.

Que faiſiez-vous, Judith, quand vous étiez en France?

LA FILLE.

J'accommodois mon cœur avec ma conſcience.

LA MERE.

Si je m'en ſouviens bien vous n'aviez que douze ans.

LA FILLE.

Je n'avois que douze ans; *mais aux ames bien nées*
L'Amour n'attend jamais le nombre des années.
Un mérite élevé ne dépend point du temps:
Si jeune que j'étois, je ſentois en mon ame
Ce principe d'aimer, qui produit une flamme.

LA MERE.

Vous ſentez aujourd'hui plus qu'un *Je ne ſai quoi*

LA FILLE.

Sans doute; mais reglé, mais ſoûmis à la foi.
Parlez ſincérement à votre tour, ma mere;
N'avez-vous jamais eu ce qu'on nomme *une affaire?*

LA MERE.

J'aimai fort mon mari.

LA FILLE.

Vous aimiez un Epoux!
Ne dites point cela devant d'autres que nous.
Je le repeterai ſans craindre qu'on me gronde,
Ce n'eſt point un diſcours à tenir dans le monde;
Vous aimiez un mari! voyez le beau degré
Pour monter à l'amour de Monſieur de Cambrai;
C'eſt-là, c'eſt juſtement l'amour intéreſſée.

LA MERE.

Judith, connoiſſez mieux le fonds de ma penſée,
De Meaux l'intéreſſé chez moi n'a point de lieu,
Et je ſuis plus que vous en état d'aimer Dieu.
On peut, on peut aimer ce que l'on trouve aima-
ble
Je ne vous défens point votre je ne ſai quoi;
Mais au plus curieux ſoyez impénétrable,
Cachez-vous auſſi bien que moi.

LA FILLE.

On ſe cache avec trop de peine:
Pour moi, j'aime tout franchement:
Et je fais quelquefois la vaine
D'aimer .... J'entens honnêtement.
Je ſai qu'une galante antique,
Faiſant la bonne Catholique,
Dira; » mes Dames de Sion,
» Dans le zéle qui vous dévore

» Vous vous feriez brûler pour la Religion,
» Mais vous faites l'amour encore ....

LA MERE.

Judith, un amant près de vous,
Pourroit trouver un sort plus doux,
Que ne fut celui d'Holopherne.

LA FILLE.

Il est vrai que je me gouverne,
Par un esprit moins inhumain:
La Judith du temps où nous sommes,
De ses yeux, non pas de sa main,
Voudroit faire mourir les hommes.
Pourquoi reprochez-vous d'aimer?
Ce n'est point ce qui nous divise;
Autrefois on vous sut charmer,
Sans troubler la paix de l'Eglise.
Pourquoi vous animer contre une passion,
Où nous pouvons trouver nôtre réunion?
Quand Monsieur de Condom dans sa FOI CATHOLIQUE (1).
Voulut se rapprocher de nous,
Il étoit jeune, tendre, doux,
Et maintenant Prélat antique,
Sous le nom de Monsieur de Meaux,
Il nous fait mille & mille maux:
Il nous déteste, il nous abhorre;

(1) EXPOSITION *de la Doctrine de l'Eglise Catholique sur les matieres de Controverse.*

Hélas ! que n'eſt-il jeune encore !
Mais tel qu'il eſt, ſa gravité
Se ſoumettroit à la beauté.
Nous avons gâté nos affaires
En faiſant raiſonner nos meres ;
Avec leurs appas ſurannés,
Avec des Docteurs rafinés :
Il falloit prendre en nos familles
De belles & de jeunes filles,
De qui les charmes tout-puiſſans
Euſſent quitté l'eſprit, pour attaquer les ſens.
Pour moi, j'aurois ſû les conduire
A m'aimer, au lieu de m'inſtruire,
A nous accorder don pour don ;
J'en avois un pour Charenton,
Et ſi je l'avois fait, je penſe
Que nous ſerions encore en France.
Ah ! que n'employoit-on l'Amour,
Au lieu de nos Controverſiſtes ;
Il eût mis d'accord en un jour,
Cent Huguenots & cent Papiſtes.
Mais s'agit-il de notre Foi ;
C'eſt une diſpute éternelle,
Diviſion perpetuelle,
Entre, *vous croyez*, & *je croi*,
Vouloir jurer ſur la parole,
D'Arnauld, Jurieu, Claude, Nicole ;
C'eſt s'obliger par un ſerment,

A se haïr mortellement.
La chaleur de leur CONFERENCE (1);
L'aigreur qu'on trouve en leurs Ecrits;
Communique à nos esprits,
Secretement leur violence.

LA MERE.

Eh! qui vous en a tant appris?
D'où vous vient tant d'intelligence?

LA FILLE.

Ce n'est pas avec des Maris,
Qu'on peut apprendre ma science.

LA MERE.

Vous n'avez encor que vingt ans,
Que de savoir! d'expérience!
Vous ne pouviez pas mieux employer votre temps.

LE DOCTEUR.

Judith, parlez en conscience,
Etes-vous en état de voler vers les Cieux?

LA FILLE.

Je fais pour cela de mon mieux:
Je me prépare au sacrifice
De l'Amour humain immolé;
Mais je suis attachée encore à son service;
N'ayant pas terre à terre assez long-temps volé.

(1) Voyez la CONFE'RENCE *avec Monsieur Claude Ministre de Charenton sur la matiere de l'Eglise,* par Monsieur Bossuet, Evêque de Meaux, & la RE'PONSE de Monsieur Claude.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

MYLORD Devonshire a dit à Brunet, qu'il voudroit bien avoir l'honneur de prendre congé de vous, avant que d'aller à sa maison de Campagne ; qu'il savoit bien qu'on vous avoit voulu donner de méchantes impressions de lui, qu'il n'a point méritées. Ma maxime est de n'être pas content de beaucoup de choses ; & de n'en témoigner rien. C'est se livrer à son ennemi, que de le menacer ; ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejette les tiédes ; mais le monde les doit souffrir. Mylord Devonshire ne se seroit pas laissé manger le ventre par un Renard, comme le jeune Lacédémonien, sans parler. Il n'y a pas de constance; mais il n'y auroit pas eu grand crime à parler : on lui auroit pardonné, & je croi que vous pardonnerez à Mylord Devonshire.

Votre résolution est bonne, de vouloir vivre sans dettes & commodément. L'argent & le mérite ne sont pas choses incompatibles. Quand ils seroient mal ensemble, c'est une chose digne de vous que de les concilier. Vous avez le dernier dans sa perfection : je souhaite que la fortune vous donne l'autre. Personne n'en feroit un si bon usage.

Je vous envoye un Livre nouveau des AMOURS DE HENRI LE GRAND, très-bien écrit & très-agréable. Si l'Auteur n'y avoit pas mis toute entiére la CONFESSION DE MONSIEUR DE SANCY, sous le Titre de *Manifeste du Roi sur son Divorse*, je l'estimerois beaucoup.

A LA MESME.

MYLORD Godolphin ayant une affaire dont il ne peut se dispenser, & ne pouvant se trouver à la Pêche, la partie a été remise. Mylord Ranelagh s'est chargé de vous le faire savoir ; & en tout cas, pour plus grande sûreté, je vous l'écris moi-même. Le premier de ces Mylords m'a envoyé six Lapins pour vous faire tenir : on diroit que je parle d'une Lettre. Comme le paquet est

gros, j'ai retenu un Lapin pour me payer du port, ou si vous l'aimez mieux, pour le droit d'avis. Je voudrois que tous les donneurs d'avis fussent aussi modestes sur leurs droits, que je le suis sur les miens : un pour six n'est pas trop. Mylord d'Arran, ou n'a pû, ou n'a pas voulu m'expliquer l'Anglois qui est dans votre Lettre; il se dit malheureux en amour, peu avancé en mariage, reculé en Politique; & que le Roi Jacques n'est pas plus malheureux d'avoir perdu ses trois Royaumes, que lui de n'avoir plus aucun accès dans votre maison. Comme je ne suis pas heureux en chûte à la fin de mes Lettres, je dirai brusquement *Hasta*.

A LA MESME

C'EST trop que d'être deux jours sans savoir de vos nouvelles. J'en ai demandé deux fois le jour à Saint-James sans en apprendre : vous aurez la bonté d'en faire dire au petit Sénateur. Si vous vous portez bien, je ne saurois me porter mal. Votre santé a fait jusqu'ici la mienne : je souhaite que cette influence-là dure long-temps. Si vos Champs plus fertiles & moins brûlés du Soleil que

celui de Montiel vous donnent de petites Féves, vous contenteriez un appétit qui se peut nommer une fantaisie, tant il est déréglé. Le Champ de Montiel vous est assez connu, sans que j'aie besoin de vous l'expliquer. J'y laisse Don Quichotte, & ne prens de lui que *Hasta la Muerte*, fin ordinaire de mes Lettres.

A

MYLORD MONTAIGU.

On admire avec raison
Votre superbe Maison,
A tous Etrangers ouverte;
On admire d'un miroir
Le plus grand qu'on puisse voir
La nouvelle découverte;
Aux meubles, aux jardins, on trouve mille appas;
Mais je n'en vois pas un, lorsque je ne vois pas
La Bourse verte (1).
Que Baptiste avec ses Fleurs
Retourne bien-tôt en France;
Que les divers Professeurs

(1) Mylord Montaigu payoit une rente viagere de cent livres sterling à M. de Saint-Evremond, pour une somme de cinq cens livres sterling, qu'il lui avoit donnée à l'âge de soixante & quelques années.

De bel Art, belle Science ;
Que tous nouveaux destructeurs
De l'ancienne opulence,
Portent leur dégât ailleurs :
N'ayons pour toute alliance
Que celle des Inspecteurs ;
Ils ne font point de dépense
Si ce n'est en projets de Maisons & Jardins,
Qu'à chaque bel aspect ils font sur les chemins.
Tantôt Mansards ils bâtissent,
Et puis après démolissent :
Tantôt Nôtres & Dégots
Ils coupent bois à propos,
Pour faire une belle vûe
Et donner au Jardin une juste étenduë.
J'aime des Inspecteurs tous leurs grands bâtimens,
J'aime leurs escaliers, salons, appartemens ;
Ils les font en carrosse ; & ce qui m'en fait plaire,
On revient au logis sans qu'il en coûte guére.
Il n'est pas ainsi du Ruisseau
Honoré du nom de Riviere,
Dont ils ont fait des piéces d'eau
D'une beauté fort singuliere.
Quarrés, octogones, canaux,
Ouvrages trop chers & trop beaux.
Ennemis de la Bourse verte,
Sans vous, je la verrois ouverte,
Je la verrois comme autrefois

Grosse & pleine s'ouvrir de six mois en six mois.
Comment seroit la Bourse pleine,
Après les jets d'eau de Boughton (1)!
On parle de meubler Ditton (2),
De velours, de damas de Gêne;
Au Cockpit (3) autres Bâtimens,
Et logemens sur logemens,
A la Campagne comme à Londre;
C'est assez dequoi me confondre:
Mais si Mylord par ce métier
N'est pas confondu le premier,
Je pense que la Bourse verte
Pourra se voir encore ouverte.
Mais Mylord entre; je l'entens.

MYLORD MONTAIGU.

L'avoir payé vingt & deux ans!
Que la réfléxion est triste!
Combien de Tableaux de Baptiste;
Que de Miroirs j'eusse acheté
De la maudite *Annuité*!
Auroit-on crû que la nature
Eût suspendu pour lui la rigueur de sa Loi
Aux climacteriques si dure?
Auroit-on crû le voir à l'âge où je le voi?
Non, non; c'est une chose sûre
Que tout autre y seroit attrappé comme moi.

(1. 2) Maisons de campagne de Mylord Montaigu.
(3.) Près de White-Hall, où Mylord Montaigu avoit un appartement.

Le nombre des ans, je l'ignore :
Que sert-il de le retenir ?
Payez, Mylord, payez encore,
Et du passé perdez le souvenir.
Ce Vers heureux que vous avez sû faire,
Bâtissez moins, & ne me devez rien (1),
Soit du Mylord la leçon ordinaire,
Pour son profit autant que pour le mien.
Que les Eaux de Bougthon où les Mangars, les
Philes,
Ont trouvé des Brochets faisant les Crocodiles (2);
Que parterres, jardins, potagers à finir
Obtiennent peu de chose à les entretenir ;
Et que du bâtiment la face irréguliere
Au soin de l'héritier se laisse toute entiere.
Tel que sous l'oncle fut Ditton,
Qui manquoit un peu de lumiere,
Que telle reste la Maison
Dans son obscurité premiere.
De bon fruit de loin apporté,
De poissons mis dans la riviere,

(1) Parodie de ces Vers de la BERENICE de Racine.

Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.

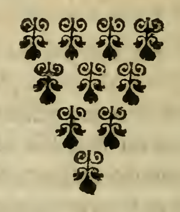
(2) Mangar & Phile, Valets de M. le Marquis d'Heucourt & de M. de Saint-Evremond, étant allés pêcher dans les Etangs de Mylord Montaigu, y virent des Brochets si gros, qu'ils crûrent que c'étoit des Crocodiles, & s'enfuirent de peur d'en être dévorés.

D'oiſcaux de grande rareté
Dont on doit remplir la voliere,
De magnifique canardiere
Que le Mylord ſoit contenté.
Palais d'une grandeur immenſe,
Bornez enfin votre dépenſe;
Fixez la curioſité
Qui n'a déja que trop coûté.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR l'Abbé du Bois m'a rendu votre Lettre, Monſieur, & m'a dit autant de bien de votre eſtomac que de votre eſprit. Il vient des temps où l'on fait bien plus de cas de l'eſtomac que de l'eſprit; & j'avoue à ma honte, que je vous trouve plus heureux de joüir de l'un que de l'autre. J'ai toujours crû que votre eſprit dureroit autant que vous; on n'eſt pas

ſi ſûr de la ſanté du corps, ſans quoi il ne reſte que de triſtes réfléxions. Inſenſiblement je m'embarquerois à en faire : voici un autre Chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un deſir de voir les honnêtes-gens de toute ſorte de pays a fait quitter une maiſon opulente ſans congé. Peut-être blâmerez-vous ſa curioſité; mais l'affaire eſt faite. Il ſait beaucoup de choſes : il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à ſon âge. Je l'ai crû digne de vous voir, pour lui faire commencer à ſentir qu'il n'a pas perdu ſon temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par ſon frere aîné, qui eſt particulierement mon ami, d'aller ſavoir des nouvelles de Madame la Ducheſſe Mazarin & de Madame Harvey, puiſqu'elles ont bien voulu ſe ſouvenir de moi.



REPONSE DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND, A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

JE n'ai jamais vû de Lettre où il y eût tant de bon ſens que dans la vôtre : vous faites l'éloge de l'eſtomac ſi avantageuſement, qu'il y aura de la honte à avoir bon eſprit, à moins que d'avoir bon eſtomac. Je ſuis obligé à Monſieur l'Abbé du Bois, de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A quatre-vingt-huit ans, je mange des Huîtres tous les matins ; je dîne bien, je ne ſoupe pas mal ; on fait des Héros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on ait plus de bien, de crédit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit ;
Qu'un autre me paſſe en mérite

Sur le goût & ſur l'appétit,
C'eſt l'avantage qui m'irrite.
L'eſtomac eſt le plus grand bien,
Sans lui les autres ne ſont rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre;
Un grand eſprit veut tout comprendre:
Les droits de l'Eſtomac ſont de bien digerer;
Et dans les ſentimens que me donne mon âge;
La beauté de l'eſprit, la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à ſa vertu l'on puiſſe comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'eſprit; moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être: aujourd'hui je répare autant qu'il m'eſt poſſible le tort que j'ai eu, ou par l'uſage que j'en fais, ou par l'eſtime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez uſé autrement. Le corps vous a été quelque choſe dans votre jeuneſſe; préſentement vous n'étes occupée que de ce qui regarde l'eſprit: je ne ſai pas ſi vous avez raiſon de l'eſtimer tant. On ne lit preſque rien qui vaille la peine d'être retenu; on ne dit preſque rien qui mérite d'être écouté: quelque miſérables que ſoient les ſens à l'âge où je ſuis, les impreſſions que font ſur eux les objets qui plaiſent, me trouvent bien plus ſenſible, & nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'eſt peut-être une ja-

loufie de l'efprit, qui trouve leur partage meilleur que le fien.

Monfieur Bernier, le plus joli Philofophe que j'aie connu, (*joli Philofophe* ne fe dit guéres ; mais fa figure, fa taille, fa maniére, fa converfation, l'ont rendu digne de cette épithete-là :) Monfieur Bernier en parlant de la mortification des fens, me dit un jour, » Je vais vous faire une confidence que je » ne ferois pas à Madame de la Sabliere, à » Mademoifelle de l'Enclos même, que je » tiens d'un ordre fupérieur ; je vous dirai en » confidence que *l'Abftinence des Plaifirs me* » *paroît un grand Peché* «. Je fus furpris de la nouveauté du Syftême ; il ne laiffa pas de faire quelque impreffion fur moi. S'il eût continué fon difcours, peut-être m'auroit-il fait goûter fa Doctrine. Continuez-moi votre amitié, qui n'a jamais été altérée ; ce qui eft rare dans un auffi long commerce que le nôtre.



BILLET DE MONSIEUR JULIEN, (1) A MONSIEUR SILVESTRE.

J'ECRIS à Monſieur de Saint-Evremond: que j'ai ſué à faire cette Lettre! Je l'ai méditée ſix jours, & enfin il ſe trouve que je n'y ai rien mis de ce que j'avois médité. Je n'envoye point l'EDIT DE PRATO (2) un ſeul mot en eſt la cauſe; mais ſeulement le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR (3). Je vous l'envoye par indivis avec Monſieur de Saint-Evremond. Corrigez, Meſſieurs, augmentez, diminuez, faites ce qu'il vous plaira; mais ſurtout diſculpez-moi envers les Dames, que j'aime beaucoup, mais d'une amour qui ne

(1) Monſieur Julien Scopon, Gentilhomme de Languedoc.

(2) Conte de Bocace, que M. Julien avoit mis en Vers.

(3) Autre Piece en Vers de M. Julien.

va pourtant pas jusqu'à l'excès ; comme dit très - bien Monsieur Leti dans ses LOTERIES, parlant des Théologiens. J'ai grand regret d'avoir quitté Londre ; je voudrois y être, quand ce ne seroit que pour jouer à l'Hombre avec Monsieur de Saint-Evremond & vous. Mais comme on apprend toujours, je voudrois perdre pour avoir le plaisir de manger à la fin une salade d'Asperges, & boire une bouteille de vin de Bourgogne, ce qu'on ne fait pas quand on gagne. Je suis, *&c.*

LETTRE DE MONSIEUR JULIEN, A MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

VOus m'avez fait la grace de me demander l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR: c'est seulement le dernier de ces Ouvrages que je vous envoye; il y a dans l'autre une expression qui me déplaît, je la veux corriger. Vous sa-

vez, Monſieur, que quelquefois ces corrections donnent plus de peine qu'à recommencer une piéce. Au moins c'eſt uniquement par obéiſſance que je me réſous à ce que je fais: je ſai qui eſt Monſieur de Saint-Evremond, & qui je ſuis. Cette penſée n'a pas beſoin d'explication; on la comprend aſſez. Mais, Monſieur, ſi quelque Dame voit ce Syſtême; que dira-t'elle? Quelle héréſie en amour, quel renverſement des Notions les plus générales! Qu'on liſe tous les Romans, qui ſont les Livres qui établiſſent avec le plus de ſolidité la Doctrine de l'Amour, & l'on verra la témérité de ce nouveau Quiétiſte. A cela, je vous avoue que je n'ai rien à répondre.

Au reſte, ſi j'ai l'honneur de vous écrire, ce n'eſt pas pour m'attirer une réponſe de votre part: il ſeroit même avantageux pour moi que vous n'en preniez pas la peine. Je ſuis toujours en garde contre l'orgueil: pourrois-je m'en défendre ſi je recevois une de vos Lettres? Déja en ce pays-ci je n'ai pû m'empêcher de dire, à propos ou non, à tout le monde, que j'avois eu l'honneur de vous voir quelquefois, & de jouer à l'Hombre avec vous; & quand je m'examine, je voi bien que mon deſſein ſecret a été de m'attirer l'admiration des gens.

De la Haye *le* 14. *de* Juillet 1698.

RE'PONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND
A
MONSIEUR JULIEN.

JE vous avois prié de m'envoyer l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR, Vous avez eu la bonté d'envoyer le SYSTEME à Monſieur Silveſtre, qui nous l'a lû chez Madame Mazarin. Il n'y a rien qui ne ſoit très-agréable; La maniére de conter égale celle de la Fontaine, & je croi que la nouveauté ne doit pas déplaire aux plus prudes: c'eſt leur établir comme un droit d'en faire autant que vous. Mais peut-être qu'elles n'ont beſoin ni d'autorité, ni d'exemple, & qu'elles imitent moins qu'elles ne ſont imitées.

Il me ſembloit qu'il n'y avoit rien à corriger dans votre EDIT DE PRATO, quand vous eûtes la bonté de me le lire. L'idée de la perfection gêne trop. J'aurois voulu le

voir avec ſes graces naturelles, ſans attendre ce qu'auront mis ou retranché les ſoins de l'art. Vous êtes dans le pays du monde où l'on écrit le mieux. La Hollande ne ſe contente pas d'avoir ôté à l'Italie la gloire de bien écrire en Latin, elle ne laiſſe pas à la France celle de mieux écrire en François. Vous êtes venu en ce Pays-là augmenter le nombre de ceux qui écrivent ſi bien en notre Langue. Pour moi, Monſieur, je ne mérite aucune des louanges que vous me donnez. Conſerver un peu de ſanté, ou pour mieux dire, me rendre la vie ſupportable, eſt tout mon ſoin. J'en aurai toujours un fort grand pour vous perſuader qu'on ne peut être avec plus d'eſtime que je ſuis, *&c.*



BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

L'Affreuse retraite dont vous me parlez ne la ſauroit être pour vous plus que pour moi. Quand vous étes contente, je ſuis ſatisfait : quand vous avez à vous plaindre de votre condition, c'eſt un ſujet de me plaindre de la mienne. J'attens de votre fermeté, que vous ſouffrirez encore quelque temps le méchant état de vos affaires; & de votre bon ſens, que l'illuſion des faux biens imaginés, ne prendra aucun pouvoir ſur votre eſprit. Eſperez, Madame; vos embarras finiront. Quittez la biere, buvez votre vin, & faites venir à Muſtapha ſes inſpirations ordinaires quand il a bû. Cela vaut mieux contre la mauvaiſe fortune, que la Consolation de Sénéque à Marcia.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR de Clerembaut m'a fait un ſenſible plaiſir en me diſant que vous ſongiez à moi : j'en ſuis digne par l'attachement que je conſerve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la poſtérité par la durée de notre vie, & par celle de l'Amitié. Je croi que je vivrai autant que vous. Je ſuis laſſe quelquefois de faire toujours la même choſe, & je loue le Suiſſe qui ſe jetta dans la riviere par cette raiſon. Mes amis me reprennent ſouvent ſur cela, & m'aſſûrent que la vie eſt bonne tant que l'on eſt tranquille, & que l'eſprit eſt ſain. La force du Corps donne d'autres penſées. L'on préféreroit ſa force à celle de l'eſprit : mais tout eſt inutile quand on ne ſauroit rien changer ; il vaut autant s'éloigner des réfléxions, que d'en faire qui ne ſervent

à

à rien. Madame Sandwich m'a donné mille plaiſirs ; par le bonheur que j'ai eu de lui plaire : je ne croyois pas ſur mon déclin, pouvoir être propre à une femme de ſon âge. Elle a plus d'eſprit que toutes les femmes de France, & plus de véritable mérite. Elle nous quitte c'eſt un regret pour tout ce qui la connoît, & pour moi particuliérement. Si vous aviez été ici nous aurions fait des repas dignes du temps paſſé. Aimez-moi toujours. Madame de Coulange a pris la commiſſion de faire vos complimens à M. le Comte de Grammont, par Madame la Comteſſe de Grammont. Il eſt ſi jeune que je le croi auſſi léger que du temps qu'il haïſſoit les malades, & qu'il les aimoit dès qu'ils étoient revenus en ſanté. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la beauté de Madame la Ducheſſe Mazarin, comme on parle ici de celle de Mademoiſelle de Bellefond qui commence. Vous m'avez attachée à Madame Mazarin, je n'en entens point dire de bien ſans plaiſir. Adieu, Monſieur ; pourquoi n'eſt-ce pas un bonjour ? Il ne faudroit pas mourir ſans ſe voir.



A MADAME
HERVART.

CE ne fut point par un hazard
Que Geneve fut conservée,
L'Etoile de Madame Hervart
De l'ESCALADE l'a sauvée (1),
Ainsi la moderne Sion
Lui doit sa conservation ;
Et depuis ce jour salutaire,
On sait que tous ses habitans
La regardent comme une mere,
Qui les voit comme ses enfans.
Quelqu'un pour rimer à Geneve
La traite d'une nouvelle Eve ;
Mais si je l'ai bien entendu,
Madame Hervart n'a de sa vie
Fait connoître la moindre envie
De goûter du fruit défendu.

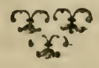
(1) Madame Hervart nâquit à Genéve le 12. de Décembre 1602. jour même de l'ESCALADE. Sa mere sentant les premieres douleurs de l'accouchement, envoya chercher la Sage-Femme par une Servante, qui ayant trouvé des gens armés dans les rues, donna l'allarme : c'est ce qui a fait dire à Monsieur de Saint-Evremond que *Madame Hervard avoit sauvé Genéve*.

Elle auroit peu craint la cautelle
Du Serpent, du fin ſéducteur :
Pour le genre humain, quel bonheur,
Si l'autre Eve eût été comme elle !
Puiſſe Madame Hervart dix ans
Etre encor parmi les vivans !
De notre Faculté Françoiſe,
Généreuſe en ſa fonction ;
Ayons la pure affection ;
Point de commerce avec l'Angloiſe ;
Ses Docteurs demandent pour eux
Des Malades trop généreux.
Laiſſons aux Docteurs d'Angleterre
Tous les maux qu'auront les Anglois,
Et que jamais aucun François
Ne ſoit malade en cette Terre,
S'il n'eſt pas ſûr de l'amitié
De ſon Docteur réfugié.
Le Médecin François eſſuye
Vent de Nord, neige, grêle, pluye :
Pour une petite vapeur,
Pour un commencement de rhûme,
On fait quitter au bon Docteur
Son mince matelas, & ſon gros lit de plume ;
Et quand il eſt venu : d'un air tout gracieux,
La malade lui dit, » on ſe porte un peu mieux ;
» On ſe trouve aſſez ſoulagée,
» Et l'on vous eſt bien obligée ;

» Mais il n'en faut pas abuser,
» Docteur, allez vous reposer.
On le reconduit, on l'éclaire ;
A peu près voilà son salaire,
Que le magnanime Docteur
Semble recevoir de bon cœur.
L'Anglois croit que les nuits aux Docteurs sont données
Pour attendre en repos le retour du soleil,
Laissant tranquillement jusques à leur réveil
Le malade inquiet au soin des destinées.
Une basse assiduité,
Une servile diligence
Feroient tort à la suffisance
D'un Médecin par tout vanté.
Son nom fait pour lui son office ;
Sa réputation lui tient lieu de service :
Encore s'il ne coûtoit rien
On pourroit être son malade ;
Mais le Docteur se persuade
Qu'on ne sauroit jamais le payer assez bien.
Nous avons des Docteurs de notre connoissance
Gens d'esprit, de savoir, de grande expérience,
D'un soin pour le malade exact & diligent,
Et d'un procedé noble à l'égard de l'argent.
C'est-là que nous devons porter nos maladies ;
C'est-là qu'honnêtement elles seront guéries,
Et si l'on nous en croit, Madame Hervart & moi,

Les Anglois dans nos maux auront fort peu d'em-
ploi.
Pour éviter l'apoplexie,
Prévenir toute l'éthargie,
Qu'elle ait toûjours auprès de soi
Les meilleures goutes du Roi :
Que le douziéme de Decembre
Elle descende de sa chambre,
Pour faire la solemnité ;
De sa vieille Nativité.
Pour pouvoir entendre à son aise
La CHANSON de Monsieur de Beze (1),
Et donner dans un long festin
Assez largement son bon vin.
Qu'elle soit toûjours regardée
Comme la mere des Croyans,
Et qu'à Genéve tous les ans
Sa fête puisse être gardée.

(1) La Chanson qu'on chante tous les ans à Genéve, le jour de l'ESCALADE, a été faite par Théodore de Beze.



SUR
LE ROI D'ESPAGNE. (1)

JE maintiens la paix dans le monde :
Il eſt certain que par ma mort (2),
On verroit la rage du ſort,
De carnage & d'horreur couvrir la terre & l'onde.

Que d'autres vantent leur pouvoir,
Ou leur vertu, ou leur conduite :
JE VIS : j'ai le plus grand mérite
Que dans l'Europe on puiſſe avoir.

LETTRE
DE MONSIEUR
SILVESTRE.

MADAME Mazarin eſt aſſez indiſpoſée pour ne vous écrire pas de ſa main ; elle emprunte la mienne, & m'ordonne de

(1) Charles II.
(2) Ce Prince mourut le premier Novembre 1700.

vous dire que vous lui avez fait un fort grand plaisir de lui donner de vos nouvelles, & de celles de toute votre petite Caravane. Elle a été sensible à la misere où vous vous êtes trouvés à Anvers, de n'avoir que du Vin de Bourgogne à boire; point de Biere, point de Vin de Moselle, de Vin de Bourdeaux: elle a plaint votre malheur. Mylord Montaigu a eu les sentimens d'un vrai pere qui fait voyager son fils. Pour moi qu'on accuse d'indifference & quelquefois de dureté, j'ai été bien-aise que Mylord Monthermer s'accoûtumât de bonne heure à la fatigue. Madame Mazarin a de la peine à comprendre comment peut revenir une Caravane sans apporter ni Singes ni Perroquets. Vous avez trouvé à Amsterdam une Guenuche si petite & si délicate qu'elle n'auroit jamais passé la mer. Vous avez vû à Breda un Singe merveilleux, dont on ne vouloit pas se défaire. Il n'y a point de ville qui n'ait eu sa rareté, & dont vous ne rendiez aussi bon compte que le Voyageur Allemand le plus exact pourroit faire (1). Pour envoyer des Guenons & des Jambons, qu'on s'adresse à des marchands: vous voyagez en curieux, & je ne doute point que votre Journal ne soit bien rempli.

(1) Voyez dans le II. Tome la Comédie de SIR POLITICK WOULDBE, Acte III. Scene 2.

Depuis ma Lettre écrite, Madame Mazarin a sû que Monsieur Pujolas a eu un accident assez facheux : elle en a été fort touchée aussi bien que moi. Vous avez la mine de ne revenir pas si-tôt: d'inspecteur de jardins & de bâtimens, vous deviendrez pour quelque temps encore inspecteur de vie & mœurs.

Si vous revenez,

> Apportez des guenons
> Avec des perroquets :

Si vous allez à Rome,

> Apportez des pardons.
> Avec des Chapelets.



SUR LA MORT DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

Enfin le Ciel l'a retirée,
Cette beauté tant adorée;
Celle qui causa tant d'amour,
Hélas! vient de perdre le jour (1)!

Que l'on apprenne de nos larmes,
Quel fut le pouvoir de ses charmes;
Et que par notre desespoir,
Un mérite si grand se fasse concevoir.

Chacun aujourd'hui se lamente;
Chacun lui porte ses douleurs;
Et l'on ne voit personne exemte,
De ce dernier devoir que lui rendent les cœurs.

(1) Madame Mazarin mourut le 2. de Juillet 1699. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond.

Ah ! MAZARIN, morte, vivante ;
Que tu nous as coûté de pleurs !

Précieux ſouvenir de ſa gloire paſſée,
De ſes beaux yeux, ſi chers encore à la penſée ;
Eternel entretien que fournit l'amitié ;
Plus triſte ſentiment qu'inſpire la pitié ;
Douleur, juſte douleur, ſi tendre, ſi fidelle ;
Montrez ce que nos cœurs ont conſervé pour
elle.

Mais pourroient-ils ne le conſerver pas ?
Quel autre objet eût notre ame charmée !
Il n'étoit plus pour nous d'autres appas,
Point d'autre amour, après l'avoir aimée.

De ſon eſprit on étoit enchanté
Quand on l'avoit entretenue ;
Qui la voyoit, qui l'avoit vûe,
Ne pouvoit plus ſouffrir d'autre beauté.

Les charmes, les vertus, ſe diſputoient en elle
L'avantage du rang, l'honneur du premier lieu ;
Et l'on a vû durer leur jalouſe querelle,
Juſqu'au moment fatal de l'éternel adieu.

Falloit-il être inéxorable ;

Lorſqu'on vous conjuroit de prendre ſoin de
vous!
Lorſque vous refuſiez de vivre au moins pour
nous;
Puiſque le dégoût de la vie,
Vous en ôtoit pour vous la naturelle envie!
Chacun vous propoſoit les moyens de guérir;
Et vous vous obſtiniez contre tous à mourir.
N'avez-vous été ſi charmante,
Que pour nous préparer le plus grand des malheurs?
Ah! MAZARIN, morte, vivante,
Que vous avez cauſé de pleurs!

*Vous verrez, vous verrez, quand vous m'aurez
perdue:*
Injuſte, par ces mots répetés tant de fois,
Vous annonciez la mort que vous avez voulue
Sans aucun égard à nos droits!

Le Ciel en vous formant fit ce parfait ouvrage;
Moins pour votre intérêt que pour notre avantage;
Ainſi vous nous deviez le compte de vos jours,
Ce n'étoit point à vous d'en arrêter le cours.

Vous vous deviez au monde, & ce fut une injure
Un outrage, un affront à toute la nature,
De préferer l'horreur de l'éternelle nuit
A l'aimable clarté du ſoleil qui nous luit.

Vous le fites pourtant, cruelle !
Au lieu d'attendre le trépas,
A l'heure juste & naturelle :
Vous alliez au devant, ou vous hâtiez ses pas.

Jamais la mort ne fut soufferte,
Avec tant de tranquillité ;
Jamais on ne sentit de perte,
Avec plus de douleur, & moins de fermeté.

Mais que dis-je ; notre tendresse,
Pouvoit-elle être une foiblesse ?
Non, non ; l'on ne sauroit blâmer
L'excès où nous l'avons portée ;
Celle qu'on ne put trop aimer
Ne peut être trop regrettée.

Beaux esprits, curieux, savans,
Gens d'agréable compagnie ;
Quand vous pourriez vivre cent ans,
Vous ne verriez jamais un semblable génie !

Adorateurs de la beauté,
Gardez-vous de prendre des chaînes ;
Conservez votre liberté ;
Il n'est plus de sujet qui mérite vos peines.

De ſes perfections c'eſt trop long-temps parler:
Trouvons-lui des défauts pour nous en conſoler.
Helas! autre ſource de larmes,
Tous ſes défauts avoient des charmes

Quand elle grondoit ſes amis,
Un peu plus qu'il n'étoit permis,
Son humeur chagrine étoit chere;
Et l'on trouvoit dans ſa colere,
Un ſi naturel agrément,
Qu'on ſe trouvoit heureux du mauvais traitement.

Pleurons une perſonne aimable,
Juſqu'aux choſes qui font haïr;
Pleurons une femme eſtimable,
De n'avoir jamais ſû ni tromper, ni haïr.

Miniſtres Etrangers, qui cherchant à lui plaire;
Vous donniez la douceur d'un commerce ordinaire;
Ajoûtez vos regrets à nos afflictions,
Et rempliſſez de deuil toutes les Nations!



LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

QUELLE perte pour vous, Monſieur! Si on n'avoit pas à ſe perdre ſoi-même, on ne ſe conſoleroit jamais. Je vous plains ſenſiblement: vous venez de perdre un commerce aimable, qui vous a ſoûtenu dans un Pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur? Ceux qui vivent longtemps ſont ſujets à voir mourir leurs amis. Après cela votre eſprit, votre Philoſophie vous ſervira à vous ſoûtenir. J'ai ſenti cette mort comme ſi j'avois eu l'honueur de connoître Madame Mazarin. Elle a ſongé à moi dans mes maux : j'ai été touchée de cette bonté; & ce qu'elle étoit pour vous, m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de reméde, & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conſervez le vôtre. Vos amis aiment à

vous voir ſi ſain & ſi ſage : car je tiens pour *Sages* ceux qui ſavent ſe rendre heureux. Je vous rends mille graces du Thé que vous m'avez envoyé. La gaité de votre Lettre m'a autant plû que votre préſent. Vous allez ravoir Madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la ſituation de ſa vie vous pût ſervir de quelque conſolation. J'ignore les maniéres Angloiſes : cette Dame a été très-Françoiſe ici. Adieu mille fois, Monſieur. Si l'on pouvoit penſer comme Madame de Chevreuſe, qui croyoit en mourant qu'elle alloit cauſer avec tous ſes amis en l'autre monde, il ſeroit doux de le penſer.



LETTRE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A
MONSIEUR LE MARQUIS
DE CANAPLES.

VOus ne pouviez pas, Monſieur, me donner de meilleures marques de votre amitié, qu'en une occaſion où j'ai beſoin de la tendreſſe de mes amis, & de la force de mon eſprit pour me conſoler. Quand je n'aurois que trente ans, il me feroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce : à l'âge où je ſuis il m'eſt impoſſible de le remplacer. Le vôtre, Monſieur, & celui de quelques perſonnes qui prennent part encore à mes intérêts, me ſeroient d'un grand ſecours à Paris : je ne balancerois pas à l'aller chercher, ſi les incommodités de la derniere vieilleſſe n'y apportoient un grand obſtacle. D'ailleurs que ferois-je à Paris, que me

cacher, ou me présenter avec différentes horreurs ; souvent malade, toujours caduc, décrepit ? On pourroit dire de moi ce que disoit Madame de Cornuel d'une Dame : *Je voudrois bien savoir le Cimetiere où elle va renouveller de Carcasse.* Voilà de bonnes raisons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte, c'est que le peu de bien que j'ai ne pourroit pas passer la mer avec moi ; il me seroit comme impossible de le tirer d'ici : c'est presque rien ; mais je vis de ce rien-là. Madame Mazarin m'a dû jusques à huit cens livres sterling : elle me devoit encore quatre cens Guinées quand elle est morte. Assûrément elle disposoit de ce que j'avois, plus que moi-même : les extrémites où elle s'est trouvée, sont inconcevables. Je voudrois avoir donné ce qui me reste, & qu'elle vêcût. Vous y perdez une de vos meilleures amies : vous ne sauriez croire combien elle a été regrettée du public & des particuliers. Elle a eu tant d'indifférence pour la vie, qu'on auroit crû qu'elle n'étoit pas fâchée de la perdre. Les Anglois, qui surpassent toutes les Nations à mourir, la doivent regarder avec jalousie. Soyez assûré, Monsieur, que je suis, *&c.*

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

VOTRE Lettre m'a remplie de desirs inutiles, dont je ne me croyois plus capable. *Les jours se passent*, comme disoit le bon homme Des Yveteaux, *dans l'Ignorance & la Paresse, & ces Jours nous détruisent; & nous font perdre les choses à quoi nous sommes attachés*. Vous disiez autrefois que *je ne mourrois que de Réfléxion*: je tâche à n'en plus faire, & à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps, qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois penduë. Cependant on tient à un vilain, corps, comme à un corps agréable: on aime à sentir l'aise & le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouis encore. Plût à Dieu

de pouvoir éprouver mon estomac avec le vôtre, & parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le souvenir me réjouit plus que la présence de beaucoup de gens que je vois; quoiqu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport. Monsieur de Clerembaut me demande souvent s'il ressemble par l'esprit à son pere; *non*, lui dis-je: mais j'espére de sa présomption, qu'il croit ce *non* avantageux, & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaison du siécle présent avec celui que nous avons vû! Vous allez avoir Madame Sandwich; mais je crains qu'elle aille à la campagne. Elle fait tout ce que vous pensez d'elle. Madame Sandwich vous dira plus de nouvelles de ce païs-ci que moi. Elle a tout approfondi & pénétré: elle connoît parfaitement tout ce que je hante, & a trouvé le moyen de n'être point Etrangére ici.



REPONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

LA derniere Lettre que je reçois de Mademoiselle de l'Enclos me ſemble toujours la meilleure; & ce n'eſt point que le ſentiment du plaiſir préſent l'emporte ſur le ſouvenir du paſſé: la véritable raiſon eſt que votre eſprit ſe fortifie tous les jours. S'il en eſt du corps comme de l'eſprit, je ſoûtiendrois mal ce combat d'eſtomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un eſſai du mien contre celui de Madame Sandwich, à un grand repas chez Mylord Jerſey: je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'eſprit de Madame Sandwich: je voi ſon bon goût par l'eſtime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu ſur les louanges qu'elle vous donna, non plus que ſur l'appétit. Vous étes de tous les Païs; auſſi eſtimée à Lon-

dre qu'à Paris. Vous étes de tous les temps; & quand je vous allégue pour faire honneur au mien, les jeunes-gens vous nomment aussitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtresse du présent & du passé; puissiez-vous avoir des droits considérables sur l'avenir! Je n'ai pas en vûe la réputation; elle vous est assûrée dans tous les temps: je regarde une chose plus essentielle; c'est la vie, dont huit jours valent mieux que huit siécles de gloire après la mort. *Qui vous auroit proposé autrefois de vivre comme vous viviez, vous vous seriez penduë*; (l'expression me charme) cependant vous vous contentez de *l'Aise* & du *Repos*, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.

L'esprit vous satisfait, ou du moins vous console;
Mais on préféreroit de vivre jeune & folle;
Et laisser aux Vieillards exemts de passions
La triste gravité de leurs Réfléxions.

Il n'y a personne qui fasse plus de cas de la Jeunesse que moi: comme je n'y tiens que par le souvenir, je suis votre exemple, & m'accommode du présent le mieux qu'il m'est possible. Plût à Dieu que Madame Mazarin eût été de notre sentiment! Elle vivroit en-

core : mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame Sandwich va à la Campagne : elle part d'ici, admirée à Londre, comme elle a été à Paris. Vivez ; la vie eſt bonne, quand elle eſt ſans douleur. Je vous prie de faire tenir ce Billet à Monſieur l'Abbé de Hautefeuille, chez Madame la Ducheſſe de Bouillon. Je voi quelquefois les Amis de M. l'Abbé du Bois, qui ſe plaignent d'être oubliés : aſſûrez-le de mes très-humbles reſpects.

LETTRE DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND, A MONSIEUR LE MARQUIS DE CANAPLES.

JE ne ſai, Monſieur, ſi vous avez reçû la Lettre que je me ſuis donné l'honneur de vous écrire, pour vous rendre graces très-humbles des offres les plus obligeantes que l'on puiſſe faire. Je voudrois bien être en

état de m'en pouvoir ſervir. La nature dont j'ai eu tant de ſujet de me louer, eſt ſur le point de retirer ſes faveurs, & de me traiter comme elle a traité Madame Mazarin. C'eſt une cruauté pour Madame Mazarin, qui étoit auſſi belle que jamais, & la même que vous l'avez vûe: elle s'eſt fort peu ſouciée de l'injuſtice qu'elle lui a faite; car jamais perſonne n'eſt morte avec tant de réſignation & de fermeté. Je m'afflige de ſa perte tous les jours. Elle diſoit ſouvent un vers de la Fontaine, dont je ne doute point qu'elle ne ſe fût ſervie à mon égard, & dont je ne ſaurois me ſervir au ſien:

Sur les aîles du Temps la Triſteſſe s'envole.

Je voudrois pouvoir faire ce qu'elle eût fait, & ce que je ne ſaurois gagner ſur moi. L'intérêt de ce qu'elle me devoit n'a aucune part à mes regrets. Quand je ſonge que la Niéce & l'Héritiere de Monſieur le Cardinal Mazarin a eu beſoin de moi en certains temps pour ſubſiſter, je fais des Réfléxions Chrétiennes qui ſerviront à mon ſalut, ſi elles ſont inutiles pour mon payement.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

LE bel-eſprit eſt bien dangereux dans l'amitié ! Votre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive & étonnante, & j'ai même eu beſoin de me ſouvenir que Lucien a écrit à la louange de la Mouche, pour m'accoutumer à votre ſtile. Plût à Dieu que vous pûſſiez penſer de moi ce que vous en dites ! Je me paſſerois de toutes les Nations. Auſſi eſt-ce à vous que la gloire en demeure. C'eſt un chef-d'œuvre que votre derniere Lettre : elle a fait le ſujet de toutes les converſations que l'on a eûes dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la Jeuneſſe : Vous faites bien de l'aimer. La Philoſophie ſied bien avec les agrémens de l'eſprit. Ce n'eſt pas aſſez d'être ſage, il faut plaire ; & je voi bien que vous

vous plairez toujours, tant que vous penſerez comme vous penſez. Peu de gens réſiſtent aux années : je croi ne m'en être pas encore laiſſé accabler. Je ſouhaiterois comme vous que Madame Mazarin eût regardé la vie en elle-même, ſans ſonger à ſon viſage, qui eût toujours été aimable, quand le bon ſens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame Sandwich conſervera la force de l'eſprit, en perdant la jeuneſſe : au moins le penſai-je ainſi. Adieu, Monſieur, quand vous verrez Madame la Comteſſe de Sandwich, faites-la ſouvenir de moi : je ſerois très-fâchée d'en être oubliée.

LETTRE
A MYLORD
MONTAIGU.

On ne peut pas être plus ſenſible que je le ſuis à l'honneur de votre ſouvenir. Il n'y a pas un mot de votre Lettre qui ne m'ait donné du plaiſir, excepté ceux qui m'aſſûrent que vous mangez des Truſes tous les jours. Je n'ai pû m'empêcher de pleurer quand j'ai penſé que j'en mangeois avec Ma-

dame Mazarin : je me la ſuis repréſentée avec tous ſes charmes ; j'ai crû être à Boughton ; le Nil & les Crocodiles m'ont paru. Je ne puis continuer ce diſcours ſans douleur : il le faut finir. Madame Sandwich eſt à Windſor depuis neuf ou dix jours. Je lui ai envoyé votre Lettre : ſi elle revient à Londre, comme il y a apparence, je ne manquerai pas, Mylord, de lui parler de la Muſique & des Trufes qui l'attendent. Je ne doute point que Monſieur Silveſtre n'ait fait concerter les Piéces de Corelli qu'il a apportées, & qui nous doivent faire mépriſer la CHACONNE de *Galatée*, & la LOGISTILLE de *Roland*. Nous attendions Monſieur Silveſtre ſur l'Architecture & ſur la Peinture : il nous a dépaïſés, Corelli a pris la place de Michel-Ange, & de Raphaël. Je voudrois bien que ce Docteur voulût me traduire quelque Chapitre de l'Auteur qui nous enſeigne le moyen de ne point mourir (1). Je n'eſpére plus qu'en celui-ci. Tous les Médecins, les Apoticaires, les Chirur-

(1) M. Aſgil publia un Livre Anglois en 1700. où il prétend faire voir qu'*en conſéquence de l'alliance de la vie éternelle révélée dans l'Ecriture, l'homme peut être transféré de la terre à la Vie éternelle, ſans paſſer par la mort*. Voyez les NOUVELLES *de la République des Lettres*, du mois de Novembre 1700. & les autres Journaux de ce temps-là.

giens sont enragés contre lui, de disposer de la mort à leur préjudice. Puissai-je, Mylord, profiter de ses instructions, & vivre les MILLE ANOS des Espagnols, pour vous conserver un très-humble & très-obéïssant Serviteur.

LETTRE A MONSIEUR***.

VOUS ne sauriez croire, Monsieur, combien la Mort a trouvé de Partisans contre cet Auteur moderne, qui veut nous exemter de mourir. Les plus grands ennemis qu'il ait à combattre sont les Médecins. Toutes les Facultés se sont réunies, comprenant bien que s'il n'y a plus de mort, il n'y a plus de maladies : plus de maladies, plus de Docteurs.

LE GALENISTE.

Il est temps de finir nos mésintelligences,
Il est temps de nous réunir :
La mort est attaquée, il faut la maintenir;
Redoublons nos Ordonnances.
Ecrire qu'on ne mourra plus!
S'il est vrai, nous sommes perdus!

Adieu nos Ecoles publiques,
Qui pis eſt, adieu nos Pratiques.
Ah! que cet immortel n'eſt-il entre nos mains!
Ventouſe, vomitif, ſaignée, & médecine,
Le remettroient bien-tôt au rang des vieux humains.

LE SYMPATHIQUE.

Si je pouvois avoir un peu de ſon Urine,
Il auroit beau paſſer la mer,
Pour éviter ma Sympathie,
Fût-il en Dannemarck, je le ferois ſuer (1);
Je le rendrois plus ſec que n'eſt une momie.

LE CHIMISTE.

Et moi je tire à mon fourneau
Une certaine Quinteſſence,
Dont une goute ou deux le mettroient au tombeau;
Bien d'autres en ont fait déja l'expérience.

L'APOTICAIRE.

Que deviendra notre mêtier,
Diſent l'un & l'autre Garnier (2),
Si l'on croit ce nouveau Prophéte?
De Simples & de Minéraux,

(1) Il y avoit alors, (1700.) à Londre un Docteur Allemand, nommé Herwig, qui prétendoit guérir les maladies par des ſueurs ſympathiques. Il ſuffiſoit qu'il eût de l'urine du Malade, pour le faire ſuer au temps & à l'heure qu'il jugeoit à propos, même dans une diſtance aſſez éloignée.
(2) Le Pere & le Fils.

De Syrops & de Cordiaux,
Notre provision est faite;
Mais qui des Drogues fera cas,
Du moment qu'on ne mourra pas?
On nous verra dans nos Boutiques,
Morfondus, tristes & chagrins,
Vivre toujours, mais vivre étiques;
Aussi-bien que les Médecins.

L'ANATOMISTE.

J'entens le renommé Buissiere,
Qui les membres n'épargne guére
Pour sauver le reste du corps;
J'entens Buissiere qui s'écrie,
Où pourrai-je trouver des Morts
Pour mes Leçons d'Anatomie!

LE LITHOTOMISTE.

Hélas! mon bon temps est fini,
Dit le Docteur Cipriani;
Je ne taillerai plus personne!
Assez de louange on me donne;
On m'admire dans mon emploi;
Où seront les Pierres pour moi?
Des gens de nature immortelle
N'auront pas méme la Gravelle.
Mais quoi! ces Immortalités,
A la Foi du Chrétien sont des dons affectés,
Non pas des graces générales:
Quittons l'Europe pour jamais

Et taillons, taillons désormais,
Dans les Indes Orientales.
Nous y taillerons des Omrahs,
De temps en temps quelques Rajas;
Et n'étoit sa Vieillesse extrême,
Peut-être Aureng-zebe lui-même (1).
Si les gens à tailler nous manquent quelquefois;
Nous pourrons jouer plus d'un rolle:
Nous aurons avec nous, des Flûtes, des Haut-
bois,
Pour guérir de la Tarantole (2).

AU DOCTEUR SILVESTRE.

Moquez-vous de leurs embarras,
Docteur, au teint frais, gros & gras:
Quand vous n'aurez plus de Malades,
Vous aurez toujours vos Sonnades,
Vos Musiques de Corelli
Pour faire un Concert accompli.
Je ne vous plains donc point; il est indubitable

(1) Empereur des Mogols, si connu par la relation des Voyages de M. Bernier.

(2) M. Cipriani, habile Chirurgien, & excellent Opérateur pour la Taille & l'extraction de la Pierre, avoit dessein de s'en aller dans les Indes avec le Sieur de Pas: ils devoient emmener avec eux Dieupart, fameux joueur de Clavessin, & quelques autres Musiciens. La *Tarantule*, ou *Tarantole* est une espéce d'Araignée, dont la morsure est mortelle, si on n'y appotte un promt remede; & ce remede c'est la Musique. Voyez le VOYAGE *d'Italie* de M. Misson, Tome III. & la Dissertation de M. Buglivi, DE *Anatome, morsu & effectibus Tarantulæ*.

Que vous perdrez vos biens quand nous perdrons
nos maux ;
Mais vous vous ſauverez par les Arts libéraux,
Et ferez un métier beaucoup plus agréable.
Je vous dirai pour parler tout de bon,
Que l'agrément de votre compagnie,
A ſû gagner notre inclination :
Nous aimons mieux votre ancien génie
Nous aimons mieux votre Erudition,
Que vos talens apportés d'Italie.

HUITAIN.

ENFIN j'ai reconnu la flatteuſe impoſture
Des vains, des faux plaiſirs que l'on goûte en
ces lieux ;
Ce n'eſt qu'illuſion, chimere toute pure,
Heureux qui de bonne heure a pû ſonger aux
Cieux !
J'y trouve cependant une choſe aſſez dure,
C'eſt qu'on n'arrive point au ſéjour glorieux
Sans paſſer par la ſépulture :
Une autre route ſeroit mieux.

ELOGE DU ROI.

DON ANTONIO DE CORDOUE (1) disoit, qu'*il est difficile de trouver un grand Héros; un grand Héros & un bon Roi ensemble, presque impossible; un grand Héros, un bon Roi, & un honnête-homme; c'est ce qu'on avoit jamais vû, & ce qu'on ne verroit jamais.*

VOUS n'aviez pas le don de prophétie;
Quand vous fites ce Jugement;
Antonio, si vous étiez en vie,
Vous changeriez de sentiment.
Des bons & justes Rois que le monde renomme;
Aucun n'a jamais fait tant de peuples heureux;
Nommez tous les Héros, il est plus Héros qu'eux;
Dans le mérite d'honnête-homme
Où les sujets sont les premiers,
Il a pris sur eux l'avantage,
Et comme enlevé le partage
Que les Rois ont laissé pour les particuliers.

(1) Voyez le Tome III. page 206.

Faut-il

Faut-il quitter les plaisirs pour la Gloire ?
Ses moindres faits embellissent l'Histoire :
Est-on en paix, en ce temps de repos
Où l'on suspend les vertus des Héros ?
Est-on rentré dans la vie ordinaire ?
C'est lui qui plaît à ceux qui doivent plaire.

Antonio, ces talens dispersés
Sont dans le Roi malgré vous ramassés ;
On reconnoît, sans besoin qu'on le nomme,
Le grand Héros, le bon Roi, l'honnête-homme.

SUR LE MESME SUJET.

VEUT-ON louer un Roi ? Les louanges qu'on donne
Se doivent aux vertus de quelqu'autre personne :
Un Auteur qui le loue avec peu de raison,
Fait valoir son sujet par la comparaison.
Des vertus des Héros il fait un Alexandre ;
Pour un doux naturel s'il faut de la bonté,
Il ne manquera pas chez Titus de la prendre ;
Il prendra chez Caton, justice & fermeté :
Mais ce qu'on dit du Roi, vertu, valeur extrême,
Et justice, & bonté tout se trouve en lui-même :
Les Auteurs n'auront point la peine d'ajoûter,
Comme ils font en louant un mérite ordinaire :

Qu'ils diſent ſimplement ce que le Roi ſait faire ;
La grace qu'on veut d'eux c'eſt de ne rien ôter.
De ſon premier état qu'ils nous donnent l'image ;
Comment, de ce qu'il fut, il s'eſt fait ce qu'il eſt,
De ſa gloire, c'eſt-là le plus noble intérêt,
C'eſt-là, de ſa vertu, le plus digne avantage.
D'autres ſont parvenus aux ſuprêmes Grandeurs
Par de puiſſans appuis & de longues faveurs ;
Mais un deſtin opiniâtre
Dont il éprouva les rigueurs,
Lui donna toujours à combattre
Des ennemis & des malheurs.

Qui pourroit ſurmonter toute ſorte d'obſtacles ;
Vaincre des ennemis, être maître de ſoi,
Celui-là paſſeroit les faiſeurs de Miracles ;
Il feroit ce qu'a fait le Roi.



BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE. (1)

LA beauté du jour, l'ennui de votre chambre, le bruit des petits garçons, & le pavé ſec, me ſont croire que vous ne ſerez pas au logis. Si ma Lettre vous y trouve, mandez-moi ce que vous ferez. Il ſeroit bon d'aller chez Madame Bond. Vous y étes ſûre d'un petit gain, & d'entendre jouer du claveſſin au-delà de tout ce qu'on peut entendre en Angleterre. J'attens votre Réponſe, & ſuis votre mari d'hiver, auſſi commode l'été, & peut-être l'hiver, qu'un mari de l'ordre des pacifiques des NOELS puiſſe être.

(1) Madame la Marquiſe de la Perrine, fille de M. de Monginot, Médecin célébre, & homme de beaucoup d'eſprit.

A LA MESME.

QUITTEZ, quittez, ma bonne Prude,
Votre pudique inquiétude
De ce que l'on dira de vous,
Quand vous viendrez ſouper chez nous:
Vous trouverez de la Muſique;
Vous pourrez y trouver du Jeu;
Et ſans faire le magnifique,
Phaiſan, Perdris, bon Vin, bon Feu;
Toute ſorte de bonne chere,
Hors une que je ne puis faire.
Ayez ſoin de votre raiſon,
Il n'eſt pas ſûr qu'elle revienne;
Vous pourriez la laiſſer avec un Vin ſi bon:
Mais pour votre vertu n'en ſoyez point en peine;
Elle retournera pure en votre maiſon,
Si pure elle entre dans la mienne.



LETTRE A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

On m'a rendu dans le mois de Decembre la Lettre que vous m'avez écrite le 14. d'Octobre. Elle eſt un peu vieille; mais les bonnes choſes ſont agréablement reçûës, quelque tard qu'elles arrivent. Vous étes ſérieuſe, & vous plaiſez; vous donnez de l'agrément à Sénéque, qui n'a pas accoutumé d'en avoir; vous vous dites vieille, avec toute les graces de l'humeur & de l'eſprit des jeunes gens. J'ai une curioſité que vous pourrez ſatisfaire : quand il vous ſouvient de votre jeuneſſe, le ſouvenir du paſſé ne vous donne-t il point de certaines idées auſſi éloignées de la langueur de l'indolence, que du trouble de la paſſion? Ne ſentez-vous point dans votre cœur une oppoſition ſecrette à la tranquillité que vous penſez avoir donnée à votre eſprit?

Mais aimer, & vous voir aimée
Eſt une douce liaiſon,

Qui dans votre cœur s'eſt formée
De concert avec la raiſon.

D'une amoureuſe ſympathie,
Il faut, pour arrêter le cours,
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin eſt celle de la vie.
Puiſſent les Deſtins complaiſans
Vous donner encore trente ans
D'amour & de Philoſophie!

C'eſt ce que je vous ſouhaite le premier jour de l'année; jour, où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour Etrennes des Souhaits.



BILLET
A MONSIEUR
DES MAIZEAUX.

JE vous renvoye, Monsieur, le Livre qu'on vient d'imprimer à Paris sous mon nom (1). Il n'y a rien de moi dans tout ce Volume, que le commencement du PARALLELE DE M. LE PRINCE ET DE M. DE TURENNE; encore est il tout changé. La LETTRE sur la mort de Madame Mazarin est la chose du monde que j'aurois la moins faite : je n'ai jamais pensé à telle chose.

Vous pouvez sûrement répondre à vos amis de Hollande, que les MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***, & le SAINT-EVREMONIANA ne m'appartiennent point (2): il n'y a pas une ligne dans ce dernier qui me

(1) RECUEIL *d'Ouvrages de M. de Saint-Evremond qui n'ont pas encore été publiés*, imprimé chez Anisson en 1701.

(2) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1698.

convienne. A l'égard des autres Livres qu'on m'attribue, j'ai marqué dans votre Exemplaire les Piéces qui ne sont pas de moi ; & vous savez qu'on a rempli d'un si grand nombre de fautes celles qui en sont, que je ne m'y reconnois presque plus. Vous m'avez engagé à les corriger ; & il y a trois mois que j'y travaille, sans avoir pû les ôter. Je continuerai pourtant de les revoir, puisque cela vous fait plaisir.

LETTRE
A MYLORD
GALLWAY.

JE ne me suis point donné l'honneur de vous écrire, Mylord, sur le Régiment que le Roi vous a donné (1) : vous auriez eu l'honnêteté de me faire réponse : j'ai voulu vous en ôter la peine, & me suis contenté de prier M. de Montandre & M. Boyer, de vous assurer que personne au monde ne prendra plus de part que moi à tout ce qui vous regarde.

(1) Le Roi lui avoit donné un Régiment des Gardes Hollandoises à cheval.

Venons à M. de Puyzieulx. Je trouve qu'il agit fort prudemment de ſuivre le méchant goût des Vins de Champagne d'aujourd'hui, pour vendre les ſiens. Je n'aurois jamais crû que les Vins de Reims fuſſent devenus des Vins d'Anjou, par la couleur & par la verdeur. Il faut du vert aux Vins de Reims : mais un vert avec de la couleur, qui ſe tourne en ſève quand il eſt mûr. La ſève en eſt amoureuſe, & on ne le boit qu'à la fin de Juillet. Vous avez été Amant autrefois, & peut-être croyez-vous que le terme d'*Amoureux* eſt profané. Cependant c'eſt le terme des grands Connoiſſeurs, des d'Olonnes, des Boisdaufins, & de votre Serviteur; Côteaux, autrefois fort renommés (1). Jamais on n'aura d'excellens Vins de Montagne qu'on ne leur donne un peu de corps, quoiqu'en diſent les Vignerons modernes. Il faut laiſſer la Tocane aux Vins d'Ay. Les Vins de Sillery & des Roncieres ſe gardoient deux ans, & ils étoient admirables : mais au bout de quatre mois, ce n'eſt encore que du verjus. On a laiſſé prendre un tel aſcendant aux Vins de Bourgogne, malgré tout ce que j'ai dit, & ce que j'ai écrit des Vins de Champagne (2), & je n'oſe plus les nom-

(1) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1654.

(2) Voyez la LETTRE *à M. le Comte d'Olonne*, Tome III. pag. 140.

mer. Vous ne ſauriez croire la confuſion où j'en ſuis.

Que M. de Puyzieulx en faſſe une petite Cuve de la façon qu'on les faiſoit, il y a quarante ans, avant la dépravation du goût, & qu'il vous en envoye.

Il étoit bien jeune quand je ſortis de France; je ne laiſſois pas d'avoir l'honneur de le connoître, quoique mon grand commerce fût avec Monſieur ſon Pere, en qui j'ai perdu un bon ami, & douze bouteilles de ſon meilleur Vin, qu'il me faiſoit donner l'hiver par Gautier, ſon Marchand en Angleterre. Vous m'obligerez, Mylord, de faire de grands complimens pour moi à Monſieur de Puyzieulx, ſi vous lui écrivez. Je l'honore, & par le mérite de Monſieur ſon pere, & par le ſien.

Je ſuis ſi touché du vôtre, que je n'ai pas beſoin de rappeller celui de Monſieur de Ruvigny, pour vous aſſûrer que je diſputerai à tout le monde les ſentimens d'eſtime & d'amitié que l'on doit avoir pour vous. Je reſpecte la vertu, les bonnes qualités, la Philoſophie, & la capacité en toutes choſes; & c'eſt la profeſſion qu'en fait ſur votre ſujet, Mylord, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, & petit Philoſophe ſubalterne.

A Londre le 29. d'Août 1701.

BILLET A MADAME DE LA PERRINE.

J'ENVOYE ſavoir de Betty, comment vous vous portez ; & ſi le redoutable Monſieur de Magni ne vous a point donné de vapeurs. Quand j'aurai l'honneur de vous voir, vous me direz pour laquelle vous êtes de ces trois Dames.

LA PRECIEUSE.

Laiſſez la ſource des familles
A qui voudra peupler des Villes :
Tendres Amans, éloignez-vous
De l'appartement des Epoux.

LA GALANTE.

Je ne puis ſouffrir la tendreſſe
D'Amans qui ſoupirent toûjours ;
Et mon foible eſt, je le confeſſe,
Pour les Galans bien faits qui brillent dans les cours.

LA SOLIDE.

Galans de cour, Amans de ville,

Soûpirans, Epoux en famille ;
Il faut tirer parti de tout :
Jamais Catherine qui file ;
Toujours Catherine qui cout.

BILLET
DE M. SILVESTRE.

CONTENTEZ-vous, Monſieur, de votre mérite d'Inſpecteur, & n'entreprenez point ſur le mien. Je vous laiſſe les Bâtimens & la Peinture, ne m'inquiétez pas ſur la Géographie gourmande (1). Cependant il faut avouer que vos Coqs de Bruyere, vos Saumons, vos Huîtres, vos Fruits, & le reſte d'une abondance délicieuſe dont vous me parlez, vous donnent quelque droit de m'inſulter, & ne me laiſſent de reſſource qu'en attribuant tous vos avantages à la direction & à la magnificence de Mylord. *Faites qu'une choſe plaiſe à Mylord Montaigu ; & ne vous mettez en peine de rien : quelque dépenſe qu'il faille faire ; quelque ſoin, quelque induſtrie qu'il faille employer pour l'avoir, elle*

(1) Voyez ci-deſſus, page 55.

ne vous manquera pas. Ce ſont les propres paroles de feue Madame Mazarin, qui valent des Oracles pour le moins, & qui n'ont jamais été plus juſtes qu'en cette occaſion. Je n'ai jamais eu une ſi forte envie que celle d'aller à Boughton voir Mylord, la bonne compagnie, l'érudition en ſon luſtre & pleine, quand Monſieur le Vaſſor y ſera : je ne me compte pour rien, car je ne ſai pas le Grec.

A U M E S M E.

SI des incommodités nouvelles, ou pour mieux dire, des veilles beaucoup augmentées, ne m'avoient empêché d'aller à Boughton, je ſerois auſſi heureux qu'un homme de près de cent ans le peut être. Je pers mille plaiſirs, tous de mon goût. Celui de voir la belle maiſon, les belles Eaux, les beaux Canards, m'auroit fort touché, quoi qu'Inſpecteur médiocre. Vous n'aurez pas de peine à deviner le plus grand de tous, c'eſt d'être avec Mylord Montaigu, de jouir de ſon entretien deux fois le jour, avant & après la meilleure chere du monde. Jamais perſonne n'a mieux mérité d'être reçûe magnifique-

ment, & galamment régalée, que Madame Sandwich; jamais homme ne fut plus propre pour la bien recevoir, & la bien régaler, que Mylord Montaigu. J'eſpere que la Caſcade, l'Octogone, les Gerbes, les Jets d'Eau, auront fait oublier la France à Madame Sandwich; & comme Mylord eſt aſſez heureux pour inſpirer ſon goût & ſes deſſeins ſur les Bâtimens & les Jardins, je ne doute point qu'elle n'entreprenne bien-tôt quelque nouvel ouvrage à Hincinbrooke (1) qui n'en devra rien à ceux de Bougthon. On ne ſauroit être plus ſenſible que je le ſuis à l'honneur de ſon ſouvenir. Il ne manquoit rien, pour combler mon déplaiſir, de n'avoir pas vû Boughton & le maître du lieu, que de ne point voir Hincinbrooke & ſa Maîtreſſe, qui eſt le plus grand ornement de tous les lieux où elle ſe trouve.

Si la pauvre Madame Mazarin vivoit encore, elle auroit des Pêches, dont elle n'auroit pas manqué de me faire part: elle auroit des Trufes, que j'aurois mangées avec elle; ſans compter les Carpes de Newhall (2). Il faut recommencer tant d'avantages perdus,

(1) Maiſon de campagne du Comte de Sandwich.

(2) Maiſon de campagne dans la Province d'Eſſex. C'étoit autrefois une Maiſon Royale, où Henry VIII. & la Reine Eliſabeth alloient ſouvent,

par les Dimanches & les Mercredis de *Montaigu House* (1).

A MADAME

DE LA PERRINE.

STANCES IRREGULIERES.

Il ne faut point faire la belle,
Vous l'avez trop long-temps été ;
Une laideur fraîche & nouvelle
Vaut mieux qu'une vieille beauté.

Oubliez pour jamais les charmes ;
Oubliez le temps des amours ;
S'il vous en souvient, que de larmes
Il vous coûtera tous les jours !

Cloris, il faut ceder à l'âge ;
La nature est venue à bout
De ruiner son propre ouvrage ;
Mais vous avez le bien, vous avez le bon-goût
Mettez l'un & l'autre en usage,
Et vous pourrez, Cloris, vous consoler de tout.

(1) L'Hôtel de Montaigu, à Londre.

Une petite & propre chere ;
Bon vin toujours, l'hiver bon feu ,
Un peu de Mufique & de jeu ,
Jufqu'à cent ans vous feront plaire.

Laiffez aux petits , Philis ,
Les couleurs de rofes & de lis ;
Laiffez à la fotte jeuneffe
Un faux mérite de tendreffe ;
Laiffez pour les cœurs les defirs ;
Et donnez au goût fes plaifirs.

PORTRAIT DE MADAME DE LA PERRINE.

SONNET IRREGULIER.

GALANTE fans amour , facile & vertueufe ;
Dévote fans fcrupule , & fort belle Joueufe.
Subfiftant fans argent , & donnant tout le jour
Thé , caffé , chocolat à fa petite cour ;

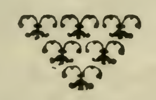
De généreux fans bien avoir fa maifon pleine ;
D'amis

D'amis riches tirer une honnêteté vaine,
Et ſe voir obligée à des remercimens
Pour l'inutilité de leur beaux complimens;

C'eſt la condition où le ciel m'a réduite,
Et que j'ai ſoûtenue avec quelque mérite :
Ce n'eſt pas là pourtant notre plus grand malheur
Eh! voulez-vous ſavoir la plus pénible épreuve
Où ſe trouve ſujette une femme d'honneur ?
C'eſt d'être, comme moi, trop long-temps ſage ;
& veuve.

REPONSE.

Que d'autres comptent leurs ennuis ;
Vous n'êtes pas la ſeule à mal paſſer les nuits;
Avec ſon Epoux il ennuye ;
La plus raiſonnable y languit :
Mais la ſolitude du lit
Eſt pire que ſa compagnie.



BILLET
A MONSIEUR
SILVESTRE.

DEux de vos amis me vinrent voir hier ; & me propoſerent un Dîner pour vendredi ou ſamedi, où il doit y avoir du Vin étonnant. Ils veulent que vous ſoyez de la partie ; ſans cela point de repas. J'avois deſſein d'aller ce matin à *Montaigu-Houſe*, pour apprendre des nouvelles de la ſanté de Mylord, que je ſouhaite la meilleure du monde. Je ſuis fort ennuyé de l'état où je me trouve : celui où vous êtes me fait craindre pour vous.

Car vous ſavez, Docteur, que la ſanté d'Athlete
Eſt, ſelon Hippocrate, à craindre quelquefois.

Monſieur de Barillon, qui mangeoit autant que perſonne, avoit un ſecret admirable contre la plenitude. Avoit-il mangé à crever ? il entrenoit Madame Mazarin des Religieux de la Trape, & quand il avoit parlé demi-heure de leurs abſtinences & de leurs auſte-

rités, il cróyoit n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son discours faisoit l'effet d'une diette. Ce secret-là ne vous servira jamais de rien : vous ne faites abstinence, ni n'en parlez.

LETTRE
A
MONSIEUR LE PRINCE
D'AUVERGNE. (1)

J'Avois toujours oüi dire que l'amitié ne remontoit point ; sentiment fondé sur quelques observations, que les Peres aiment mieux leurs enfans, qu'ils n'en sont aimés. Pour les Peres, je n'en disconviens pas ; mais je trouve le Proverbe faux à l'égard des grand-peres, par ma propre expérience. L'amitié de mon *petit fils* ne s'arrête pas au premier de-

(1) Emmanuel-Maurice de la Tour, dit le *Bailly d'Auvergne*, mort à la Haye en Mars 1702. peu de jours après que M. de Saint-Evremond lui eut écrit cette Lettre. Il étoit fils aîné de Fridéric-Maurice de la Tour, Comte d'Auvergne; mais il avoit cedé ses droits d'aînesse.

gré ; elle remonte de toute sa force pour venir au *grand papa* (1). Que ne fait-on point pour lui plaire ? On donne d'excellent Vin à Londre ; on envoye du meilleur Thé de Hollande ; on écrit le premier. Je pousserois ces On-là bien loin ; mais je veux quitter cette espéce de tierce personne, introduite à la Cour par Monsieur de Turenne, & entretenue après sa mort par ceux de sa maison ; je la veux quitter, pour vous faire directement des reproches, qui montrent la tendresse du *grand-papa*. Comment avez-vous pû quitter l'Angleterre, pour aller prendre une fiévre en Hollande ? Si vous étiez demeuré à Londre, notre Docteur eût empêché sûrement la maladie, par le régime ordinaire qu'il prescrit, & qu'il observe lui-même. Il vous eût fait faire dans votre chambre un Potage de santé, avec un bon Chapon, un Jarret de Veau, du Seleri, & de la Chicorée. Il eût fait rôtir deux perdrix, ou trois si j'y avois été, bien piquées, & de bon fumet. Il y auroit ajoûté un Hêtudeau, & un Pigeon de Voliere pour chacun. Le Vin de Villiers pris moderément, eût fait partie d'une simplicité honnête, & nécessaire pour se bien porter.

(1) Le Prince Maurice appelloit ordinairement Monsieur de Saint-Evremond son GRAND-PAPA.

Mais le cher Docteur entre dans ma chambre : ne pouvant empêcher présentement la maladie, il va vous dire les remédes qu'il faut employer pour la guérison, *&c.*

PORTRAIT DU ROI.

ETRE puissant & juste, ambitieux & sage;
De toutes les vertus faire à propos l'usage;
Patient, moderé, maître de ses desirs,
Exact dans les devoirs, sans gêner les plaisirs;
Ne séparer jamais ses intérêts des nôtres;
Etre occupé toûjours pour le loisir des autres;
Faire servir sa gloire au bien de ses sujets;
Grand Héros dans la guerre, & bon Roi dans la paix;
C'est avoir un mérite à gouverner les hommes,
Dont on ne voyoit point des exemples laissés;
Mais on a pû trouver dans le temps où nous sommes,
Ce qu'on cherchoit en vain dans les siecles passés;
Celui qui par deux fois soûmit toute la terre
A ses décisions pour la paix, pour la guerre;
Dans la guerre, intrépide aux périls les plus grands;
Arbitre dans la paix de tous les differends;

Celui qui mit d'accord l'Europe avec l'Aſie ;
Et qui fit au Sultan recevoir le Traité,
Qu'à Londre, par ſon ordre, on avoit arrêté ;
Ce Prince, hélas! ce Prince, a ſa trame finie (1).
Si rien pourtant nous pouvoit conſoler
C'eſt qu'au dehors il paroît tout regler :
Chez le Etats, où chacun le déplore,
Il a toûjours la même autorité ;
Mort ou vivant la Nation l'adore,
Et tout à Londre eſt ſi bien concerté,
Qu'Eliſabeth ſemble y regner encore.
Mais tu n'es plus un exemple à donner,
Eliſabeth, ta gloire eſt affacée,
Depuis le jour qu' ANNE au Trône eſt placée ;
D'elle on apprend comme il faut gouverner.

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre, &c. mourut le 19. de Mars 1702.



LETTRE
A MONSIEUR
DES MAIZEAUX.

JE ſuis fâché, Monſieur, de ne vous avoir pas renvoyé plûtôt le Livre de Monſieur Bayle (1); je vous aurois épargné la peine de l'envoyer querir. Je l'ai lû avec beaucoup de plaiſir. Tout ce que vous me faites la grace de m'envoyer eſt ſi bien choiſi, qu'on ne trouve pas moins de ſatisfaction à le lire, que d'inſtruction; particuliérement quand ce ſont des ouvrages de Monſieur Bayle. Il donne un tour ſi agréable à ſa profonde érudition, que l'on n'en eſt jamais dégoûté. Il eſt vrai que ſes diſcuſſions chronologiques me fatiguent un peu: mais elles ſont néceſſaires aux Hiſtoriens; & je trouve bien-tôt de quoi me dédommager amplement, dans les matieres qui ſuivent. Quel charme ſeroit la lecture, ſi tous les Savans avoient autant de délicateſſe & de juſteſſe d'eſprit que lui! Mais au lieu de ces rares qualités, on ne trouve dans la plûpart

(1) Le DICTIONNAIRE *Hiſtorique & Critique*, de la ſeconde Edition, publiée en 1702.

des Auteurs qu'une Science confuse, un faux goût, & un entêtement ridicule.

Que de fous pour la connoissance
Que l'on a de l'Antiquité !
Mais bien plus fou celui qui pense
Que la juste Postérité
Saura venger sa suffisance
Du peu qu'on lui rend d'équité.

L'un se plaît aux choses passées,
Que les Livres savent fournir:
Et l'autre veut que l'avenir;
Occupe toutes ses pensées;
L'un se plaît à ce qui n'est plus,
L'autre à ce qui n'est pas encore,
Dans mon discernement confus,
Lequel est plus fou; je l'ignore.

Qu'on admire le grand Savoir,
L'Erudition infinie,
Où l'on ne voit sens, ni génie;
Je ne saurois le concevoir :
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui profond autant qu'agréable,
Me met en état de choisir
L'instruction, ou le plaisir.

Les gens du monde ont certains défauts, qui approchent assez du faux goût, & de la vanité ridicule des Savans.

J'estime beaucoup la Naissance ;
S'il arrive pourtant qu'on en soit entêté,
On a pour le mérite autant de négligence,
Que de soin pour la qualité.

Rien n'est égal, rien ne ressemble,
Quand les deux se trouvent ensemble :
Il est vrai qu'un injuste sort
Les souffre peu souvent d'accord.

Tel est, sans choix, prodigue en sa dépense,
Le trop de luxe a son esprit gâté ;
Tel fait entrer dans sa magnificence,
Le goût exquis avec la propreté :
Qu'on évite de l'un la moindre ressemblance ;
Que l'autre, s'il se peut, en tout soit imité.

Mais par là, du vrai bien a-t-on là jouissance ?
Par-là, peut-on venir à la félicité ?
C'est de quoi nous n'avons aucune expérience :
Ce vrai bien, à mortel, n'est jamais arrivé :
On a beau le chercher sur la terre & sur l'onde,
On auroit fait le tour du monde,
Sans l'avoir nulle part trouvé.

En effet, il n'y a qu'une parfaite résignation aux Ordres de la Providence, qui puisse nous rendre véritablement heureux.

Vivons tranquillement, vivons dans l'assûrance,
A qui notre Malherbe a consacré ces mots;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule Science
Qui nous met en repos (1).

Mais n'est-ce pas aller contre l'ordre de cette Providence, que de se persécuter de la maniere du monde la plus barbare, parce qu'on n'a pas les mêmes sentimens sur la Religion? comme si la persuasion pouvoit s'étendre au de-là des lumiéres; & qu'il dépendît de nous, de croire ce que nous voulons. Cependant tous ces maux ne finiront point, que l'on ne redonne à la Religion les anciens droits qu'elle avoit sur notre cœur (2).

Au lieu de disputer toujours sur la créance
Par trop d'attachement à son opinion;
Regardons comme on vit, sans chercher comme on pense,
Et dans le bien qu'on fait trouvons notre union.

(1) Malherbe dans la CONSOLATION *à M. du Perier sur la mort de sa Fille.*

(2) Voyez le Tome III. pages 128. 129.

Dans la derniere converſation que j'eus avec vous, vous me dites certaines particularités du ROMAN DE LA ROSE, que je voudrois bien voir plus au long.

LETTRE DE MONSIEUR DES MAIZEAUX A MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND, SUR LE ROMAN DE LA ROSE.

VOICI, Monſieur, les particularités que vous m'avez demandées ſur le ROMAN DE LA ROSE. Elles ne m'ont pas coûté beaucoup. Trois ou quatre de nos anciens Auteurs me les ont fournies : je n'ai eû que la peine de les ramaſſer.

Le ROMAN DE LA ROSE eſt proprement un cours de Philoſophie amoureuſe : c'eſt un ſyſtême d'amour ; ou, pour parler

avec nos anciens Auteurs, *un Oeuvre* qui contient *les Commandemens d'amour pour parvenir à jouiſſance*. Il fut commencé par Guillaume de Lorris (1); & achevé par Jean Clopinel, ſurnommé de *Meun*, parce qu'il étoit né à Meun ſur Loire (2). On prétend que le nom de *Clopinel* lui fut donné, à cauſe qu'il étoit boiteux. Guillaume de Lorris (3) avoit entrepris cet ouvrage, pour plaire à une Dame qu'il aimoit : mais il mourut environ l'an 1260. ſans avoir pû l'achever. Jean de Meun le continua quarante ans après la mort de Lorris. Il nous a appris lui-même cette particularité, dans la plainte prophetique qu'il fait faire à l'amour. Le paſſage eſt un peu long : mais peut-être ne ſerez-vous pas fâché de le lire.

(1) Il étoit natif de la Ville de Lorris en Gâtinois, & il y a apparence que c'eſt de-là qu'il a pris ſon nom.

(2) Voyez le RECUEIL *contenant les noms, & ſommaires des Oeuvres d'aucuns Poëtes & Rymeurs François, vivans avant l'an M.* CCC. dans les OEUVRES *de Fauchet*, Tome II. fol. 589. de l'édit. de Paris 1610. & la BIBLIOTHEQUE *de la Croix du Maine*, à l'Article de JEHAN *de Meun ou Mehun.*

(3) Fauchet dit qu'il *eſt croyable, qu'il fuſt eſtudiant en Droit, parce qu'en un endroit il a laiſſé ces Vers.*

» Ainſi nos dit Juſtiniens
» Qui fit nos livres anciens.

Voyez Guillaume de Loris (1).

A qui jalousie contraire
Faict tant d'angoisse & de maltraire
Qu'il est en péril de mourir
Son ne pense le secourir.
Il me conseillast volontiers
Car il est de mes familiers
Et droit fust, car par lui mesment
En ceste paine vrayement
Fusmes pour noz gens assembler
Affin de bel acueil embler,
Mais il dit qu'il n'est assez sage
Si seroit ce moult grand dommage
Si tel loyal sergent perdoye
Quand secourir le peulx & doye
Puisqu'il ma si tresbien seruy
Qu'il est bien vers moy desseruy.
Il fault que praigne mon atour
Pour rompre les murs de la tour
Et pour le fort chasteau asseoir
Avecques tout le mien pouoir,
Plus encore me doit seruir
Car pour ma grace desservir

(1) LE ROMANT DE LA ROSE, *fol. cc. & suiv.* de l'édition de Paris, chez Galliot du Pré 1529.

Il doit commencer vng Rommantz
Ou ſeront mis tous mes commantz,
Et juſques la le finira
Que luy & bel acueil dira
Qui languiſt or en la priſon
A douleur & ſans meſpriſon
Tout mes ſens or ſont eſmayez
Qu'entroblie vous ne m'ayez
Ien ay grand deuil & deſconfort.
Iamais rien n'eſt qui me confort
Si ie pers voſtre bien vueillance
Car ie nay plus ailleurs fiance,
Toutesfois iay perdu eſpoir
Dont quaſi ſuis en deſeſpoir
Cy ſe repoſera Guillaume
Dont le tombeau ſoit plain de baulme
Dencens de myrrhe daloez
Tant ma ſeruy tant ma loez.
Et puis viendra Iehan Clopinel
Au cueur gentil au cueur yſnel
Qui naiſtra deſſus Loire a Meun
Lequel & a ſaoul & a ieun
Me ſervira toute ſa vie
Sans auarice & ſans enuie
Et ſera ſi treſſaige hom

Qui naura cure de raison.
Qui mes oignemens hait & blasme
Combien quils flairent plus que basme
Et sil aduient comment quil aille
Quen aucun cas icelluy faille
Car il nest aucun qui ne peche
Tousiours a chascun quelque teche
Le cueur vers moy tant aura fin
Que tousiours au moins a la fin
Quant en coulpe se sentira
Du forfait se repentira
Et ne voudra par lors tricher
Il aura le Rommant si cher
Que tout le vouldra parfournir
Si temps & lieu luy peut venir
Car quant Guillaume cessera
Iehan si le continuera
Apres sa mort que ie ne mente
Des ans passez plus de quarante
Et dira lors pour la meschance
Et pour paour de desesperance
Quil nait de bel acueil perdue
La beniuolence avant eue
Et si ay perdu espoir
A peu que ne men desespoir

Et toutes les autres parolles

Tant ſoient elles ſages ou folles

Iuſqua tant qu'il aura cueillie.

Sur la branche verte feuillie

La tresbelle roſe vermeille

Ainſi qu'il ſoit iour & quil ſeſueille.

Jean de Meun étoit Théologien, Orateur, Philoſophe, & Mathématicien. Il a compoſé pluſieurs Livres, & fait pluſieurs Traductions (1); entr'autres celle du Traité de Boëce DE LA CONSOLATION, qu'il dédia à Philippe le Bel. Voici le début de ſa Dédicace, où il parle des Ouvrages qu'il avoit déja compoſés (2), *A ta Royale Maieſté, tres-noble Prince, par la grace de Dieu Roy des François, Philipes le quart, ie Jehan de Meung, qui iadis au Romans de la Roſe, puis que Ialouſie ot mis en priſon Belaccueil, enſeigné la maniere du Chaſtel prendre, & de la Roſe cueillir, & tranſlaté de Latin de François, le liure de la Vegece de Chevalerie; & le liure des merueilles de Hirlande: & le liure des Epiſtres de Pierre Abeillard & Helois ſa femme: & le liure de Aelred, de ſpirituelle amitié, envoye ores Boece de Conſo-*

(1) On en trouvera une liſte dans la Croix du Maine.

(2) Fauchet, *ubi ſupra.*

lation, que j'ay translaté en François : iaçoit ce que entendes bien Latin, &c.

Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, parle de Jean de Meun. » En ce temps du-» dit Pape Iean vingt-deuxiesme, *dit-il* (1), » florissoit à Paris maistre Iean de Mehum, » Docteur en Théologie, & grand Philoso-» phe. Lequel prinst plaisir à composer plu-» siers liures singuliers, & entre autres para-» cheua le Roman de la Roze, qui auoit » esté commencé par maistre Gilles de Lor-» ris. Il translata de Latin en François Boéce » *De Consolatione* : & *De regimine Principum*, » qu'auoit composé Sainct Thomas : & Ouide » *De arte amandi*, dont il se fut bien passé. » Et fit plusieurs autres plaisans liures de Mon-» danité. Son corps gist au cloistre des fre-» res Prescheurs à Paris : où, ainsi que j'ay » ouy dire audit lieu, il fut mis par Arrest » de la Cour de Parlement, car lesdits Fre-» res l'auoient desenterré (2), à raison de ce » qu'il s'estoit mocqué d'eux, & leur auoit » donné en sa maladie vn coffre plein de » pieces d'ardoise : que lesdits Freres pen-

(1) LES ANNALES *d'Aquitaine. Faicts & gestes en sommaire des Rois de France & d'Angleterre, Pays de Naples & de Milan* ; IV. Partie, Chapitre II. page 187. de l'édition de Poictiers 1644.

(2) *Desenterré*, doit signifier ici *non enterré*, pour s'accorder avec ce qui suit.

» ſoient eſtre argent monnoié, & cognurent
» la fraude après ſa mort & auant qu'il fut
» par eux enterré : ie ne croi pas qu'il ſoit
» vray ».

Paſquier préfere Guillaume de Lorris & Jean de Meun à tous les Poëtes d'Italie. » Souz le regne de Sainct Louys, *dit-il* (1),
» nous euſmes Guillaume de Lorry, & ſous
» Philippe le Bel Iean de Mehum, leſquels
» quelques vns des noſtres (2) ont voulu
» comparer à Dante Poëte Italien : Et moi
» ie les oppoſerois volontiers à tous les Poë-
» tes d'Italie, ſoit que nous conſiderions,
» ou leurs mouëlleuſes ſentences, ou leurs
» belles loquutions encore que l'œcono-
» mie générale ne ſe rapporte à ce que
» nous pratiquons aujourd'hui : Recherchez
» vous la Philoſophie Naturelle ou Morale ?
» Elle ne leur défaut au beſoin : Voulez-
» vous quelques ſages traits, les voulez-vous
» de follie ? Vous y en trouuerez à ſuffiſance,
» traits de follie toutesfois dont pourrez-
» vous faire ſages. Il n'eſt pas que quand il
» faut repaſſer ſur la Theologie, ils ſe monſ-
» trent n'y eſtre apprentis. Et tel depuis eux
» a eſté en grande vogue, lequel s'eſt enrichy

(1) LES RECHERCHES *de la France*, Livre VII. Chap. 3. pag. 603. de l'édition de Paris 1643.

(2) Voyez Fauchet, *fol.* 590.

» de leurs plumes, sans en faire semblant. Aussi » ont-ils conserué, & leur œuure; & leur » memoire jusqu'à huy, au milieu d'vne in» finité d'autres, qui ont esté enseuelis avec » les ans dedans le cercueil des ténébres. » Clement Marot les voulut faire parler le » langage de nostre temps, affin d'inuiter les » esprits flouëts à la lecture de ce Roman. » Qui n'est autre chose qu'un songe dont le » principal subiect est l'Amour. En quoi on » ne sçauroit assez louer cette inuention. » Car pour bien dire, les effects de l'Amour » ne sont entre nous que vrais songes. C'est » pourquoi Guillaume de Lorry, présupposé » que ce fut en la primeuere, saison expresse» ment dédiée à cet exercice. Cestui n'eut loi» sir d'aduancer grandement son liure : mais » en ce peu qu'il nous a baillez (1), il est, si » ainsi ie l'ose dire, inimitable en descrip» tions. Lisez celle du Printemps, puis du » Temps, ie deffie tous les Anciens, & » ceux qui viendront apres nous d'en faire » plus à propos. Iean de Mehun est plus sça» vant que Lorry, aussi eust il plus de loisir » & de subiect que son deuancier.

Les Chimistes ont prétendu trouver le Grand-Oeuvre de ce Roman; & il n'en faut pas être surpris, puisqu'ils le voyent clairement

(1) Il n'en a fait qu'environ la cinquiéme partie.

dans le CANTIQUE DES CANTIQUES.
D'autres, se sont divertis à y découvrir une espéce de Théologie Morale (1) : mais le fameux Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, bien éloigné de cette pensée, l'a regardé comme un Livre très-dangereux, & a fait un Ouvrage exprès pour le décrier (2). Enfin il s'est trouvé des gens qui l'ont pris pour une Satyre contre le beau Sexe, comme nous le verrons bien-tôt. Ils ne se trompoient pas: Jean de Meun avoit si peu ménagé les Femmes dans ce *Roman*, qu'elles résolurent de s'en venger : mais il se tira d'affaire par un trait de plaisanterie. Le Président Fauchet, qui nous a conservé cette Historiette, la narre d'une maniére si naïve, que je me servirai de ses propres termes.

» Iean de Meung, *dit-il* (3), cuida être » payé de la mesme monnoye qu'Ouide son » maistre : pource qu'une partie des dames » de court mal renommées, moines, hy» pocrites, autres gens vicieux qu'il avoit ta» xez en ses liures, lui susciterent beaucoup » d'ennemis. Mesmes les dames faschées de » ces vers trop piquans :

(1) Voyez le Discours qui est à la tête de l'édition du *Roman de la Rose*, de Galliot du Pré.

(2) La Croix du Maine.

(3) *Ubi supra*, fol. 590.

» *Toutes estes, serez, ou fustes,*
» *De faict, ou de volonté, putes;*

» delibererent un jour de l'en chastier. Du-
» quel danger il se sauva gentiment en ceste
» maniere. Maistre Iean de Meung estant ve-
» nu à la Court pour quelque occasion, fut
» par les dames arresté en vne des chambres
» du logis du Roy, estant enuironné de plu-
» sieurs seigneurs : lesquels pour avoir leur
» bonne grace, auoyent promis le represen-
» ter, & n'empescher la punition que elles
» en voudroient faire. Mais Iean de Meung
» les voyant tenir des verges, & presser les
» Gentils hommes de le faire despouiller,
» il les requit luy vouloir octroyer vn don :
» iurant qu'il ne demanderoit pas remission
» de la punition qu'elles attendoient prendre
» de lui (qui ne l'avoit meritée) ains au
» contraire l'aduancement. Ce qui lui fut
» accordé à grand peine, & à l'instante priere
» des seigneurs. Alors Maistre Iehan com-
» mença à dire : Mes dames, puisqu'il faut
» que je reçoive le chastiment, ce doit estre
» de celles que i'ay offensées. Or n'ay-ie parlé
» que des meschantes, & non pas de vous
» qui estes icy toutes belles, sages, & ver-
» tueuses : partant celle d'entre vous qui se
» sentira la plus offensée, commence à me

» fraper, comme la plus forte putain de tou-
» tes celles que i'ay blasmées. Il ne se trouua
» pas une d'elles qui voulust auoir cest hon-
» neur de commencer, craignant d'empor-
» ter ce tiltre infame. Et Maistre Iehan es-
» chappa, laissant aux dames une vergogne:
» & donnant aux seigneurs là presens, assez
» grande occasion de rire : car il s'en trouua
» aucuns d'eux, à qui il sembloit que telle
» ou telle deuoit commencer, mais les mieux
» appris rompirent ce iugement, pour euiter
» au debat qui en fust suiui.

» Le Romans de la Rose, *ajoute Fauchet*;
» a (ce neanmoins) esté receu par les li-
» brairies des seigneurs, comme liure plai-
» sant & rempli de beaux traicts de doctri-
» ne, malgré les prescheurs & Theologiens:
» marris de ce qu'il estoit trop manié &
» appris de ce toutes sortes de gens: telle-
» ment que plusieurs crierent contre. Et
» entre autre maistre Martin Franc, natif en
» la Comté d'Aumale en Normandie, Pre-
» uost & Chanoine de Lauzane en Sauoye,
» fit un liure contre le Romans de la Rose,
» intitulé *Le Champion des dames*: comme si
» Iehan de Meung eust escrit contre elles,
» mais ce fut longuement apres la mort de
» maistre Iehan de Meung, pource que ce
» Champion est adressé à Philippes deuxié-
» me Roy de Bourgogne, surnommé le
» Bon.

Fauchet rapporte ensuite le tour que Jean de Meun joua aux bons Freres Prêcheurs ; mais un peu autrement que Bouchet. » Il se » trouue en la chronique d'Aquitaine, *dit-il*, » vn trait de risee que le bon maistre Iehan » de Meung fit aux freres prescheurs ou Ia- » cobins de Paris, mesmes en son testament. » Par lequel ayant ordonné estre enterré en » leur Eglise, il leur laissa vn coffre auec » tout ce qui étoit dedans : commandant ne » l'ouurir qu'il ne fut mis en terre. Maistre » Iehan trespassé, & son service mortuaire » fait, suiuant ce qu'il auoit ordonné : les » freres viennent en grand haste pour enle- » uer ce coffre, lequel se trouvant plein de » pieces d'ardoise, sur lesquelles possible il ti- » roit des figures d'Arithmetique ou de Geo- » metrie, les moines indignez, & pensans » qu'il se fust mocqué d'eux vif & mort, » deterrerent son corps. Mais la Cour de » Parlement aduertie de telle inhumanité, » le fit remettre en sepulture honorable, » dans le cloistre du conuent. Cela me fait » croire, s'il eust esté docteur en Theologie » (comme a voulu dire l'Auteur de la Chroni- » que d'Aquitaine, ou celui duquel il l'a pris) » qu'il n'eust vsé de telle risee en mourant. » Si vous ne dittes qu'en ce temps-là, les » estudians en l'Vniversité de Paris estoient en- » nemis des Mandians, pour l'entreprise que

» faisoyent ces freres sur les gens d'Eglise, & » maistre de l'Vniversité : se fourrans par les » cours, pour estre confesseur des Roys & » Princes : entreprenans aussi les lectures » publiques, sur les maistres Regens des » Vniversitez. Dont maistre Iehan se vange » d'aucuns d'eux, sous la personne de Faux » semblant, tant au Romans de la Rose, » qu'en vne Satyre faite contre les vices, » appellee Testament, & Codicille : mais » par une copie que i'ay, (escrite auant deux » cens ans) *Status mundi, siue doctrina gen-* » *tium.* I'ay mis toutes ces raisons, afin que » toy (lecteur) en iuges ce qu'il te plaira.

Le ROMAN DE LA ROSE a été réduit en prose par Jean Moulinet (1), qui l'a enrichi de plusieurs Allégories de son invention. Il a mis ces quatre Vers à la tête de son Ouvrage :

C'est le Roman de la Rose
Moralisé clair & net,
Translaté de Vers en Prose
Par vostre humble Moulinet.

J'oubliois de vous dire, Monsieur, que le Langage des Exemplaires imprimés du Ro-

(1) Chanoine de Valenciennes. Il fleurissoit environ l'an 1480. Voyez la Croix du Maine, pages 149. & 246.

MAN

MAN DE LA ROSE, n'est pas conforme à celui des Manuscrits. On l'a changé en un François plus moderne (1) : & de là vient que les Imprimés différent beaucoup les uns des autres ; chaque Libraire y ayant fait faire de nouveaux changemens. Nous avons vû que Pasquier dans ses RECHERCHES blâme Marot d'en avoir fait une Revision : il s'explique encore plus fortement dans ses LETTRES. *Il n'y a homme docte entre nous*, dit-il (2), *qui ne lise les doctes escrits de Maistre Alain Chartier ...... & qui n'embrasse le Romant de la Rose ; lequel à la mienne volonté que par une bigarrure de langage vieux & nouveau, Clement Marot n'eust voulu habiller à la moderne Françoise.* Cependant il est certain que d'autres y avoient travaillé avant lui. J'ai même remarqué qu'on a altéré les Manuscrits, aussi bien que les Copies imprimées : & il est très difficile d'en trouver, qui ayent échappé à la diligence indiscrete de ces Reviseurs. Ils ont crû rendre l'Ouvrage meilleur, & ils n'ont fait que le gâter. On ne reconnoît plus dans ces Exemplaires retouchés, l'état où étoit notre Langue dans le treiziéme siécle : on lui a ôté cette naïveté & cette grace qu'elle avoit

(1) La Croix du Maine.

(2) Liv. II. dans la *Lettre à M.* Cujas. p. m. 104. & 105.

alors, malgré toute ſon imperfection. C'eſt à peu près la même choſe que ſi l'on s'aviſoit aujourd'hui de revoir nos Auteurs du quinziéme ou ſeiziéme ſiécle, pour les rapprocher de notre maniére d'écrire. Mais afin que vous puiſſiez mieux juger, Monſieur, de l'énorme différence qu'il y a entre les Exemplaires imprimés & les plus anciens Manuſcrits, j'ajoûterai ici le commencement du ROMAN DE LA ROSE, tel qu'il ſe trouve dans un Manuſcrit de la Bibliothéque d'Oxford, qui eſt très-bien écrit ſur du velin, & orné de fort jolies ſigures en miniature. C'eſt une marque de ſon Antiquité. Je mettrai à côté l'Edition imprimée, dont vous venez de voir un lambeau. Vous pourrez juger par-là du génie, & du ſtile de Guillaume de Lorris.

MANUSCRIT D'OXFORD.	DE GALLIOT DU PRE'.
CI commence le romanz de la roſe	*Cy eſt le rommant de la roſe*
Ou l'art d'amour eſt toute encloſe.	*Ou tout lart damours eſt encloſe.*
Maintes gens dient que en ſonges	Maintes gens vont diſant que ſonges
Na ſe fables non & manſonges	Ne ſont que fables & menſonges
Mes len puet tels Songes ſongier	Mais on peult tel ſonge ſonger
Qui ne ſont mie menſongier	Qui pourtant neſt pas menſonger
Ains ſont apres bien aparant	Ains eſt apres bien apparent
Si ien puis bien traire agarant	Si en puis trouuer pour garant
I. auĉteur qui ot non macrobes	Macrobe vng aĉteur treaſſable
Qui ne tint pas ſonges alobes	Qui ne tient pas ſonges à fable
Ainſois eſcript la uiſion	Aincoys eſcript la viſion
Quil auiht au roy Cyprion.	Laquelle aduind a Scipion.
Quicunques cuide ne qui die	Quiconques cuyde ne qui die
Q'ſoit foleur ou muſardie	Que ce ſoit vne muſardie
De croire que ſonges auiegnent	De croire qu'aucun ſonge aduienne
Qui ce voudra pour fol me tiegnet	Qui vouldra pour fol ſi men tienne,
Car endroit moy ai ie fiance	Car quant a moy iay confiance
Q'ſonges ſoit ſegnefiance	Que ſonge ſoit ſignifiance
Des biens aus gens ou des ainuis	Des biens aux gens & des ennuitz
Que li pluſieurs ſongent denuis	La raiſon, on ſonge par nuytz
Maintes choſes couuertement	Moult des choſes couuertement
Q'len voit puis aportement.	Quon voit apres appertement
Le vinteſime an de mon aage	Sur le vingtieſme an de mon eage
U point quamours prent le paage	Au point quamours prent le peage

Les iones gens couchie meſtoie	De ieunes gens, coucher malloye
Vne nuit ſi com ie ſoloie	Vne nuyt comme ie ſouloye
Et mie dormoie mout ſorment	Et de fait dormir me conuint
Si vi 1. ſonge en mon dormant	En dormant vng ſonge maduint
Qui mout fut bel & mout me plut	Qui fort beau fut a aduiſer
	Comme uous orrez deviſſer
	Car en aduiſant moult me pleut
Mes en ce ſonge onqs riens nut	Et oncques riens au ſonge neut
Q'avenu treſtout ne ſoit	Qui du tout aduenu ne ſoit
Si com li aucteur racontoit	Comme le ſonge recenſoit
Or vueil ce ſonge rimoier	Lequel vueil en rime deduire
Pour nos cuers plus ialceſoier	Pour plus a plaiſir vous induire
Quamours le me prie & comande,	Amours men prie & le commande,
Et ce nuls bons qui me demande	Et ſi daduenture un demande
Comment ie veuil que cis romans	Comment ie vueil que ce rommant
Soit apele que ie commans	Soit appelle ſacha lamant
Ce eſt li romans de la roſe	Que ceſt le rommant de la roſe
Ou lart damours eſt toute encloſe	Ou lart damour eſt toute encloſe.
La matiere en eſt bonne & nueue	La matiere eſt belle & louable
Or doint Diex que en gre la reſoiue	Dieu doint quelle ſoit aggreable
Celle pour cui ie lai enpris	A celle pour qui lay empris
Ceſt celle qui tant a de pris	C'eſt une dame de hault pris
Et tant eſt digne deſtre amee	Qui tant eſt digne deſtre aymee
Quelle doit eſtre roſe clamee.	Quelle doit roſe eſtre clamee.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

J'ENVOYE ſavoir ſi la fatigue que vous eûtes hier, ne fut pas auſſi grande que le plaiſir de voir la Cérémonie (1). Si vous avez eu la compagnie des Chanoines, comme je n'en doute point, je ne vous plains pas. Ils ont des remédes contre l'ennui & la languenr qu'on trouve en ces ſortes d'occaſions. Le Doyen de Guernezey diſoit, *qui dit* CHANOINE *dit* HOSPITALIER; c'eſt leur Inſtitution, & celui qui ne feroit pas bonne chére à ſon hôte, donne matiére à un dévolu, & mérite de perdre ſon Canonicat: danger, que Monſieur Sarte n'a jamais couru. Je ſouhaiterois que vous euſſiez ſouvent ſon comme ce: je croi que celui de Monſieur Breval ne peut être que très bon, & que vous vous ſerez aſſez bien trouvée des graces que le Seigneur fait à ſon Egliſe.

(1) Le Couronnement de la Reine, le 2. de Mai 1702, dans l'Egliſe Collégiale de Weſtminſter.

A LA MESME

J'AI d'excellent pain ; je n'ai point de beurre aujourd'hui, & je ne ſaurois fournir ma part du déjeûner : Monſieur de Montandre (1) employeroit de bon cœur une partie de ſon gain en Pêches. Je ne ſai ſi c'étoit aujourd'hui que cette petite troupe déjeunante devoit s'aſſembler. Quelque travers qu'il y ait dans l'Eſprit des Femmes, il n'y en a pas aſſez pour leur rendre un Vieillard agréable ; & je croi qu'on peut ſe paſſer de moi par tout, horſmis au jeu, où le perdant ne déplaît jamais à l'heure qu'il perd : on retrouve ſes déſagrémens quand il a perdu, & payé.

(1) M. le Marquis de Montandre.



LETTRE DE MONSIEUR SILVESTRE.

VOus ne ſauriez croire la joye que j'ai eue de voir arriver le Pâté. Outre qu'un Pâté de Perdrix eſt conſidérable par lui-même, il m'a rappellé l'idée de Mylord Montaigu, la vôtre, celle de toute la bonne compagnie qui eſt à Boughton, & m'a fait imaginer vivement toutes les beautés que je n'y ai pas vûes. J'en ſuis informé par tous ceux qui y ont été. Mylord Gallway, bon connoiſſeur en toutes choſes, m'a dit, que la Caſcade de Boughton eſt la plus parfaite & la plus achevée qu'il ait vûe : qu'il y a de plus grandes Piéces d'Eau à Verſailles & à Chantilly ; mais que s'il avoit à donner un modelle de ces ſortes d'ouvrages-là, il donneroit la Caſcade de Boughton au préjudice de toutes les autres. Monſieur le Coq en a fait la deſcription dans une fort grande Lettre : Monſieur de Montandre en parle à peu près comme eux.

Si Mylord m'a envoyé le Pâté de ſon pro-

pre mouvement, il me rend un des plus présomptueux hommes du monde : quand vos inspirations l'auroient déterminé, je lui aurois toujours une fort grande obligation, & ne serois pas fâché de lui en avoir souvent de la sorte. Je crains qu'il n'y ait une espéce d'ingratitude à faire des distinctions si délicates. Quelque vanité qu'il puisse y avoir, je veux croire que Mylord a songé premierement à moi, & que vous l'avez fait souvenir de temps en temps du dessein qu'il avoit eu.

Depuis ma Lettre écrite, Monsieur de la Pierre est arrivé, qui m'a donné onze Pêches, *qui valent onze Cités*, pour parler comme les Espagnols, quand ils veulent faire valoir les présens qu'ils reçoivent. Les douleurs que je ressens présentement me rappellent à mon mal. Je voudrois bien que vous m'eussiez guéri avec le régime de Bougthon, les Perdreaux, les Trufes, *&c.* Si vous étiez ici il ne seroit besoin que de vos regards. Il n'y a point de maladie qui puisse tenir contre les *corpuscula*, *effluvia*, *emanationes*, *simulacra sanitatis*, qui partent de vos yeux. Je souhaite avec beaucoup d'impatience d'en recevoir les effets.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

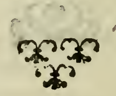
QUAND je joue chez vous, je perds sûrement; mais j'ai la consolation que vous gagnez quelque chose de ce que je perds: quand je joue ailleurs, j'ai le déplaisir que ce n'est pas vous qui gagnez mon argent, & la peur que vous ne perdiez chez vous le vôtre. Mandez-moi s'il me sera permis d'y faire ma fonction ordinaire, j'entens de perdre au jeu: car pour de *soudainetés*, mot consacré par Madame Mazarin, j'en crois être exemt.



A LA MESME.

JE croyois vous faire aller juſqu'aux *idées innées* (1) mais je voi qu'à peine allez-vous aux *Axiomes*. Laiſſons la ſcience : Salomon, le plus ſage des hommes, a dit que la ſcience étoit *affliction de chair*. Ne pouvant réjouir celle des Dames, il eſt de l'honnêteté & de la bienſéance de ne la pas affliger. Si le changement d'une Guinée ou la Guinée entiere pouvoit mériter aujourd'hui quelque entrée en votre maiſon ; je tâcherois de me donner ce mérite-là:non pas par l'argent, mais par la maniére honnête & galante que j'aurois à le perdre.

(1) M. de Saint-Evremond liſoit dans ce temps-là, le Traité *de l'entendement* de M. Locke.



BILLET
A MONSIEUR
SILVESTRE.

IL y a environ dix ans que Mylord Montaigu nous apprit, à Madame Mazarin & à moi, ce que c'étoit que *Depontani*. Je pensois avoir lû tous les bons Auteurs qui parlent des Coutumes des Romains; il s'en falloit Festus, qui m'apprend ce que Mylord nous avoit dit, mais qui ne l'explique pas si bien. *Depontani*, étoient des Vieillards bons à rien, inutiles au public & aux particuliers, que l'on jettoit du haut du *Pont* dans la Riviere. Ce discours m'allarma; jugez si je ne dois pas avoir aujourd'hui les dernieres apprehensions:

Urget præsentia Turni.

Je supplie Mylord Montaigu de ne me pas mettre au nombre des *Depontani*, mais de contribuer à me faire demeurer au monde autant de temps que la nature le permettra. Pour vous, Monsieur le Docteur, qui devez

avoir ſoin de ma vieille maſſe, & la ranimer par vos regards ſalutaires, d'où vient que vous avez été ſi long-temps ſans me voir? Si vous n'êtes pas plus aſſidu, je reprendrai ces petits corps, ces atômes de ſanté que je vous ai donnés.

BILLET

A MADAME

DE LA PERRINE.

JE fais tout ce que je puis pour redevenir jeune, & n'en puis venir à bout. Je ſonge au Collége, je retourne à l'étude de la Grammaire; & tout cela inutilement. Si Betty, toute jeune qu'elle eſt, vouloit ſe défaire de trois ou quatre ans, elle n'a qu'à lire les DECISIONS DE L'ACADEMIE (1), fort propres à rappeller, du moins, l'idée de la jeuneſſe. A parler ſérieuſement, vous y verrez cent vetilles de Langue, aſſez néceſſaires à qui veut parler François exactement, & le prononcer

(1) REMARQUES ET DECISIONS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, *recueillies par* M. L. T. (*M. l'Abbé Tallemont*) imprimées à Paris en 1698.

comme il faut. Monsieur de Miremont a mon autre Livre de Brantome depuis huit jours. Si vous aviez quelque partie d'Hombre digne de nous, vous n'avez qu'à faire dire à mon Porteur, Oui, pour ne pas vous donner la peine d'écrire. Un Billet seroit pourtant beaucoup mieux.

A LA MESME.

Monsieur Rouviere a gagné vos bonnes graces pour deux Jonquilles : à l'âge où je suis, il faut faire un présent plus considerable ; je vous en envoye cinq. Je ne serois pas en peine des faveurs, si j'en savois faire un bon usage. Mandez moi ce que vous ferez après dîner. Je signois toutes mes Lettres à Madame Mazarin, quand j'étois fort bien avec elle, comme Don Quichotte les siennes à Dulcinée ; Le Chevalier de la triste figure : elle signoit les siennes comme Dulcinée, à Don Quichotte.

A MONSIEUR SILVESTRE.

STANCES IRREGULIERES.

DOCTEUR aux regards ſalutaires;
Qui par vos rayons de ſanté,
Menacez les Apotiquaires
D'une prompte inutilité.

Anti-baſilic dont la vûe
Sait guérir comme l'autre tue;
Qui vous a fait tant retarder?
Docteur, venez me regarder.

Depuis le premier de Novembre;
J'ai gardé tous les jours la chambre;
Dans un état fort ennuyeux;
J'attens pour en ſortir le ſecours de vos yeux.

Cette vertu ſurnaturelle
Attachée à votre prunelle,

Vient d'agir ſelon mes ſouhaits ;
A peine je la voi que j'en ſens les effets.

Rendons graces au Ciel de nous trouver en vie
Dans le temps qu'on travaille à détruire la Mort,
Et que Silveſtre, au moins, détruit la maladie.
Pouvions-nous eſperer jamais un ſi beau ſort?

Mais quelqu'un me dira ; cette même nature
Qui nous fait voir le jour, méne à la ſépulture ;
Et malgré tous ces beaux diſcours,
On meurt, & l'on mourra toûjours.

Quoi ! Veux-tu, par le vrai, te rendre miſérable ?
Veux-tu donc voir, par lui, ſans ceſſe tes malheurs ?
Souvent le faux donne un bien véritable,
Chacun, au faux, peut trouver ſes douceurs :
Si vous ôtez du monde les Erreurs,
Vous en ôtez ce qu'il a d'agréable.

Silveſtre, moins ingénieux,
Quitteroit le talent de plaire ;
Et prenant un air ſérieux,
A ſon naturel tout contraire,

Ne guériroit plus par ſes yeux,
Comme il avoit toûjours ſû faire.

Celui qui voulut à nos corps
Rendre leur nature immortelle (1);
Sut donner de ſi beaux dehors
A ſon opinion nouvelle,
Que le vrai, tout confus alors;
N'oſoit paroître devant elle.

O toi, qui cauſes nos ennuis;
Indiſcrete & deſagréable
Verité; cache-toi dans le fond de ton Puits;
Et nous laiſſe goûter les douceurs de la Fable.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

JE vous ſouhaite une bonne année. Souhaiter eſt la ſeule choſe que je puis faire : ſi vous vouliez pourtant, je ferois quelque

(1) M. Aſgil. Voyez ci-deſſus, page 354.

chose de plus; ce seroit de vous donner un repas avec Monsieur Silvestre. Si j'eusse crû vous trouver chez vous, je vous aurois porté le souhait que je vous envoye. On ne vous trouve jamais. J'ajoûterai six Vers à ma Prose.

Puissent les bonnes destinées
Me donner dix ou douze années!
Puissiez-vous avoir en effet
Esprit content, santé parfaite,
Et tout le bien que vous souhaite
La Marquise de Gouvernet.

A LA MESME.

JE suis bien fâché de ne m'être pas trouvé au logis, quand vous me fistes l'honneur d'y envoyer. Mandez-moi s'il y a quelque service à vous rendre; j'y cours. Si vous gardez la maison, je ne manquerai pas de m'y rendre. Disposez d'un homme qui passe les nuits aussi mal que vous; mais par des causes bien differentes de nos insomnies. Puissiez-vous perdre les vôtres agréablement! je suis au desespoir de n'être plus capable de vous les ôter;

Je vous tirerois de l'épreuve
D'être long-temps ſage & veuve (1).
Ne pouvant devenir l'objet de vos amours,
Puiſſiez-vous la faire toûjours,

Sur la tyrannie de la Raiſon.

LA Raiſon eſt d'un triſte uſage!
Qu'il eſt ennuyeux d'être ſage!
De vivre toûjours gravement
Sous les ordres du jugement;
De réfléchir toute ſa vie
De peur de faire une folie!

L'Amour n'eut jamais de liens,
Raiſon, ſi fâcheux que les tiens:
En amour, on aime ſes peines;
Raiſon, tu combats nos deſirs,
Contrains ou choques nos plaiſirs;
C'eſt de toi proprement que nous portons les chaînes.

C'eſt toi qui cauſes les rigueurs,
Que nous trouvons avec les Dames;

(1) Voyez ci-deſſus; page 177.

Tu mets le ſcrupule en leurs ames,
Tu fais le tourment de leurs cœurs ;
Sans toi, ſans toi, l'Amour n'auroit que des douceurs.

LETTRE A MADAME DE LA PERRINE.

MANDEZ-MOI ſi vous êtes dans la même réſolution où vous étiez hier pour la viſite de Madame Bond.

Femme eſt un' Animal aimable,
Mais de ſa nature muable ;

dit un ancien Poëte. Vous avez la qualité d'*aimable* : comme vous n'avez rien des défauts du ſexe, le dernier ne vous touche pas.



A LA MESME.

MADAME Bond sera chez elle : si vous voulez vous y trouver à quatre heures, ou quatre heures & demie, je ne manquerai pas de m'y trouver aussi, & de vous y faire le compliment que Madame Mazarin me faisoit faire au Roi ; *très-humble & très-obéissant serviteur* (1).

(1) Madame Mazarin railloit souvent M. de Saint-Evremond sur ce qu'un jour le Roi lui ayant demandé *s'il étoit amoureux*, il fit une profonde révérence & dit, qu'*il étoit son très humble & très-obéissant Serviteur.*



LETTRE
A
MONSIEUR LE COMTE
MAGALOTTI;

Du Conſeil d'Etat de Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Grand-Duc de TOSCANE.

QUE vous êtes heureux, Monſieur! Il y a plus de trente ans que j'ai l'honneur de vous connoître: vos années vous ont fait acquérir un grand ſavoir; vous ont fait avoir beaucoup d'expérience, beaucoup de conſidération, ſans vous avoir rien ôté de la vigueur du corps & de l'eſprit: les miennes, plus nombreuſes à la verité, m'ont été moins favorables. Elles ne m'ont rien laiſſé de la vivacité que j'ai eue, & du meilleur temperament du monde que j'avois. Au reſte, Monſieur, je vous ſuis fort obligé de m'avoir écrit en Italien: ſi vous aviez pris la peine de m'écrire en François, vous m'euſſiez laiſſé la honte de voir un Etranger entendre beau-

coup mieux que moi la beauté & la délicatesse de ma Langue. Il est vrai que presque toutes les Nations de l'Europe auroient partagé cette honte-là, car il n'y en a point dont vous ne parliez la langue plus élegamment que leurs plus beaux esprits ne sauroient faire.

Je vous aurai fait beaucoup de tort dans l'opinion qu'avoit Monsieur le Marquis Rinuccini (1) de votre discernement; la réputation que vous m'avez voulu donner auprès de lui, aura gâté la vôtre. On est fort satisfait de lui en cette Cour; de sa personne, de son procedé, & de sa conversation. J'y ai trouvé tout l'agrément qu'on pourroit desirer. Monsieur le Cavalier Giraldi, qui est bien ici avec tout le monde, lui donne toutes ses connoissances, dont il n'aura que faire quand il voudra se montrer : sa présence le met hors d'état d'avoir besoin de bons offices. Avant que de finir, je vous supplierai, Monsieur, de faire valoir auprès de S. A. R. la profonde reconnoissance que je conserverai jusqu'au dernier moment, de toutes les bontés qu'elles a eues pour moi. Je dois aux liberalités de son bon vin de Florence, mes dernieres années, que j'ai passées avec assez de repos. Après que vous m'aurez acquitté de ce premier devoir,

(1) Envoyé Extraordinaire du Grand-Duc. Il étoit venu en Angleterre pour complimenter la Reine sur son avénement à la Couronne.

qui m'eſt le plus précieux du monde, vous aurez la bonté d'aſſûrer Monſieur le Commandeur Del Bene, de l'eſtime que j'aurai toute ma vie pour ſon mérite. Je ne vous donnerai point de nouvelles aſſurances des ſentimens que vous me fûtes inſpirer, dès le moment que j'eus l'honneur de vous connoître. Je finirai par l'état où je me trouve depuis long-temps: ces ſix Vers que j'ai fait autrefois (1) vous l'expliqueront.

Je vis éloigné de la France,
Sans beſoin & ſans abondance,
Content d'un vulgaire deſtin:

J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans molleſſe;
J'aime la vie & n'en crains pas la fin.

Auſſi malade que je le ſuis aujourd'hui, je devrois la ſouhaiter au lieu de la craindre: mais ſi je paſſe une heure ſans ſouffrir, je me tiens heureux. Vous ſavez que la ceſſation de la douleur eſt la félicité de ceux qui ſouffrent. Je trouve que la mienne eſt ſuſpendue,

(1) Voyez le *Sonnet* adreſſé à Mademoiſelle de l'Enclos, Tome IV. page 325.

quand je ſuis aſſez heureux pour vous entretenir.

BILLET A MONSIEUR SILVESTRE. (1)

DOcteur, mandez à vos amis
Pourquoi nos fameux appétits
Ne ſont venus rendre l'hommage
Qu'ils doivent à leur Mécenas,
Et faire valoir l'avantage
De leur talent à ſes repas.
Pour les ſauver de la moleſſe
Où méne la délicateſſe,
Defendez-leur les Perdreaux;
Les Cailles, & les Faiſandaux.
Et, ſi vous pouvez, qu'on les livre
Aux amis du Mylord qui n'ont pas pû le ſuivre;
Gens par l'âge affoiblis, débiles eſtomacs,
Ne pouvant digérer que des mets délicats.

(1) M. Silveſtre étoit alors à la campagne, avec Mylord Montaigu.

Vous

Vous, Héros d'appétit, qu'un robuſte mérite
A de nouveaux exploits tous les jours ſollicite,
Attaquez d'énormes Brochets,
Qui furent la terreur des Mangars & des Philes;
Attaquez des Poiſſons qu'on prend pour Crocodiles (1),
Et ne les quittez point ſans les avoir défaits.
Sur l'appétit tout mon bonheur ſe fonde;
J'aimerois mieux, célébre Morelli,
Et renommé Vaſſor, votre appétit,
Que les Etats du plus grand Roi du monde.

BILLET
DE MADAME
DE LA PERRINE.

AUCUN vin ne me fait envie;
D'aucun mets je ne ſuis tenté;
Que puis-je faire dans la vie?
Qui peut m'y tenir arrêté?
Je prens peu de plaiſir à lire;

(1) Voyez ci-deſſus, page 316.

J'oblige le public en m'abſtenant d'écrire ;
La ſeule douceur que j'attens,
C'eſt d'entendre Mylady Band.
Je n'aime plus que l'harmonie
Ta voix au claveſſin puiſſe-t-elle être unie ;
Pour entendre les doux accords
Qu'on promet aux ames ſans corps.

Je ſuis fort mal ; & j'ai raiſon de me préparer des plaiſirs en l'auttre monde : puiſque le goût & l'appétit m'ont quitté, je n'en dois pas eſpérer beaucoup en celui-ci.

Fin du cinquième & dernier Tome.

TABLE

DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans le cinquiéme Tome.

On a mis une n. *pour marquer que le chiffre ſuivant ſe rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.*

A.

B.

C.

D.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

S.

T.

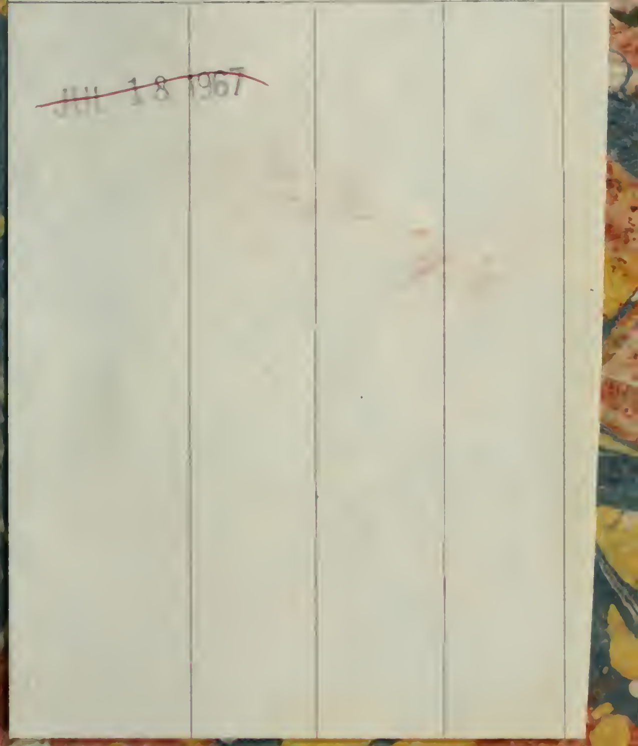
V.

W.

Y.

Fin de la Table du Tome cinquiéme.




JUL 18 1967

